



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





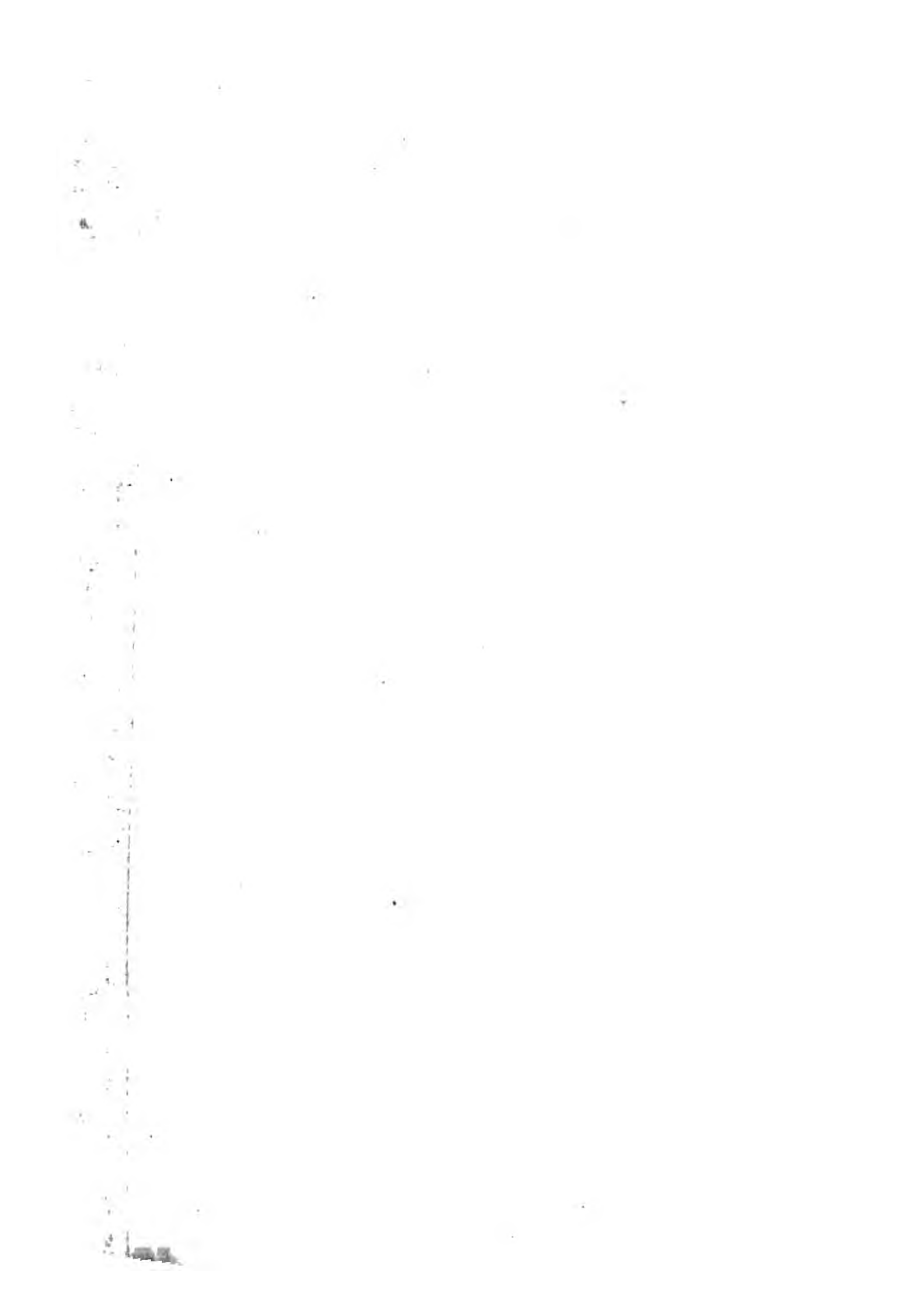
**TAYLOR
INSTITUTION**

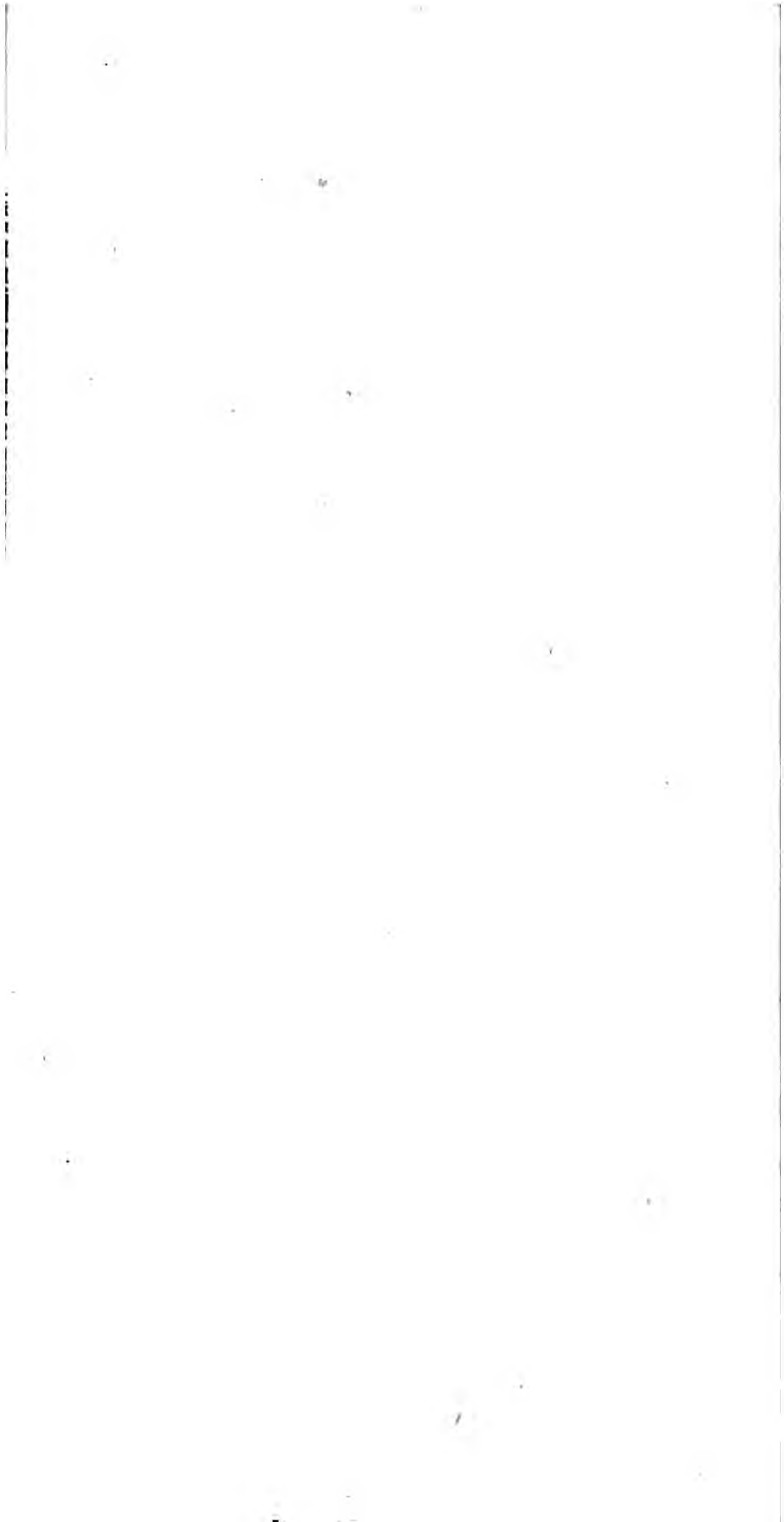
Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

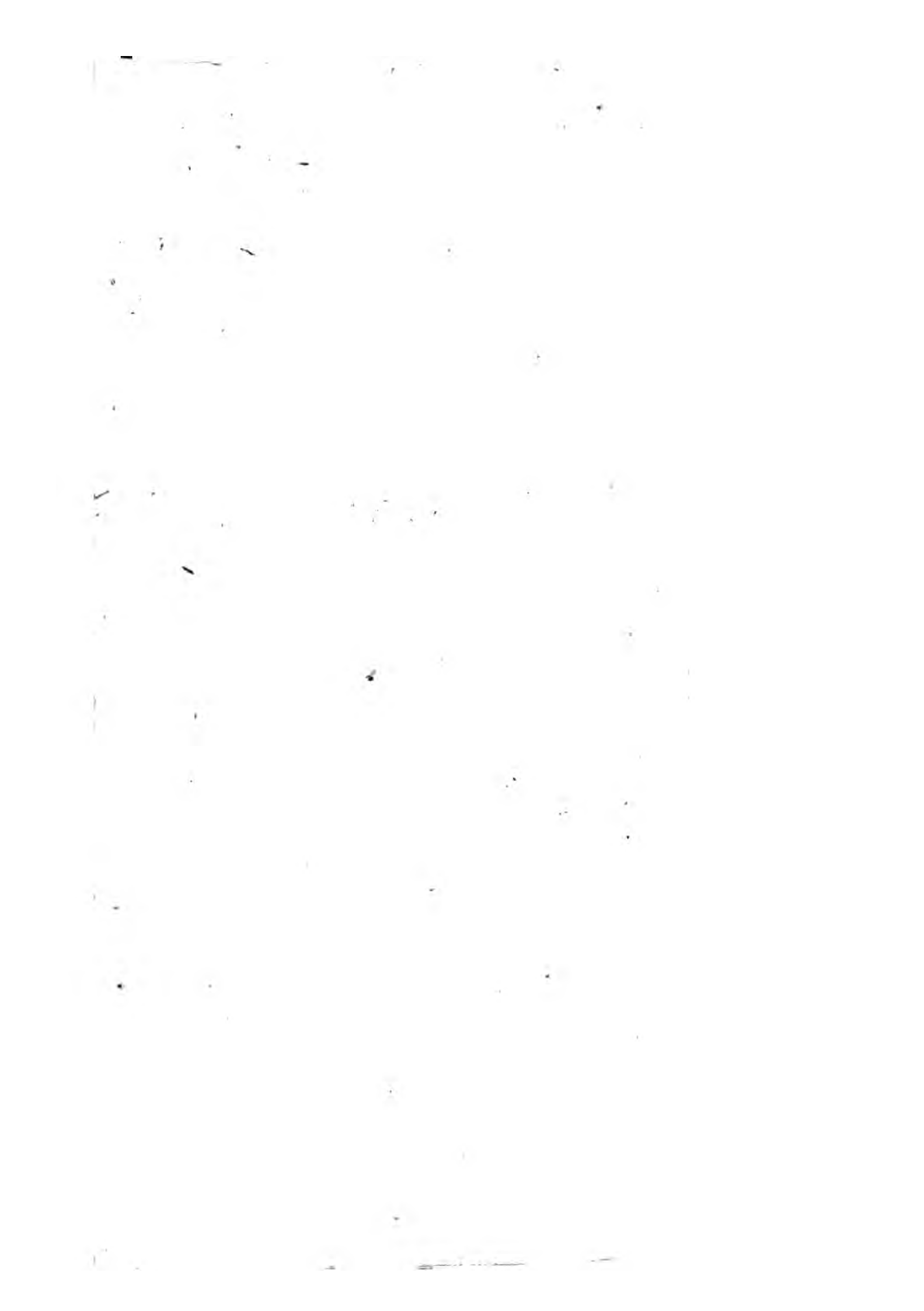
MYLNE 596

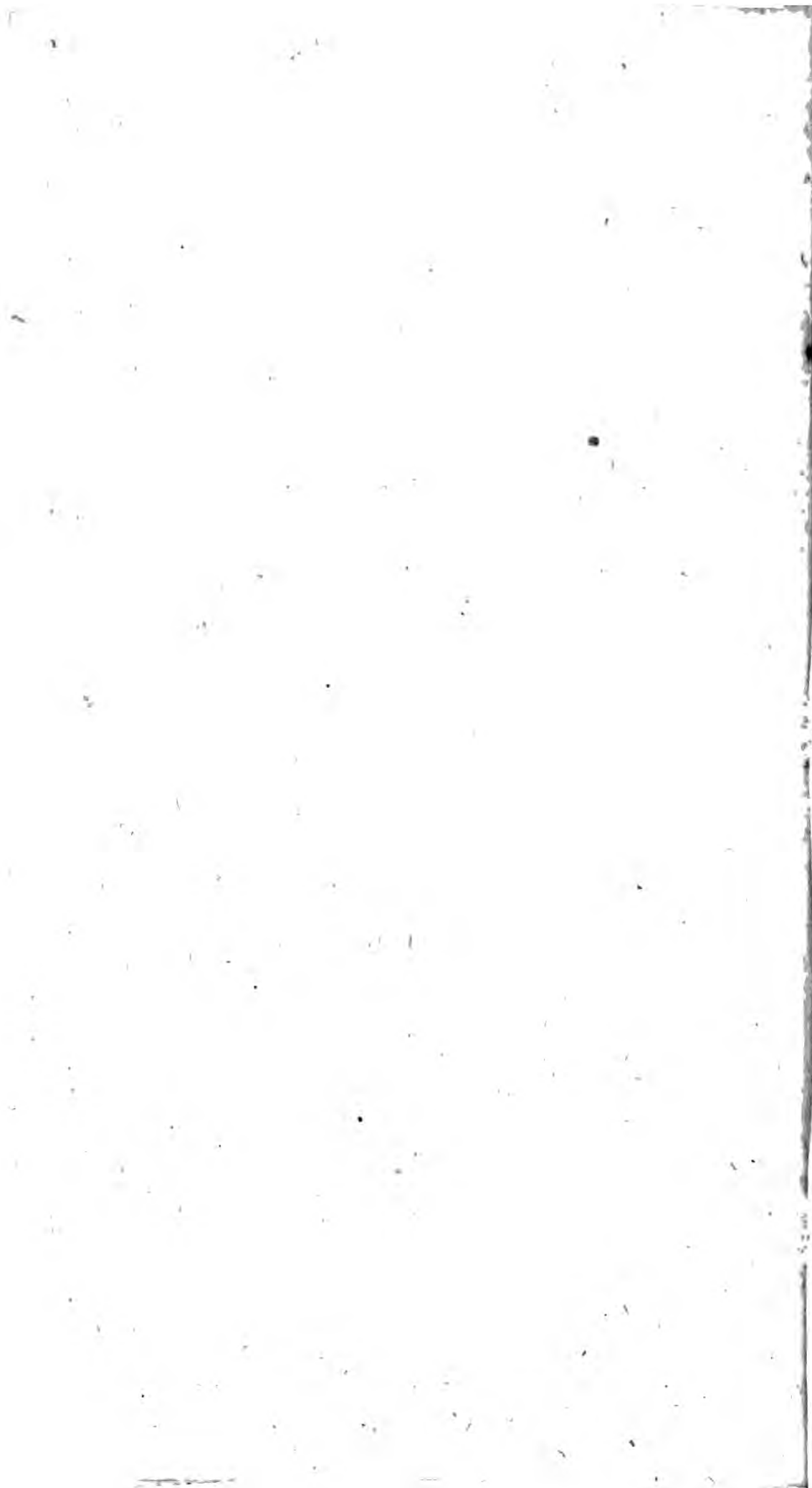
**OXFORD
1992**

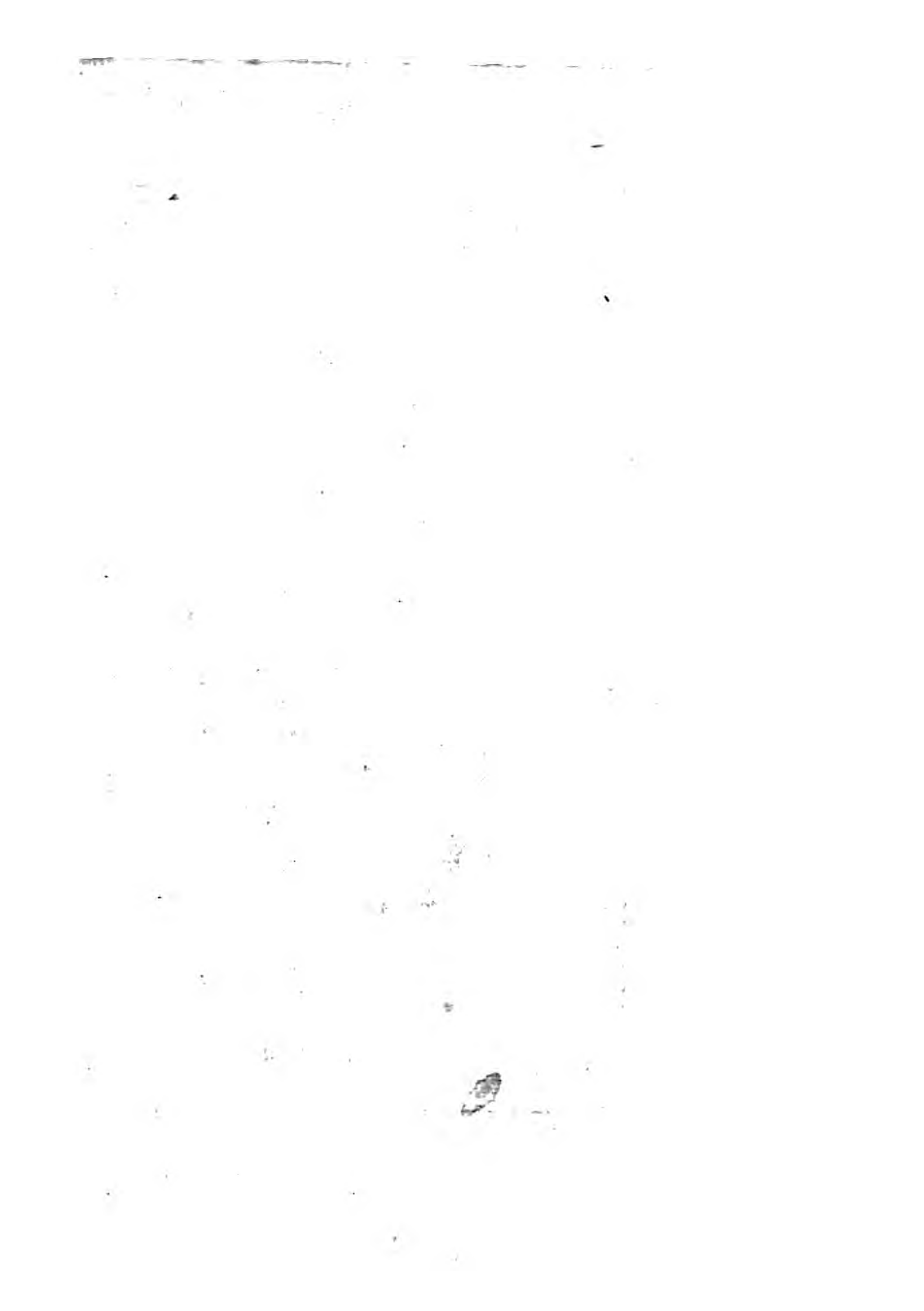


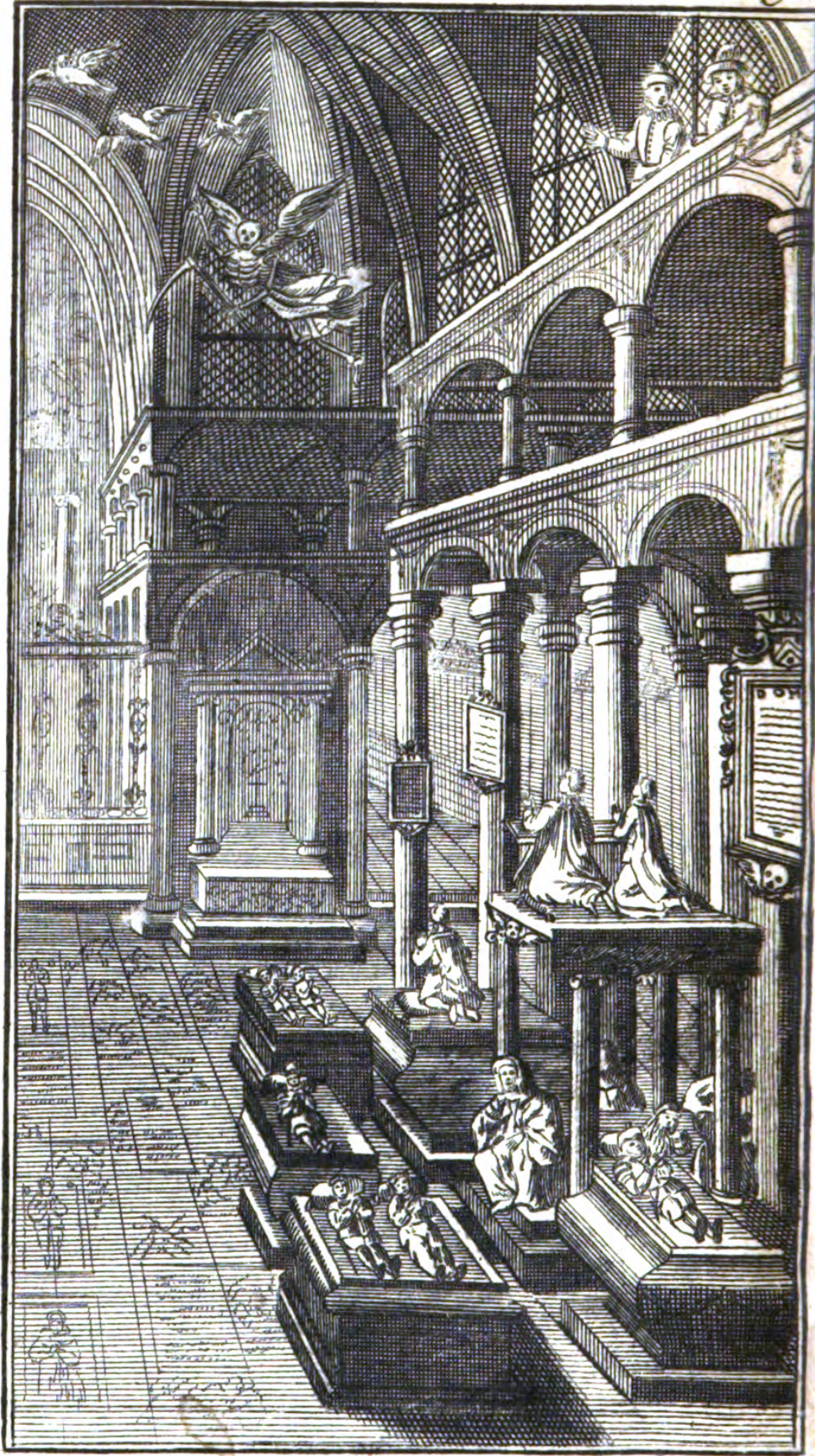












L E
D I A B L E
B O I T E U X ,

Par Monsieur L E S A G E .

Nouvelle Edition corrigée , refondue
& ornée de Figures .

T O M E S E C O N D .



A A M S T E R D A M ,

Chez P I E R R E M O R T I E R , 1747 .



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

15 SEP 1992

OF OXFORD

LIBRARY



LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE I.

*Des Tombeaux , des Ombres , & de la
Mort.*

AVANT que nous poursuivions l'examen des vivans, dit le Démon, troublons pour quelques momens le repos des morts de cette Eglise. Parcourons tous ces Tombeaux , dévoilons ce qu'ils recèlent , voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ceux qui sont à main droite , contient les tristes restes d'un Officier Général , qui comme un autre Agamemnon , trouva au retour de la

Tome II.

A guer-

guerre, un Egypte dans sa maison. Il y a dans le second, un jeune Cavalier de noble race, qui voulant montrer son adresse & sa vigueur à sa Dame, un jour de combats de Taureaux, fut cruellement occis par un de ces animaux-là. Et dans le troisième, gît un vieux Prélat sorti de ce monde assez brusquement, pour avoir fait son testament en pleine santé, & l'avoir lû à ses domestiques, à qui comme un bon maître, il léguoit quelque chose. Son Cuisinier fut impatient de recevoir son legs.

Il repose dans le quatrième mausolée, un Courtisan qui ne s'est jamais fatigué qu'à faire sa Cour. On le vit pendant soixante ans tous les jours au lever, au dîner, au souper & au coucher du Roi, qui le combla de bienfaits pour récompenser son assiduité. Au reste, dit Don Cléofas, ce Courtisan étoit-il homme à rendre service? A personne, répondit le Diable. Il promettoit volontiers de faire plaisir; mais il ne tenoit jamais ses promesses. Le misérable, répliqua Léandro! Si l'on vouloit retrancher de la société civile les hommes qui y sont de trop, il faudroit commencer par les Courtisans de ce caractère-là.

Le

Le cinquième Tombeau , reprit Amodée , renferme la dépouille mortelle d'un Seigneur zélé pour la Nation Espagnole , & jaloux de la gloire de son Maître. Il fut toute sa vie Ambassadeur à Rome ou en France , en Angleterre ou en Portugal. Il se ruina si bien dans ses Ambassades , qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer quand il mourut. Mais le Roi en fit la dépense , pour reconnoître ses services.

Passons aux Monumens qui sont de l'autre côté. Le premier est celui d'un gros Négociant , qui laissa de grandes richesses à ses enfans ; mais de peur qu'elles ne leur fissent oublier de qui ils étoient sortis , il fit graver sur son Tombeau , son nom & sa qualité : ce qui ne plaît guères aujourd'hui à ses descendans.

Le Mausolée qui suit , & qui surpasse tous les autres en magnificence , est un morceau que les voyageurs regardent avec admiration. En effet , dit Zambulo , il me paroît admirable. Je suis enchanté , sur-tout de ces deux représentations qui sont à genoux. Voilà des figures bien travaillées. Que le Sculpteur qui les a faites étoit un habile ouvrier ! mais apprenez-moi , de

A 2 grace,

grace, ce que les personnes qu'elles représentent ont été pendant leur vie.

Le Boiteux reprit : Vous voyez un Duc & son Epouse. Ce Seigneur étoit Grand Sommelier du Corps. Il remplissoit sa charge avec honneur, & sa femme vivoit dans une haute dévotion. Il faut que je vous raporte un trait de cette bonne Duchesse. Vous le trouverez un peu gaillard, pour une dévote. Le voici.

Cette Dame avoit pour Directeur, depuis long-tems, un Religieux de la Merci, nommé Don Jérôme d'Agui-lar, homme de bien, & fameux Prédicateur. Elle en étoit très-satisfaite, lorsqu'il parut à Madrid un Dominicain qui se mit à prêcher, de façon que tout le peuple en fut enchanté. Ce nouvel Orateur s'apeloit le Frere Placide. On couroit à ses Sermons, comme à ceux du Cardinal Ximenès, & sur sa réputation, la Cour ayant voulu l'entendre, en fut encore plus contente que a Ville.

Notre Duchesse se fit d'abord un point d'honneur de tenir bon contre la renommée, & de résister à la curiosité d'aller juger par elle-même de l'éloquence du Frere Placide. Elle en usoit
ainsi,

ainsi , pour prouver à son Directeur , qu'en Pénitente délicate & sensible , elle entroit dans les sentimens de dépit & de jalousie que ce nouveau-venu pouvoit lui causer. Il n'y eut pourtant pas moyen de s'en défendre toujours : le Dominicain fit tant de bruit , qu'elle céda enfin à la tentation de le voir. Elle le vit , l'entendit prêcher , le goûta , le suivit ; & la petite inconstante forma le projet de se mettre sous sa direction.

Il falloit auparavant se débarrasser du Religieux de la Merci. Cela n'étoit pas facile. Un Guide spirituel ne se quitte pas comme un Amant. Une Dévote ne veut point passer pour volage , ni perdre l'estime d'un Directeur qu'elle abandonne. Que fit la Duchesse ? Elle alla trouver Don Jérôme , & lui dit d'un air aussi triste que si elle eut été véritablement affligée : Mon pere , je suis au desespoir. Vous me voyez dans un étonnement , dans une affliction , dans une perplexité d'esprit inconcevable. Qu'avez-vous donc , Madame , répondit d'Aguilar ? Le croirez-vous , reprit-elle ? Mon mari , qui a toujours eu une parfaite confiance en ma vertu , après m'avoir vuë si long-tems sous votre conduite

A ;

duite

duite , sans faire paroître la moindre inquiétude sur la mienne , se livre tout-à-coup à des soupçons jaloux , & ne veut plus que vous soyez mon Directeur. Avez-vous jamais oüi parler d'un tel caprice ? J'ai eu beau lui reprocher , qu'il offensoit avec moi un homme d'une piété profonde , & délivré de la tyrannie des passions : Je n'ai fait qu'augmenter sa défiance , en prenant votre parti.

Don Jérôme , malgré tout son esprit , donna dans ce rapport. Il est vrai qu'elle le lui avoit fait avec des démonstrations à tromper toute la terre. Quoique fâché de perdre une Pénitente de cette importance , il ne laissa pas de l'exhorter à se conformer aux volontez de son époux : mais sa Révérence ouvrit les yeux , & fut au fait , lorsqu'elle aprit que cette Dame avoit choisi le Frere Placide pour Directeur.

Après ce Grand Sommelier du Corps & son adroite épouse , continua le Diable , un Mausolée plus modeste recèle depuis peu de tems le bizarre assemblage d'un Doyen du Conseil des Indes , & de sa jeune femme. Ce Doyen , dans sa soixante-troisième année ,

née , épousa une fille de vingt ans. Il avoit d'un premier lit deux enfans , dont il étoit prêt à signer la ruine , lorsqu'une apopléxie l'emporta. Sa femme mourut vingt - quatre heures après lui , de regret qu'il ne fut pas mort trois jours plus tard.

Nous voici arrivez au Monument de cette Eglise le plus respectable. Les Espagnols ont autant de vénération pour ce Tombeau , que les Romains en avoient pour celui de Romulus. De quel grand Personnage renferme-t'il la cendre , dit Léandro Pérez ? D'un Premier Ministre de la Couronne d'Espagne , répondit Asmodée. Jamais la Monarchie n'en aura peut-être un pareil. Le Roi se reposa du soin du Gouvernement sur ce grand homme , qui sçut si bien s'en acquiter , que le Monarque & les Sujets en furent très-contens. L'Etat sous son Ministère , fut toujours florissant , & les Peuples heureux. Enfin , cet habile Ministre eut beaucoup de Religion & d'humanité. Cependant quoiqu'il n'eut rien à se reprocher en mourant , la délicatesse de son poste ne laissa pas de le faire trembler.

Un peu au-de-là de ce Ministre si di-

gne d'être regretté , démêlez dans un coin une table de marbre noir , attachée à un pilier. Voulez-vous que j'ouvre le sépulchre qui est dessous , pour vous montrer ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge , & dont la beauté charmoit tous les yeux ? Ce n'est plus que de la poussière. C'étoit de son vivant une personne si aimable , que son pere avoit de continuelles allarmes que quelque amant ne la lui enlevât : ce qui auroit bien pu arriver , si elle eut vécu plus long-tems. Trois Cavaliers qui l'idolâtroient , furent inconsolables de sa perte , & se donnèrent la mort pour signaler leur desespoir. Leur tragique Histoire est gravée en lettres d'or sur cette table de marbre , avec trois petites figures qui representent ces trois Galans desesperés. Ils sont prêts à se défaire eux-mêmes. L'un avale un verre de poison , l'autre se perce de son épée , & le troisième se passe au col une ficelle pour se pendre.

Le Démon remarquant en cet endroit que l'Ecolier rioit de tout son cœur , & trouvoit fort plaisant qu'on eut orné de ces trois figures l'Epitaphe de la Bourgeoise , lui dit : Puisque cet-

te imagination vous réjouit , peu s'en faut qu'en cet instant je ne vous transporte sur les bords du Tage , pour vous montrer le monument qu'un Auteur dramatique a fait construire dans l'Eglise d'un Village auprès d'Almaraz , où il s'étoit retiré après avoir mené à Madrid une longue & joyeuse vie. Cet Auteur a donné au Théâtre un grand nombre de Comédies pleines de gravures & de gros sel : mais il s'en est repenti avant la mort , & pour expier le scandale qu'elles ont causé , il a fait peindre sur son Tombeau une espèce de bucher composé de Livres , qui représentent quelques-unes de ses Pièces , & l'on voit la pudeur qui tient un flambeau allumé , pour y mettre le feu.

Outre les Morts qui sont dans les Mausolées que je viens de vous faire observer , il y en a une infinité d'autres qui ont été enterrez ici fort simplement. Je vois errer toutes leurs ombres , elles se promènent , passent & repassent sans cesse les unes auprès des autres , sans troubler le profond repos qui régné dans ce lieu Saint. Elles ne se parlent point ; mais je lis dans leur silence toutes leurs pensées. Que je suis mortifiée ,

A s

tifié , s'écria Don Cléofas , de ne pouvoir jouir , comme vous , du plaisir de les apercevoir ! Je puis encore vous donner ce contentement , lui dit Asmodée. Rien n'est plus facile pour moi. En même-tems , le Démon lui toucha les yeux , & par un prestige , lui fit voir un grand nombre de Fantômes blancs.

A l'aparition de ces Spectres , Zambulo frémit. Comment donc , lui dit le Diable , vous frémissez ! Ces ombres vous font-elles peur ? Que leur habillement ne vous épouvente point ; accoutumez-vous y dès à présent. Vous le porterez à votre tour. C'est l'uniforme des Mânes. Rassurez-vous donc , & ne craignez rien. Pouvez-vous manquer de fermeté dans cette occasion , vous qui avez eu l'assurance de soutenir ma vuë ? Ces gens-ci ne sont pas si méchans que moi.

L'Ecolier , à ces paroles , rapelant tout son courage , regarda les Fantômes assez hardiment. Considérez attentivement toutes ces Ombres , lui dit le Boiteux. Celles qui ont des Mausolées sont confonduës avec celles qui n'ont qu'une misérable bière pour tout monument. La subordination qui les distinguoit

guoit les uns des autres pendant leur vie , ne subsiste plus. Le grand Sommelier du Corps , & le premier Ministre , ne sont pas plus presentement , que les plus vils Citoyens enterrez dans cette Eglise. La grandeur de ces nobles Mânes a fini avec leurs jours , comme celle d'un Héros de Théâtre finit avec la Pièce.

Je fais une remarque , dit Léandro ; je vois une Ombre qui se promène toute seule , & semble fuir la compagnie des autres. Dites plutôt que les autres évitent la sienne , répondit le Démon , & vous direz la vérité. Sçavez-vous bien quelle est cette Ombre-là ? C'est celle d'un vieux Notaire , lequel a eu la vanité de se faire enterrer dans un cercueil de plomb , ce qui a choqué tous les autres Mânes bourgeois , dont les cadavres ont été mis en terre ici plus modestement. Ils ne veulent point , pour mortifier son orgueil , que son Ombre se mêle parmi eux.

Je viens de faire encore une observation , reprit Don Cléofas : deux Ombres , en passant l'une devant l'autre , se sont arrêtées un moment pour se regarder ; ensuite elles ont continué leur chemin. Ce sont , répartit le Diable ,

A. 6. celle

celle de deux amis intimes , dont l'un étoit Peintre , & l'autre Musicien. Ils étoient un peu yvrognes ; à cela près , fort honnêtes gens. Ils cessèrent de vivre dans la même année. Quand leurs Mânes se rencontrent , frapez du souvenir de leurs plaisirs , ils se disent , par leur triste silence : Ah ! mon ami , nous ne boirons plus !

Miséricorde , s'écria l'Ecolier , qu'est-ce que je vois ? Je découvre au bout de cette Eglise , deux Ombres qui se promènent ensemble. Qu'elles me paroissent mal apareillées ! Leurs tailles & leurs allures sont bien différentes. L'une est d'une hauteur démesurée , & marche fort gravement ; au lieu que l'autre est petite , & a l'air évaporé. La grande , reprit le Boiteux , est celle d'un Allemand , qui perdit la vie pour avoir bu dans une débauche , trois santez avec du tabac dans son vin. Et la petite est celle d'un François , lequel suivant l'esprit galant de sa Nation , s'avisa en entrant dans une Eglise , de presenter poliment de l'Eau benite à une jeune Dame qui en sortoit : dès le même jour , pour prix de sa politesse , il fut couché par terre d'un coup d'escopette.

De mon côté , dit Asmodée , je considère

fidère trois Ombres remarquables , que je démêle dans la foule. Il faut que je vous aprenne de quelle façon elles ont été séparées de leur matière. Elles animoient les jolis corps de trois Comédiennes , qui faisoient autant de bruit à Madrid dans leur tems , qu'Origo Cithéris & Arbuscula en ont fait à Rome dans le leur , & qui possédoient aussi bien qu'elles , l'art de divertir les hommes en public , & de les ruiner en particulier. Voici qu'elle fut la fin de ces fameuses Comédiennes Espagnoles. L'une creva subitement d'envie , au bruit des applaudissemens du Parterre , au début d'une Actrice nouvelle. L'autre trouva dans l'excès de la bonne chère , l'infailible mort qui la suit. Et la troisième , venant de s'échauffer sur la Scène à jouer le rôle d'une Vestale , mourut d'une fausse-couche derrière le Théâtre.

Mais laissons en repos toutes ces Ombres , poursuivit le Démon ; nous les avons assez examinées. Je veux présenter à votre vuë un nouveau spectacle , qui doit faire sur vous une impression encore plus forte que celle-ci. Je vais , par la même puissance qui vous a fait apercevoir ces Mânes , vous rendre la
Mort

Mort visible. Vous allez contempler cette cruelle ennemie du genre humain, laquelle tourne sans cesse autour des hommes sans qu'ils la voyent, qui parcourt en un clin d'œil toutes les parties du Monde, & fait dans un même moment sentir son pouvoir aux divers Peuples qui les habitent.

Regardez du côté de l'Orient. Là voilà qui s'offre à vos yeux. Une troupe nombreuse d'Oiseaux de mauvais augure vole devant elle avec la terreur, & annonce son passage par des cris funébres. Son infatigable main est armée de la Faulx terrible, sous laquelle tombent successivement toutes les générations. Sur une de ses ailes sont peints la Guerre, la Peste, la Famine, le Naufrage, l'Incendie, avec les autres accidens funestes qui lui fournissent à chaque instant une nouvelle proie. Et l'on voit sur l'autre aîle de jeunes Médecins qui se font recevoir Docteurs, en présence de la Mort qui leur donne le Bonnet, après leur avoir fait jurer qu'ils n'exerceront jamais la Médecine autrement qu'on la pratique aujourd'hui.

Quoique Don Cléofas fut persuadé qu'il n'y avoit aucune réalité dans ce
qu'il

qu'il voyoit , & que c'étoit seulement pour lui faire plaisir que le Diable lui montrait la mort sous cette forme , il ne pouvoit la considérer sans frayeur. Il se rassura néanmoins , & dit au Démon : Cette figure épouventable ne passera pas seulement par-dessus la Ville de Madrid ; elle y laissera sans doute des marques de son passage. Oüi , certainement , répondit le Boiteux ; elle ne vient pas ici pour rien. Il ne tiendra qu'à vous , d'être témoin de la besogne qu'elle va faire. Je vous prens au mot , repliqua l'Ecolier. Volons sur ses traces. Voyons sur quelles familles malheureuses sa fureur tombera. Que de larmes vont couler ! Je n'en doute pas , répartit Asmodée ; mais il y en aura bien de commande. La Mort , malgré l'horreur qui l'accompagne , cause autant de joye que de douleur.

Nos deux Spectateurs prirent leur vol , & suivirent la Mort pour l'observer. Elle entra d'abord dans une maison bourgeoise , dont le Chef étoit malade à l'extrémité. Elle le toucha de sa faux , & il expira au milieu de sa famille , qui forma aussi-tôt un concert touchant de plaintes & de lamentations. Il n'y a point ici de tricherie , dit le Démon.

La femme & les enfans de ce Bourgeois l'aimoient tendrement; d'ailleurs, ils avoient besoin de lui pour subsister : leurs pleurs ne sçauroient être perfides.

Il n'en est pas de même de ce qui se passe dans cette autre maison, où vous voyez la Mort qui frappe un Vieillard alité. C'est un Conseiller qui a toujours vécu dans le célibat, & fait très-mauvaise chère, pour amasser des biens considérables qu'il laisse à trois neveux, qui se sont assemblez chez lui dès qu'ils ont appris qu'il tiroit à sa fin. Ils ont fait paroître une extrême affliction, & fort bien joié leurs rôles. Mais les voilà qui levent le masque, & se préparent à faire des actes d'héritiers, après avoir fait des grimaces de parens. Ils vont fouiller pat-tout. Qu'ils trouveront d'or & d'argent ! Quel plaisir, vient de dire tout à l'heure un de ces héritiers aux autres, quel plaisir pour des neveux, d'avoir de vieux ladres d'oncles, qui renoncent aux douceurs de la vie pour les leur procurer ! La belle Oraison funèbre, dit Léandro Pérez. Oh ! ma foi, reptit le Diable, la plûpart des pères qui sont riches, & qui vivent longtems, n'en doivent point attendre une autre de leurs propres enfans.

Tandis

Tandis que ces héritiers pleins de joye cherchent les tresors du défunt , la Mort vole vers un grand Hôtel , où demeure un jeune Seigneur , qui a la petite vérole. Ce Seigneur le plus aimable de la Cour , va périr au commencement de ses beaux jours , malgré le fameux Médécin qui le gouverne , ou peut-être , parce qu'il est gouverné par ce Docteur.

Remarquez avec quelle rapidité la Mort fait ses opérations. Elle a déjà tranché la destinée de ce jeune Seigneur , & je la vois prête à faire une autre expédition. Elle s'arrête sur un Convent , elle descend dans une Cellule ; fond sur un bon Religieux , & coupe le fil de la vie pénitente & mortifiée qu'il mène depuis quarante ans. La mort toute terrible qu'elle est , ne l'a point épouventé : mais en récompense , elle entre dans un Hôtel qu'elle va remplir d'effroi. Elle s'approche d'un Licencié de condition , nommé depuis peu à l'Evêché d'Albarazin. Ce Prélat n'est occupé que des préparatifs qu'il fait pour se rendre à son Diocèse , avec toute la pompe qui accompagne aujourd'hui les Princes de l'Eglise. Il ne songe à rien moins , qu'à mourir.
Néan-

Néanmoins , il va tout-à-l'heure partir pour l'autre monde , où il arrive sans suite , comme le Religieux ; & je ne sçai , s'il y sera reçu aussi favorablement que lui.

O Ciel ! s'écria Zambulo , la Mort va passer par-dessus le Palais du Roi ! Je crains que d'un coup de Faulx la barbare ne jette toute l'Espagne dans la consternation. Vous avez raison de trembler , dit le Boiteux ; car elle n'a pas plus de considération pour les Rois , que pour leurs Valets de pied. Mais rassurez-vous , ajouta-t'il un moment après , elle n'en veut point encore au Monarque : elle va tomber sur un de ses Courtisans , sur un de ces Seigneurs , dont l'unique occupation est de le suivre & de faire leur cour. Ce ne sont pas les hommes de l'Etat les plus difficiles à remplacer.

Mais il me semble , repliqua l'Ecolier , que la Mort ne se contente pas d'avoir enlevé ce Courtisan ; elle fait encore une pause sur le Palais , du côté de l'appartement de la Reine. Cela est vrai , répartit le Diable , & c'est pour faire une très-bonne œuvre : elle va couper le chiffet à une mauvaise femme , qui se plaît à semer la division
dans

dans la Cour de la Reine , & qui est tombée malade de chagrin , de voir deux Dames , qu'elle avoit brouillées , se réconcilier de bonne foi.

Vous allez entendre des cris perçans , continua la Démon. La Mort vient d'entrer dans ce bel Hôtel à main gauche. Il va s'y passer la plus triste scène que l'on puisse voir sur le théâtre du Monde. Arrêtez vos yeux sur ce déplorable spectacle. Effectivement , dit Don Cléofas , j'aperçois une Dame qui s'arrache les cheveux , & se débat entre les bras de ses femmes. Pourquoi paroît-elle si affligée ? Regardez dans l'appartement qui est vis-à-vis de celui-là , répondit le Diable , vous en découvrirez la cause. Remarquez un homme étendu sur ce lit magnifique , c'est son mari qui expire. Elle en est inconsolable. Leur Histoire est touchante , & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter.

Vous me ferez plaisir , répliqua Léandro ; le pitoyable ne m'attendrit pas moins , que le ridicule me réjoiit. Elle est un peu longue , reprit Asmodée ; mais elle est trop intéressante pour vous ennuyer. D'ailleurs , je vous l'avouërai , tout Démon que je suis , je
me

me lasse de suivre la Mort, laissons-la chercher de nouvelles victimes. Je le veux bien, dit Zambulo. Je suis plus curieux d'entendre l'Histoire dont vous me faites fête, que de voir périr tous les humains l'un après l'autre. Alors le Boiteux en commença le recit dans ces termes, après avoir transporté l'Ecolier sur une des plus hautes maisons de la rue d'Alcala.

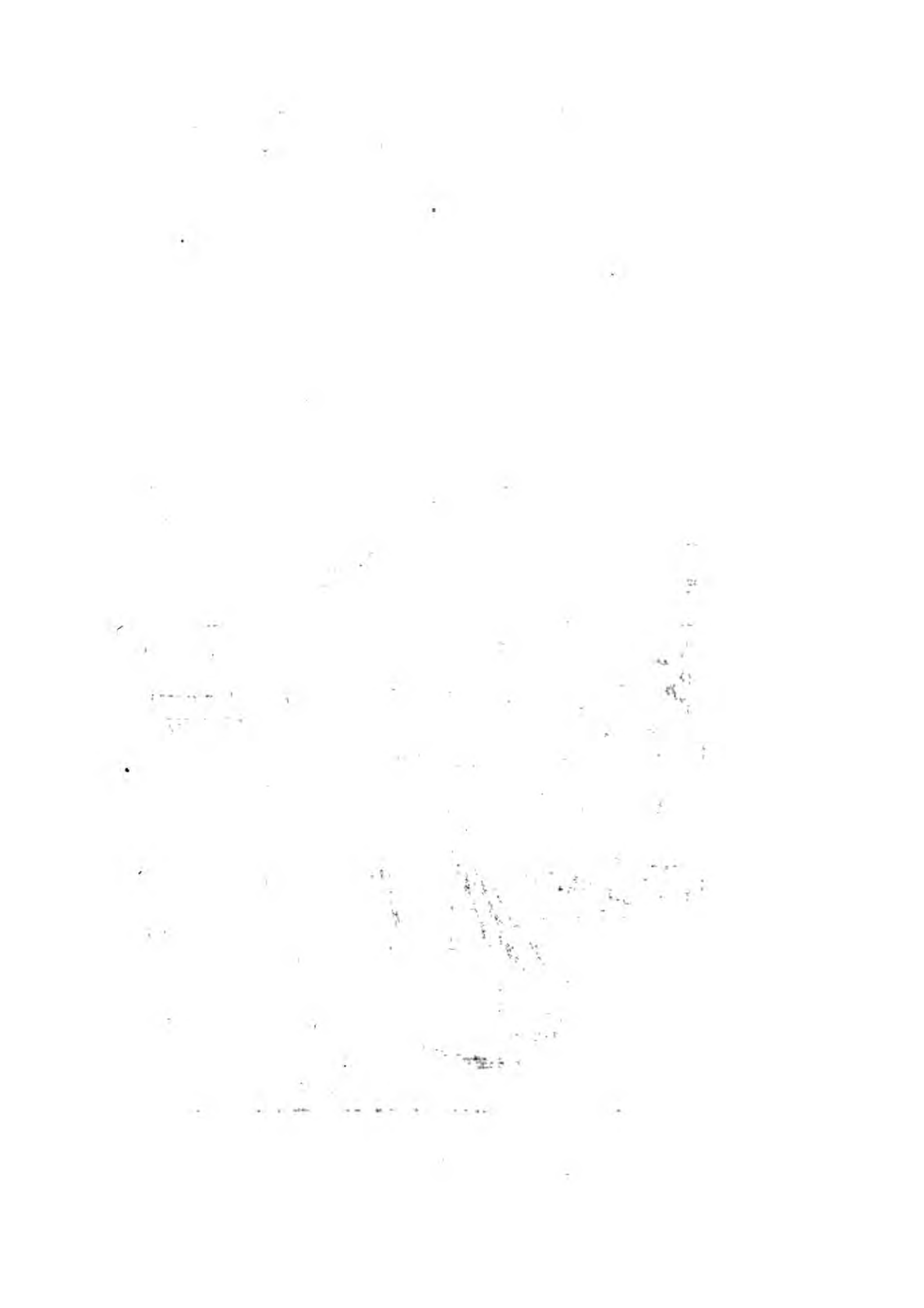
CHAPITRE II.

De la force de l'Amitié.

HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Tolède, suivi de son Valet de chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de sa naissance, pour éviter les suites d'une tragique aventure. Il étoit à deux petites lieuës de la Ville de Valence, lorsqu'à l'entrée d'un bois, il rencontra une Dame qui descendoit d'un carosse avec précipitation; aucun voile ne couvroit son visage, qui étoit d'une éclatante beauté; & cette charmante personne





bonne paroïssoit si troublée , que le Cavalier jugeant qu'elle avoit besoin de secours , ne manqua pas de lui offrir celui de sa valeur.

Généreux Inconnu , lui dit la Dame , je ne refuserai point l'offre que vous me faites. Il semble que le Ciel vous ait envoyé ici pour détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers se sont donné rendez-vous dans ce bois ; je viens de les y voir entrer tout-à-l'heure. Ils vont se battre. Suivez-moi , s'il vous plaît ; venez m'aider à les séparer. En achevant ces mots , elle s'avança dans le bois ; & le Tolédan , après avoir laissé son cheval à son Valet , se hâte de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas , qu'ils entendirent un bruit d'épée , & bien-tôt ils découvrirent entre les Arbres , deux hommes qui se battoient avec fureur. Le Tolédan courut à eux pour les séparer , & en étant venu à bout par ses prières & par ses efforts , il leur demanda le sujet de leur différend.

Brave Inconnu , lui dit un des deux Cavaliers , je m'apelle Don Fadrique de Mendoce , & mon ennemi se nomme Don Alvaro Ponce. Nous aimons Dona Théodora , cette Dame que vous ac-
com-

compagnez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins ; & quelques galanteries que nous ayons pu imaginer pour lui plaire , la cruelle ne nous en a pas mieux traités. Pour moi , j'avois dessein de continuer à la servir , malgré son indifférence ; mais mon Rival , au lieu de prendre le même parti , s'est avisé de me faire un apel.

Il est vrai , interrompit Don Alvar , que j'ai jugé à propos d'en user ainsi. Je crois que si je n'avois point de Rival , Dona Théodora pourroit m'écouter. Je veux donc tâcher d'ôter la vie à Don Fadrique , pour me défaire d'un homme qui s'opose à mon bonheur.

Seigneur Cavalier , dit alors le Tolédan , je n'approuve point votre combat. Il offense Dona Théodora. On sçaura bien-tôt dans le Royaume de Valence , que vous vous serez battus pour elle. L'honneur de votre Dame vous doit être plus cher que votre repos , & que vos vies. D'ailleurs , quel fruit le Vainqueur peut-il attendre de sa victoire ? Après avoir exposé la réputation de sa Maîtresse , pense-t'il qu'elle le verra d'un œil plus favorable ? Quel aveuglement ! Croyez-moi , faites plutôt sur
vous

vous , l'un & l'autre , un effort plus dignes des noms que vous portez. Rendez-vous maîtres de vos transports furieux ; & par un serment inviolable , engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer. Votre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte de sang.

Eh ! de quelle manière , s'écria Don Alvar ? Il faut que cette Dame se déclare , repliqua le Tolédan , qu'elle fasse choix de Don Fadrique , ou de vous , & que l'Amant sacrifié , loin de s'armer contre son Rival , lui fasse le champ libre. J'y consens , dit Don Alvar , & j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré. Que Dona Théodora se détermine , qu'elle me préfère si elle veut mon Rival ; cette préférence me sera moins insupportable , que l'affreuse incertitude où je suis. Et moi , dit à son tour Don Fadrique , j'en atteste le Ciel ? si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur , je vais m'éloigner de ses charmes ; & si je ne puis les oublier , du moins je ne les verrai plus.

Alors le Tolédan se tournant vers Dona Théodora : Madame , lui dit-il , c'est à vous de parler. Vous pouvez ,
d'un

d'un seul mot , de farmer ces deux Rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez récompenser la constance. Seigneur Cavalier , répondit la Dame , cherchez un autre tempérament pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement ? J'estime , à la vérité , Don Fadrique & Don Alvar , mais je ne les aime point : & il n'est pas juste que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire , je donne des espérances que mon cœur ne sçauroit avoüer.

La feinte n'est plus de saison , Madame , reprit le Tolédan ; il faut , s'il vous plaît , vous déclarer. Quoique ces deux Cavaliers soient également bien faits , je suis assuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ai vû agitée.

Vous expliquez mal cette frayeur , répartit Dona Théodora. La perte de l'un ou de l'autre de ces Cavaliers me toucheroit sans doute , & je me la reprocherois sans cesse , quoique je n'en fusse que la cause innocente. Mais si je vous ai paru allarmée , sçachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte. Don

Don Alvarò Ponce, qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience; C'en en est trop, dit-il d'un ton brusque, puisque Madame refuse de terminer la chose à l'amiable, le sort des armes en va donc décider. En parlant de cette sorte, il se mit en devoir de pousser Don Fadrique, qui de son côté se disposa à le bien recevoir.

Alors la Dame, plus effrayée par cette action, que déterminée par son penchant, s'écria toute éperdue: Arrêtez, Seigneurs Cavaliers, je vais vous satisfaire. S'il n'y pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui interresse mon honneur, je déclare que c'est à Don Fadrique de Mendocce que je donne la préférence.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval qu'il avoit attaché à un arbre, & disparut, en jettant des regards furieux sur son Rival & sur sa Maîtresse. L'heureux Mendocce, au contraire, étoit au comble de sa joie. Tantôt il se mettoit à genoux devant Dona Théodora, tantôt il embrassoit le Tolédan, & ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la

reconnoissance dont il se sentoît pénétré.

- Cependant, la Dame, devenuë plus tranquile après l'éloignement de Don Alvar, songeoit avec quelque douleur, qu'elle venoit de s'engager à souffrir les soins d'un Amant, dont à la vérité elle estimoit le mérite, mais pour qui son cœur n'étoit point prévenu.

Seigneur Don Fadrique, lui dit-elle, j'espère que vous n'abuserez pas de la préférence que je vous ai donnée. Vous la devez à la nécessité où je me suis trouvée de prononcer entre vous & Don Alvar. Ce n'est pas que je n'aye toujours fait beaucoup plus de cas de vous, que de lui. Je sçai bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualitez que vous avez. Vous êtes le Cavalier de Valence le plus parfait. C'est une justice que je vous rends. Je dirai même, que la recherche d'un homme tel que vous, peut flâter la vanité d'une femme. Mais, quelque glorieuse qu'elle soit pour moi, je vous avouërai que je la vois avec si peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer aussi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute espérance de toucher mon cœur. Mon indifférence n'est
peut-

peut-être qu'un effet de la douleur qui me reste encore de la perte que j'ai faite depuis un an, de Don André de Cifuentes mon mari. Quoique nous n'ayons pas été long-tems ensemble, & qu'il fût dans un âge avancé lorsque mes parens, éblois de ses richesses, m'obligèrent à l'épouser, j'ai été fort affligée de sa mort. Je le regrette encore tous les jours.

Eh! n'est-il pas digne de mes regrets, ajouta-t'elle. Il ne ressembloit nullement à ces Vieillards chagrins & jaloux, qui, ne pouvant se persuader qu'une jeune femme soit assez sage pour leur pardonner leur foiblesse, sont eux-mêmes des témoins assidus de tous ses pas, ou la font observer par une Duegne dévouée à leur tyrannie. Hélas! il avoit en ma vertu une confiance, dont un jeune mari adoré seroit à peine capable. D'ailleurs, sa complaisance étoit infinie; & j'ose dire, qu'il faisoit son unique étude d'aller au-devant de tout ce que je paroissois souhaiter. Tel étoit Don André de Cifuentes. Vous jugez bien, Mendocce, que l'on n'oublie pas aisément un homme d'un caractère si aimable. Il est toujours présent à ma pensée; & cela ne contribué pas peu,

sans doute , à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

Don Fadrique ne put s'empêcher d'interrompre en cet endroit Dona Théodora : Ah ! Madame , s'écria-t'il , que j'ai de joye d'apprendre de votre propre bouche , que ce n'est pas par aversion pour ma personne que vous avez méprisé mes soins ! J'espère que vous vous rendrez un jour à ma confiance. Il ne tiendra point à moi que cela n'arrive , reprit la Dame , puisque je vous permets de me venir voir , & de me parler quelquefois de votre amour. Tâchez de me donner du goût pour vos galanteries. Faites en sorte que je vous aime. Je ne vous cacherai point les sentimens favorables que j'aurai pris pour vous. Mais si , malgré tous vos efforts , vous n'en pouvez venir à bout , souvenez-vous , Mendoce , que vous ne serez pas en droit de me faire des reproches.

Don Fadrique voulut repliquer ; mais il n'en eut pas le tems , parce que la Dame , prit la main du Tolédan , & tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre , & le tirant après lui par la bride , il suivit
Dona

Dona Théodora, qui monta dans son carosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descenduë. La cause toutefois en étoit bien différente. Le Tolédan & lui l'accompagnèrent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparèrent. Elle prit le chemin de sa maison, & Don Fadrique amena dans la sienne le Tolédan.

Il le fit reposer, & après l'avoir bien régalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, & s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y ferai le moins de tems qu'il me sera possible, lui répondit le Tolédan. J'y passe seulement pour aller gagner la Mer, & m'embarquer dans le premier vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne; car je me mets peu en peine dans quel lieu du Monde j'acheverai le cours d'une vie infortunée, pourvu que ce soit loin de ces funestes climats.

Que dites-vous, repliqua Don Fadrique avec surprise? Qui peut vous révolter contre votre Patrie, & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'est arrivé, répartit le Tolédan, mon País m'est odieux; & je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah! Seigneur Cavalier,

B 3 s'é-

s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ai d'impatience de sçavoir vos malheurs ! Si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Votre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous ; vos manières me charmes ; & je sens que je m'intéresse déjà vivement à votre sort.

C'est la plus grande consolation que je puisse recevoir, Seigneur Don Fadrigue, répondit le Tolédan ; & pour reconnoître en quelque sorte les bontez que vous me témoignez, je vous dirai aussi, qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro Ponce, j'ai panché de votre côté. Un mouvement d'inclination, que je n'ai jamais senti à la première vûe de personne, me fit craindre que Dona Théodora ne vous préférât votre Rival ; & j'eus de la joye, lorsqu'elle se fut déterminée en votre faveur. Vous avez depuis si bien fortifié cette première impression, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher, & trouve une douceur secrète à vous découvrir mon ame. Apprenez donc mes malheurs.

Tolède m'a vû naître, & Don Juan de Zarate est mon nom. J'ai perdu, presque dès mon enfance, ceux qui m'ont

m'ont donné le jour ; de manière que je commençai de bonne heure à jouir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laissés. Comme je pouvois disposer de ma main, & que je me croyois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousai une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit, ni à l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur ; & pour mieux goûter le plaisir de posséder une personne que j'aimois, je la menai, peu de jours après mon mariage, à une Terre que j'ai à quelques lieux de Tolède.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxera, dont le Château est dans le voisinage de ma Terre, vint, un jour qu'il chassoit, se rafraîchir chez moi. Il vit ma femme, & en devint amoureux. Je le crus, du moins ; & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bien-tôt mon amitié avec empressement : ce qu'il avoit jusques-là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasse, me fit force présens, & encore plus d'offres de services.

Je fus d'abord allarmé de sa passion. Je pensai retourner à Tolède avec mon

B 4 Epouse,

Epouse; & le Ciel, sans doute, m'inspiroit cette pensée. Effectivement, si j'eusse ôté au Duc toutes les occasions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me sont arrivez; mais la confiance que j'avois en elle me rassura. Il me parut, qu'il n'étoit pas possible qu'une personne que j'avois épousée sans dot, & tirée d'un état obscur, fut assez ingrate pour oublier mes bontez. Hélas! je la connoissois mal! L'ambition & la vanité, qui sont deux choses si naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dès que le Duc eut trouvé moyen de lui apprendre mes sentimens, elle se sçut bon gré d'avoir fait une conquête si importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excéllence*, chatouilla son orgueil, & remplit son esprit de fastueuses chimères. Elle s'en estima davantage, & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnoissance, ne fit plus que m'attirer ses mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, & il lui sembla, que si ce Grand Seigneur, qui étoit épris de ses charmes, l'eût vûe avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Enivrée de ces folles idées,

idées, & séduite par quelques présens qui les flatoient, elle se rendit aux secrets empressements du Duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, & je n'avois pas le moindre soupçon de leur intelligence. Mais enfin, je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour, je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entrai dans l'appartement de ma femme, elle ne m'attendoit pas si-tôt. Elle venoit de recevoir une lettre du Duc, & se préparoit à lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble, à ma vue. J'en frémis; & voyant sur une table du papier & de l'encre, je jugeai qu'elle me trahissoit. Je la pressai de me montrer ce qu'elle écrivoit; mais elle s'en défendit: de sorte que je fus obligé d'employer jusqu'à la violence, pour satisfaire ma jalouse curiosité. Je tirai de son sein, malgré toute sa résistance, une lettre qui contenoit ces paroles:

*Languirai-je toujours dans l'attente
d'une seconde entrevue? Que vous êtes
cruelle, de me donner les plus douces es-
pérances, & de tant tarder à les rem-
plir! Don Juan va tous les jours à la
B 5 chasse.*

chasse , ou à Toléde : ne devrions-nous pas profiter de ces occasions ? Ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me consume. Plaignez-moi , Madame. Songez , que si c'est un plaisir d'obtenir ce qu'on desire , c'est un tourment d'en attendre long-tems la possession.

Je ne pus achever de lire ce Billet , sans être transporté de rage. Je mis la main sur ma dague , & dans mon premier mouvement , je fus tenté d'ôter la vie à l'infidèle épouse qui m'ôtoit l'honneur. Mais faisant réflexion , que c'étoit me venger à demi , & que mon ressentiment demandoit encore une autre victime , je me rendis maître de ma fureur. Je dissimulai. Je dis à ma femme , avec le moins d'agitation qu'il me fut possible : Madame , vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de son rang ne devoit point vous éblouir. Mais les jeunes personnes aiment le faste Je veux croire que c'est-là tout votre crime , & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'est pourquoi j'excuse votre indiscretion , pourvu que vous rentriez dans votre devoir , & que désormais , sensible à ma seule tendresse , vous ne songiez qu'à la mériter.

Après

Après lui avoir tenu ce discours, je sortis de son appartement autant pour la laisser se remettre du trouble où étoient ses esprits, que pour chercher la solitude, dont j'avois besoin moi-même pour calmer la colère qui m'enflammoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectai du moins un air tranquille pendant deux jours, & le troisième, feignant d'avoir à Tolède une affaire de la dernière conséquence, je dis à ma femme, que j'étois obligé de la quitter pour quelque-tems, & que je la priois d'avoir soin de sa gloire pendant mon absence.

Je partis; mais au lieu de continuer mon chemin vers Tolède, je revins secrètement chez moi à l'entrée de la nuit & me cachai dans la chambre d'un domestique fidèle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit dans ma maison. Je ne doutois point que le Duc n'eût été informé de mon départ; & je m'imaginai, qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'espérois les surprendre ensemble, & je me promettois une entière vengeance.

Néanmoins, je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer qu'on se disposât au logis à recevoir un Galant; je m'aperçus au contraire, que l'on

B. G. fer-

fermoit les portes avec exactitude ; & trois jours s'étant écoulés sans que le Duc eût paru, je me persuadai que mon épouse s'étoit repentie de sa faute, & qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec son amant.

Prévenu de cette opinion, je perdis le desir de me venger, & me livrant aux mouvemens d'un amour que la colère avoit suspendu, je courus à l'appartement de ma femme, je l'embrassai avec transport, & lui dis : Madame, je vous rends mon estime & mon amitié. Je vous avouë, que je n'ai point été à Tolède. J'ai feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piège à un mari dont la jalousie n'étoit pas sans fondement. Je craignois que votre esprit, séduit par de superbes illusions, ne fut pas capable de se détromper. Mais, grâces au Ciel, vous avez reconnu votre erreur, & j'espère que rien ne troublera plus notre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles, & laissant couler quelques larmes : Que je suis malheureuse, s'écria-t'elle, de vous avoir donné sujet de soupçonner ma fidélité ! J'ai beau détester ce qui vous a si justement irrité contre moi ; mes yeux, depuis deux
jours,

Jours, sont vainement ouverts aux larmes ; toute ma douleur, tous mes remords seront inutiles ; je ne regagnerai jamais votre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle faisoit paroître ; je ne veux plus me souvenir du passé, puisque vous vous en repentez.

En effet, dès ce moment, j'eus pour elle les mêmes égards que j'avois eus auparavant, & je recommençai à goûter des plaisirs qui avoient été si cruellement troublez. Ils devinrent même plus piquans ; car ma femme, comme si elle eût voulu effacer de mon esprit toutes les traces de l'offense qu'elle m'avoit faite, prenoit plus soin de me plaire, qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ses careffes, & peu s'en falloit que je ne fusse bien aise du chagrin qu'elle m'avoit causé.

Je tombai malade en ce tems-là. Quoique ma maladie ne fût point mortelle, il n'est pas concevable combien ma femme en parut allarmée. Elle passoit le jour auprès de moi ; & la nuit, comme j'étois dans un appartement séparé, elle me venoit voir deux ou trois fois, pour apprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin, elle monroit
une

une extrême attention à courir au devant de tous les secours dont j'avois besoin. Il sembloit, que sa vie fût attachée à la mienne. De mon côté, j'étois si sensible à toutes les marques de tendresse qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me lasser de le lui témoigner. Cependant, Seigneur Mendoce, elles n'étoient pas aussi sincères que je me l'imaginois.

Une nuit, ma santé commençoit alors à se rétablir, mon valet de chambre vint me réveiller : Seigneur, me dit-il tout ému, je suis fâché d'interrompre votre repos ; mais je vous suis trop fidèle, pour vouloir vous cacher ce qui se passe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxera est avec Madame.

Je fus si étourdi de cette nouvelle, que je regardai quelque tems mon valet sans pouvoir lui parler. Plus je pensois au rapport qu'il me faisoit, plus j'avois de peine à le croire véritable. Non, Fabio, m'écriai-je, il n'est pas possible que ma femme soit capable d'une si grande perfidie ! Tu n'es pas assuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût au Ciel que j'en pusse encore douter ; mais de fausses apparences ne m'ont point trompé. Depuis que vous êtes malade, je soupçonne qu'on introduit
presque

presque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me suis caché, pour éclaircir mes soupçons ; & je ne suis que trop persuadé qu'ils sont justes.

A ce discours, je me levai tout furieux ; je pris ma robe de chambre & mon épée, & marchai vers l'appartement de ma femme, accompagné de Fabio qui portoit de la lumière. Au bruit que nous fîmes en entrant, le Duc, qui étoit assis sur le lit, se leva, & prenant un pistolet qu'il avoit à sa ceinture, il vint au devant de moi, & me tira, mais ce fut avec tant de trouble & de précipitation, qu'il me manqua. Alors je m'avançai sur lui brusquement, & lui enfonçai mon épée dans le cœur. Je m'adressai ensuite à ma femme, qui étoit plus morte que vive : Et toi, lui dis-je, infâme, reçois le prix de toutes tes perfidies. En disant cela, je lui plongeai dans le sein mon épée, toute fumante du sang de son Amant.

Je condamne mon emportement, Seigneur Don Fadrique, & j'avoué que j'aurois pu assez punir une épouse infidèle, sans lui ôter la vie. Mais quel homme pourroit conserver sa raison, dans une pareille conjoncture ? Peignez-vous

vous cette perfide femme , attentive à ma maladie ; representez-vous toutes ses démonstrations d'amitié , toutes les circonstances , toute l'énormité de sa trahison ; & jugez , si l'on ne doit point pardonner sa mort , à un mari qu'une si juste fureur animoit.

Pour achever cette tragique Histoire en deux mots : Après avoir pleinement assouvi ma vengeance , je m'habillai à la hâte. Je jugeai bien , que je n'avois pas de tems à perdre ; que les parens du Duc me feroient chercher par toute l'Espagne , & que le crédit de ma famille ne pouvant balancer le leur , je ne serois en sûreté que dans un País étranger. C'est pourquoy je choisis deux de mes meilleurs chevaux , & avec tout ce que j'avois d'argent & de pierreries , je sortis de ma maison avant le jour , suivi du Valet qui m'avoit si bien prouvé sa fidélité. Je pris la route de Valence , dans le dessein de me jeter dans le premier vaisseau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je passois aujourd'hui près du bois où vous étiez , j'ai rencontré Dona Théodora , qui m'a prié de la suivre , & de l'aider à vous séparer.

Après que le Tolédan eut achevé de parler ,

parler , Don Fadrique , lui dit : Seigneur Don Juan , vous vous êtes justement vengé du Duc de Naxera. Soyez sans inquiétude sur les poursuites que ses parens pourront faire. Vous demeurerez , s'il vous plaît , chez moi , en attendant l'occasion de passer en Italie. Mon oncle est Gouverneur de Valence. Vous serez plus en sûreté ici qu'ailleurs ; & vous y ferez avec un homme qui veut être uni désormais avec vous d'une étroite amitié.

Zarate répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnoissance , & accepta l'azyle qu'il lui presentoit. Admirez la force de la sympathie , Seigneur Don Cléofas , poursuivit Asmodée ; ces deux jeunes Cavaliers se sentirent tant d'inclination l'un pour l'autre , qu'en peu de jours il se forma entre eux une amitié comparable à celle d'Oreste & de Pilade. Avec un mérite égal , ils avoient ensemble un tel rapport d'humeur , que ce qui plaisoit à Don Fadrique , ne manquoit pas de plaire à Don Juan. C'étoit le même caractère. Enfin , ils étoient faits pour s'aimer. Don Fadrique , sur-tout , étoit enchanté des manières de son ami. Il ne pouvoit

voit même s'empêcher de les vanter à tout moment à Dona Théodora.

Ils alloient souvent tous deux chez cette Dame, qui voyoit toujours avec indifférence les soins & les assiduez de Mendoce. Il en étoit très-mortifié, & s'en plaignoit quelquefois à son ami, qui, pour le consoler, lui disoit, que les femmes les plus insensibles se laissoient enfin toucher : qu'il ne manquoit aux Amans, que la patience d'attendre ce tems favorable : qu'il ne perdît point courage : que sa Dame, tôt ou tard, récompenseroit ses services. Ce discours, quoique fondé sur l'expérience, ne rassuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la Veuve de Cifuentes. Cette crainte le jetta dans une langueur, qui faisoit pitié à Don Juan. Mais Don Juan fut bien-tôt plus à plaindre que lui.

Quelque sujet qu'eût ce Tolédan d'être révolté contre les femmes, après l'horrible trahison de la sienne; il ne put se défendre d'aimer Dona Théodora. Cependant, loin de s'abandonner à une passion qui offensoit son ami, il ne songea qu'à la combattre; & persuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloi-

s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître , il résolut de ne plus voir la Veuve de Cifuentes. Ainsi , lorsque Mendoce le vouloit mener chez elle , il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuser.

D'une autre part, Don Fadrique n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demandât pourquoi Don Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faisoit cette question, il lui répondit en souriant, que son Ami avoit ses raisons. Et qu'elles raisons peut-il avoir de me fuir, dit Dona Théodora ? Madame, répartit Mendoce, comme je voulois aujourd'hui vous l'amener, & que je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence, qu'il faut que je vous révèle pour le justifier. Il m'a dit, qu'il avoit fait une Maîtresse, & que n'ayant pas beaucoup de tems à demeurer dans cette Ville, les momens lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la Veuve de Cifuentes. Il n'est pas permis aux Amans, d'abandonner leurs Amis. Don Fadrique remarqua la rougeur de Dona Théodora. Il crut que la vanité seule
en

en étoit la cause, & que ce qui faisoit rougir la Dame, n'étoit qu'une simple dépit de se voir négligée. Il se trompoit dans sa conjecture. Un mouvement, plus vif que la vanité, excitoit l'émotion qu'elle laissoit paroître : mais, de peur qu'il ne démêlât ses sentimens, elle changea de discours, & affecta, pendant le reste de l'entretien, un enjouement qui auroit mis en défaut la pénétration de Mendoce, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Aussi-tôt que la Veuve de Cifuentes se trouva seule, elle tomba dans une profonde rêverie. Et sentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçue pour Don Juan, & la croyant plus mal récompensée, qu'elle ne l'étoit. Quelle injuste & barbare puissance, dit-elle en soupirant, se plaît à enflâmer des cœurs qui ne s'accordent pas ? Je n'aime point Don Fadrique, qui m'adore ; & je brûle pour Don Juan, dont une autre que moi occupe la pensée ! Ah ! Mendoce, cesse de me reprocher mon indifférence ; ton Ami t'en venge assez.

A ces mots, un vif sentiment de douleur & de jalousie lui fit répandre quelques larmes ; mais l'espérance, qui sçait adoucir

adoucir les peines des Amans , vint bien-tôt représenter à son esprit de flâteuses images. Elle se représenta , que sa Rivale pouvoit n'être pas fort dangereuse : que Don Juan étoit peut-être moins arrêté par ses charmes , qu'amusé par ses bontez ; & que de si foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire , elle résolut d'entretenir en particulier le Tolédan. Elle le fit avertir de se trouver chez elle. Il s'y rendit ; & quand ils furent tous deux seuls , Dona Théodora prit ainsi la parole.

Je n'aurois jamais pensé , que l'amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux Dames. Néanmoins , Don Juan , vous ne venez plus chez moi , depuis que vous êtes amoureux. J'ai sujet , ce me semble , de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois , que ce n'est point de votre propre mouvement que vous me fuyez. Votre Dame vous aura sans doute défendu de me voir. Avoüez-le moi , Don Juan , & je vous excuse. Je sçai que les Amans ne sont pas libres dans leurs actions , & qu'ils n'oseroient desobéir à leurs Maîtresses.

Madame , répondit le Tolédan , je
con-

conviens que ma conduite doit vous étonner ; mais , de grace , ne souhaitez pas que je me justifie. Contentez-vous d'apprendre que j'ai raison de vous éviter. Quelle que puisse être cette raison , reprit Dona Théodora toute émuë , je veux que vous me la disiez. Hé bien ! Madame , répartit Don Juan , il faut vous obéir : mais ne vous plaignez pas , si vous entendez plus que vous n'en voulez sçavoir.

Don Fadrique , poursuivit-il , vous a raconté l'aventure qui m'a fait quitter la Castille. En m'éloignant de Tolède , le cœur plein de ressentiment contre les femmes , je les défois toutes de me jamais surprendre. Dans cette fière disposition , je m'approchai de Valence ; je vous rencontrai : & , ce que personne encore n'a pu faire peut-être , je soutins vos premiers regards sans en être troublé. Je vous ai revûë même depuis , impunément. Mais , hélas ! que j'ai payé cher quelques jours de fierté ! Vous avez enfin vaincu ma résistance : votre beauté , votre esprit , tous vos charmes se sont exercés sur un rebelle ; en un mot , j'ai pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inspirer.

Voilà,

Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La personne dont on vous a dit que j'étois occupé, n'est qu'une Dame imaginaire. C'est une fausse confiance, que j'ai faite à Mendoce, pour prévenir les soupçons que j'aurois pu lui donner, en refusant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce discours, à quoi Dona Théodora ne s'étoit point attenduë, lui causa une si grande joye, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il est vrai, qu'elle ne se mit point en peine de la cacher, & qu'au lieu d'armer ses yeux de quelque rigueur, elle regarda le Tolédan d'un air assez tendre, & lui dit : Vous m'avez appris votre secret, Don Juan ; je veux aussi vous découvrir le mien. Ecoutez-moi.

Insensible aux soupirs d'Alvato Ponce, peu touchée de l'attachement de Mendoce, je menois une vie douce & tranquile, lorsque le hazard vous fit passer près du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laissai pas de remarquer, que vous m'offriez votre secours de très-bonne grace ; & la manière avec laquelle vous scûtes séparer deux Rivaux furieux, me fit concevoir une
opinion

opinion fort avantageuse de votre adresse & de votre valeur. Le moyen que vous proposâtes pour les accorder, me déplût. Je ne pouvois, sans beaucoup de peine, me résoudre à choisir l'un ou l'autre. Mais pour ne vous rien déguiser, je crois que vous aviez déjà un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment, que forcée par la nécessité, ma bouche nomma Don Fadrique, je sentis que mon cœur se déclaroit pour l'Inconnu. Depuis ce jour, que je dois apeler heureux, après l'aveu que vous m'avez fait, votre mérite a augmenté l'estime que j'avois pour vous.

Je ne vous fais pas, continua-t'elle, un mystère de mes sentimens. Je vous les déclare avec la même franchise, que j'ai dit à Mendoce que je ne l'aimois point. Une femme qui a le malheur de se sentir du penchant pour un Amant qui ne sçauroit être à elle, a raison de se contraindre, & de se venger du moins de sa foiblesse, par un silence éternel : mais je crois que l'on peut sans scrupule découvrir une tendresse innocente, à un homme qui n'a que des vûes légitimes. Oiii, je suis ravie que vous m'aimiez ; & j'en rends graces au Ciel,
qui

qui nous a fans doute destinez l'un pour l'autre.

Après ce discours , la Dame se tut , pour laisser parler Don Juan , & lui donner lieu de faire éclater tous les transports de joye & de reconnoissance qu'elle croyoit lui avoir inspirez. Mais au lieu de paroître enchanté des choses qu'il venoit d'entendre, il demeura triste & rêveur.

Que vois-je ! Don Juan, lui dit-elle ? Quand pour vous faire un sort qu'un autre que vous pourroit trouver digne d'envie , j'oublie la fierté de mon sexe , & vous montre une ame charmée , vous résistez à la joye que doit vous causer une déclaration si obligeante ! Vous gardez un silence glacé ! Je vois même de la douleur dans vos yeux ! Ah ! Don Juan, quel étrange effet produisent en vous mes bontez !

Eh ! quel autre effet , Madame , répondit tristement le Tolédan , peuvent-elles faire sur un cœur comme le mien ? Je suis d'autant plus misérable , que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendocce fait pour moi. Vous sçavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur sur la ruine de ses plus douces

espérances ? Vous avez trop de délicatesse , dit Dona Théodora. Je n'ai rien promis à Don Fadrique. Je puis vous offrir ma foi , sans mériter ses reproches , & vous pouvez la recevoir , sans lui faire un larcin. J'avouë que l'idée d'un Ami malheureux doit vous causer quelque peine : mais Don Juan , est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend ?

Oùii , Madame , repliqua-t'il d'un ton ferme. Un ami tel que Mendoce , a plus de pouvoir sur moi que vous ne pensez. S'il vous étoit possible de concevoir toute la tendresse , toute la force de notre amitié , que vous me trouveriez à plaindre ! Don fabrique n'a rien de caché pour moi. Mes intérêts sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent , ne sçauroient échapper à son attention ; ou pour tout dire en un mot , je partage son ame avec vous.

Ah ! si vous vouliez que je profitasse de vos bontez , il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire , je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un Rival. Mon cœur , en garde contre l'affection

fection qu'il me marquoit , n'y auroit pas répondu ; & je ne lui devrois pas aujourd'hui tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'est plus tems ; j'ai reçu tous les services qu'il a voulu me rendre : j'ai suivi le panchant que j'avois pour lui : la reconnoissance & l'inclination me lient , & me réduisent enfin à la cruelle nécessité de renoncer au sort glorieux que vous me présentez.

En cet endroit, Dona Théodora, qui avoit les yeux couverts de larmes, prit son mouchoir pour s'essuyer. Cette action troubla le Tolédan. Il sentit chanceler sa constance. Il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t'il d'une voix entrecoupée de soupirs, adieu ; il faut vous fuir, pour sauver ma vertu. Je ne puis soutenir vos pleurs ; ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, & pleurer la perte de tant de charmes, que mon inexorable amitié veut que je lui sacrifie. En achevant ces paroles, il se retira avec un reste de fermeté, qu'il n'avoit pas peu de peine à conserver.

Après son départ, la Veuve de Cifuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclara-



rée à un homme qu'elle n'avoit pû retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fût fortement épris, & que le seul intérêt d'un Ami ne lui fit refuser la main qu'elle lui offroit, elle fut assez raisonnable pour admirer un si rare effort d'amitié, au lieu de s'en offenser. Néanmoins, comme on ne sçauroit s'empêcher de s'affliger, quand les choses n'ont pas le succès que l'on desire, elle résolut d'aller dès le lendemain à la campagne, pour dissiper ses chagrins, ou plutôt pour les augmenter; car la solitude est plus propre à fortifier l'amour, qu'à l'affoiblir.

Don Juan, de son côté, n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans son appartement, pour s'abandonner en liberté à sa douleur. Après ce qu'il avoit fait en faveur d'un Ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en soupirer. Mais Don Fadrique vint bien-tôt interrompre sa rêverie; & jugeant à son visage, qu'il étoit indisposé, il en témoigna tant d'inquiétude, que Don Juan, pour le rassurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avoit besoin que de repos. Mendoce sortit aussi-tôt pour le laisser reposer; mais il sortit d'un air si triste, que le Tolé-
dan

édan en sentit plus vivement son infortune. O Ciel ! dit-il en lui-même , pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde fasse tous le malheur de ma vie !

Le jour suivant , Don Fadrique n'étoit pas encore levé , qu'on le vint avertir que Dona Théodora étoit partie , avec tout son domestique , pour son Château de Villareal , & qu'il y avoit aparence qu'elle n'en reviendrait pas si-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cause des peines que fait souffrir l'éloignement d'un objet aimé , que parce qu'on lui avoit fait mystère de ce départ. Sans sçavoir ce qu'il en devoit penser , il en conçut un funeste présage.

Il se leva pour aller voir son ami , tant pour l'entretenir là-dessus , que pour aprendre l'état de sa santé. Mais comme il achevoit de s'habiller , Don Juan entra dans sa chambre , en lui disant : Je viens dissiper l'inquiétude que je vous cause. Je me porte assez bien aujourd'hui. Cette bonne nouvelle , répondit Mendocce , me console un peu de la mauvaise que j'ai reçue. Le Tolédan demanda qu'elle étoit cette mauvaise nouvelle ; & Don Fadrique ,

C 3 après

après avoir fait sortir ses gens , lui dit : Dona Théodora est partie ce matin pour la campagne , où l'on croit qu'elle fera long-tems. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t'on caché ? Qu'en pensez-vous , Don Juan ? N'ai-je pas raison d'être allarmé ?

Zarate se garda bien de lui dire sur cela sa pensée , & tâcha de lui persuader que Dona Théodora pouvoit être allée à la campagne sans qu'il y eut sujet de s'en effrayer. Mais Mendoce , peu content des raisons que son Ami employoit pour le rassurer , l'interrompit : Tous ces discours , dit-il , ne sçauroient dissiper le soupçon que j'ai conçu. J'aurai fait , peut-être , imprudemment quelque chose qui aura déplu à Dona Théodora. Pour m'en punir , elle me quitte , sans daigner seulement m'apprendre mon crime.

Quoiqu'il en soit , je ne puis demeurer plus long-tems dans l'incertitude. Allons , Don Juan , allons la trouver. Je vais faire préparer des chevaux. Je vous conseille , lui dit le Tolédan , de ne mener personne avec vous. Cet éclaircissement se doit faire sans témoins. Don Juan ne sçauroit être de trop , reprit Don Fabrique. Dona Théodora

dora n'ignore point, que vous ne sçavez tout ce qui se passe dans mon cœur. Elle vous estime ; & loin de m'embarraffer, vous m'aidez à l'apaiser en ma faveur.

Non, Don Fadrique, repliqua-t'il, ma presence ne peut vous être utile. Partez tout seul, je vous en conjure. Non, mon cher Don Juan, répartit Mendocce, nous irons ensemble. J'attens cette complaisance de votre amitié. Quelle tyrannie ! s'écria le Tolédan d'un air chagrin ! Pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit pas vous accorder ?

Ces paroles, que Don Fadrique ne comprenoit pas, & le ton brusque dont elles avoient été prononcées, le surprirent étrangement. Il regarda son Ami avec attention. Don Juan, lui dit-il, que signifie ce que je viens d'entendre ? Quel affreux soupçon naît dans mon esprit ! Ah ! c'est trop vous contraindre, & me gêner ! Parlez. Qui cause la répugnance que vous marquez à m'accompagner ?

Je voulois vous la cacher, répondit le Tolédan, mais puisque vous m'avez forcé vous-même à la laisser paroître, il ne faut plus que je diffimule. Ces-

nus pour l'engager à se livrer sans scrupule à sa passion. Il lui répéta ce qu'il avoit répondu à ces discours ; & à mesure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître , Don Fadrique sentoît évanouïr sa fureur. Enfin , ajouta Don Juan , l'Amitié l'emporta sur l'Amour ; je refusai la foi de Dona Théodora. Elle en pleura de dépit. Mais grand Dieu , que ses pleurs excitèrent de trouble dans mon ame ! Je ne puis m'en ressouvenir , sans trembler encore du péril que j'ai couru. Je commençois à me trouver barbare , & pendant quelques instans , Mendoce , mon cœur vous devint infidèle. Je ne cédaï pas pourtant à ma foiblesse , & je me dérobaï par une prompte fuite , à des larmes si dangereuses. Mais ce n'est pas assez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'exposer aux regards de Théodora. Après cela , Don Fadrique m'accusera-t'il encore d'ingratitude & de perfidie ?

Non , lui répondit Mendoce en l'embrassant ; je vous rends toute votre innocence. Ouvrez les yeux. Pardonnez un injuste reproche , au premier transport d'un Amant qui se voit ravir toutes ses
espé-

espérances. Hélas devrois-je croire que Dona Théodora pourroit vous voir long-tems sans vous aimer, sans se rendre à ces charmes, dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir ? Vous êtes un véritable Ami. Je n'impute plus mon malheur, qu'à la fortune ; & loin de vous haïr, je sens augmenter pour vous ma tendresse. Hé quoi ! vous renoncez pour moi à la possession de Dona Théodora ? Vous faites à notre amitié un si grand sacrifice, & je n'en serois pas touché ? Vous pouvez dompter votre amour, & je ne ferois pas un effort pour vaincre le mien ? Je dois répondre à votre générosité, Don Juan, suivez le panchant qui vous entraîne : épousez la Veuve de Cifuentes. Que mon cœur, s'il veut, en gémissé ! Mendoce vous en presse.

Vous m'en pressez en vain, repliqua Zarate. J'ai pour elle, je le confesse, une passion violente ; mais votre repos m'est plus cher que mon bonheur. Et le repos de Théodora, reprit Don Fadrigue, vous doit-il être indifférent ? Ne nous flâtons point. Le panchant qu'elle a pour vous, décide de mon sort. Quand vous vous éloignerez d'elle ; quand pour me la céder, vous iriez

loin de ses yeux traîner une vie déplorable, je n'en serois pas mieux. Puisque je n'ai pu lui plaire jusqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le Ciel n'a réservé cette gloire qu'à vous seul. Elle vous a aimé dès le premier moment qu'elle vous a vû. Elle a pour vous une inclination naturelle. En un mot, elle ne sçauroit être heureuse qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous presente. Comblez ses desirs, & les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune, & ne faites pas trois misérables, lorsqu'un seul peut épuiser toute la rigueur du Destin.

Asmodée, en cet endroit, fut obligé d'interrompre son recit, pour écouter l'Ecolier, qui lui dit : Ce que vous me racontez est surprenant. Y a-t'il en effet des gens d'un si beau caractère ? Je ne vois dans le monde que des amis qui se broüillent, je ne dis pas pour des Maîtresses comme Dona Théodora, mais pour des coquettes fieffées. Un Amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore & dont il est aimé, de peur de rendre un Ami malheureux ? Je ne croyois cela possible que dans la nature du Roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devroient être, plutôt que tels qu'ils

qu'ils sont. Je demeure d'accord , répondit le Diable , que ce n'est pas une chose fort ordinaire ; mais elle est non-seulement dans la nature du Roman , elle est aussi dans la belle nature de l'homme. Cela est si vrai , que depuis le Déluge , j'en ai vû deux exemples , y compris celui-ci. Revenons à mon Histoire.

Les deux Amis continuèrent à se faire un sacrifice de leur passion ; & l'un ne voulant point céder à la générosité de l'autre , leurs sentimens amoureux demeurèrent suspendus pendant quelques jours. Ils cessèrent de s'entretenir de Théodora. Ils n'osoient plus même prononcer son nom. Mais tandis que l'Amitié triomphoit ainsi de l'Amour dans la ville de Valence , l'Amour , comme pour s'en venger , régnoit ailleurs avec tyrannie , & se faisoit obéir sans résistance.

Dona Théodora s'abandonnoit à sa tendresse , dans son Château de Villareal , situé près de la mer. Elle pensoit sans cesse à Don Juan , & ne pouvoit perdre l'espérance de l'épouser ; quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre , après les sentimens d'amitié qu'il avoit fait éclater pour Don Fadrique.

Un

Un jour , après le coucher du Soleil , comme elle prenoit sur le bord de la mer le plaisir de la promenade avec une de ses femmes , elle aperçut une petite chaloupe qui venoit gagner le rivage. Il lui sembla d'abord qu'il y avoit dedans sept à huit hommes de fort mauvaise mine ; mais après les avoir vus de plus près , & considérez avec plus d'attention , elle jugea qu'elle avoit pris des masques pour des visages. En effet , c'étoient des gens masquez , & tous armez d'épées & de bayonnettes.

Elle frémit à leur aspect , & ne tirant pas un bon augure de la descente qu'ils se préparoient à faire , elle tourna brusquement ses pas vers le Château. Elle regardoit de tems en tems derrière elle pour les observer , & remarquant qu'ils avoient pris terre , & qu'ils commençoient à la poursuivre , elle se mit à courir de toute sa force. Mais comme elle ne couroit pas si bien qu'Atalante , & que les Masques étoient legers & vigoureux , ils la joignirent à la porte du Château , & l'arrêtèrent.

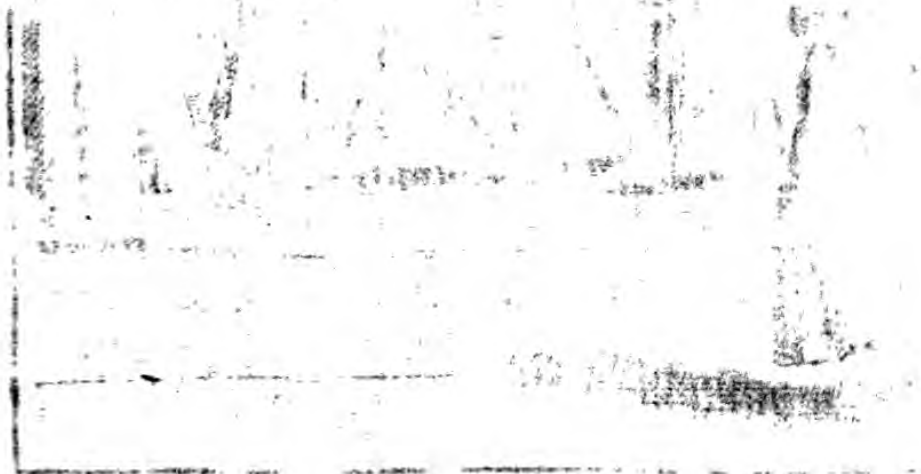
La Dame & la fille qui l'accompagnoit , poussèrent de grands cris , qui attirerent aussi-tôt quelques Domestiques ; & ceux-ci donnant l'allarme au Château ,

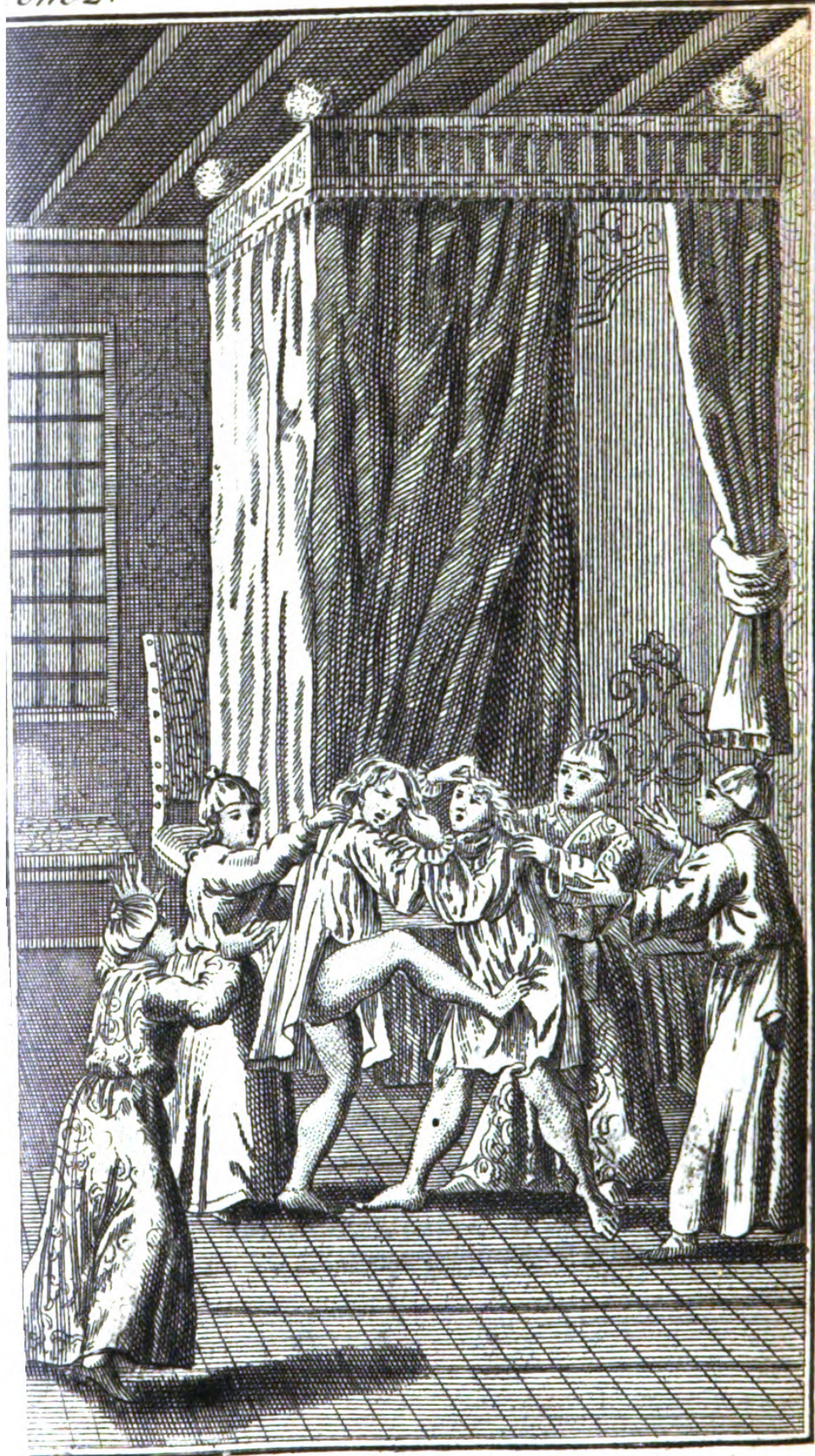
teau, tous les Valets de Dona Théodora accoururent bien-tôt, armez de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus robustes de la troupe masquez, après avoir pris entre leurs bras la Maîtresse & la suivante, les emportoient vers la chaloupe, malgré leur résistance; pendant que les autres faisoient tête aux gens du Château, qui commencèrent à les presser vivement. Le combat fut long; mais enfin, les hommes masquez exécutèrent heureusement leur entreprise, & regagnèrent leur chaloupe en se battant en retraite. Il étoit tems qu'ils se retirassent, car ils n'étoient pas encore tous embarquez, qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq Cavaliers qui piquoient à outrance, & sembloient vouloir venir au secours de Théodora. A cette vuë, les Ravisseurs se hâtèrent si bien de prendre le large, que l'empressement des Cavaliers fut inutile.

Ces Cavaliers étoient Don Fadrique & Don Juan. Le premier avoit reçu ce jour-là une lettre, par laquelle on lui mandoit, que l'on avoit appris de bonne part, qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Isle de Majorque; qu'il avoit équipé une es-pèce de Tartane, & qu'avec une ving-taine

taine de gens qui n'avoient rien à perdre , il se propoſoit d'enlever la Veuve de Cifuentes , la première fois qu'elle ſeroit dans ſon Château. Sur cet avis , le Tolédan & lui , avec leurs Valets de chambre , étoient partis de Valence ſur le champ , pour venir apprendre cet attentat à Dona Théodora. Ils avoient découvert de loin , ſur le bord de la mer , un aſſez grand nombre de perſonnes qui paroifſoient combattre les uns contre les autres , & ſouſpçonnant que ce pouvoit être ce qu'ils craignoient , ils pouſſoient leurs chevaux à toute bride , pour ſ'oppoſer au projet de Don Alvar. Mais quelque diligence qu'ils puſſent faire , ils n'arrivèrent que pour être témoins de l'enlèvement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce tems-là , Alvaro Ponce , fier du ſuccès de ſon audace , s'éloignoit de la côte avec ſa proye , & ſa chaloupe alloit joindre un petit vaiſſeau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'eſt pas poſſible de ſentir une plus vive douleur , que celle qu'eurent Mendoce & Don Juan. Ils firent mille imprécations contre Don Alvar , & remplirent l'air de plaintes auſſi pitoyables que vaines. Tous les Domestiques de Théodora , animez par
un





un si bel exemple , n'épargnèrent point les lamentations. Tout le rivage retentissoit de cris. La fureur , le desespoir , la desolation régnoient sur ces tristes bords. Le ravissement d'Hélène ne causa point , dans la Cour de Sparte , une si grande consternation.

CHAPITRE III.

Du démêlé d'un Poëte Tragique , avec un Auteur Comique.

L'Ecolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit : Seigneur Asmodée , lui dit-il , il n'y a pas moyen de résister à la curiosité que j'ai de sçavoir ce que signifie une chose qui attire mon attention , malgré le plaisir que je prens à vous écouter. Je remarque dans une chambre , deux hommes en chemise qui se tiennent à la gorge & aux cheveux , & plusieurs personnes en robe de chambre , qui s'empres- sent à les séparer. Apprenez-moi , je vous prie , ce que tout cela veut dire. Le Démon , qui ne cherchoit qu'à le con-
tenter ,

tenter , lui donna sur le champ cette satisfaction , de la manière suivante.

Les Personnages que vous voyez en chemise & qui se battent , lui dit-il , sont deux Auteurs François ; & les gens qui les séparent , sont deux Allemands , un Flamand , & un Italien. Ils demeurent tous dans la même maison , qui est un Hôtel garni , où il ne loge guères que des Etrangers. L'un de ces Auteurs fait des Tragédies , & l'autre des Comédies. Le premier , pour quelque desagrément qu'il a essuyé en France , est venu en Espagne ; & le dernier , peu content de sa condition à Paris , a fait le même voyage , dans l'espérance de trouver à Madrid une meilleure fortune.

Le Poète tragique est un esprit vain & présomptueux , qui s'est fait , en dépit de la plus saine partie du Public , une assez grande réputation dans son País. Pour tenir sa Muse en haleine , il compose tous les jours. Ne pouvant dormir cette nuit , il a commencé une Pièce , dont il a tiré le sujet de l'Iliade. Il en a fait une Scène ; & comme son moindre défaut est d'avoir , ainsi que ses confreres , une demangeaison continuelle d'affaffiner les gens du recit de
se.

ses Ouvrages , il s'est levé , a pris sa chandelle , & tout en chemise est venu frapper rudement à la porte de l'Auteur comique , qui faisant un meilleur usage de son tems , dormoit d'un profond sommeil.

Celui-ci s'est réveillé au bruit , & est allé ouvrir à l'autre , qui d'un air de possédé , lui a dit en entrant : Tombez , mon ami , tombez à mes genoux : Adorez un Génie que Melpomène favorise. Je viens d'enfanter des Vers... Mais , que dis-je , je viens ? C'est Apollon lui-même qui me les a dictés. Si j'étois à Paris , j'irois les lire aujourd'hui de maison en maison. J'attens qu'il soit jour , pour en aller charmer Monsieur notre Ambassadeur , aussi-bien que tous les François qui sont à Madrid. Avant que je les montre à personne , je veux vous les reciter.

Je vous remercie de la préférence , a répondu l'Auteur comique , en bâillant de toute sa force. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est que vous prenez un peu mal votre tems : Je me suis couché fort tard ; le sommeil m'accable ; & je ne répons pas que j'entende , sans me rendormir , tous les Vers que vous avez à me dire. Oh ! j'en répons bien moi ,

moi, a repris le Poète tragique. Quand vous seriez mort, la Scène que je viens de composer, seroit capable de vous rappeler à la vie. Ma versification n'est point un assemblage de sentimens communs & d'expressions triviales, que la rime seule soutienne; c'est une Poësie mâle qui émeut le cœur, & frappe l'esprit. Je ne suis pas de ces Poëtereaux, dont les pitoyables nouveautez ne font que passer sous la Scène comme des ombres, & vont à Utique divertir les Afriquains; mes Pièces, dignes d'être consacrées avec ma statuë dans la Bibliothèque Palatine, ont encore la foule, après trente représentations. Mais venons, ajouta ce Poète modeste, venons aux Vers dont je veux vous donner l'étrenne.

Voici ma Tragédie : *La mort de Patrocle*. Scène première. Briséïde, & les autres Captives d'Achille paroissent. Elles s'arrachent les cheveux, & se frappent le sein, pour témoigner la douleur qu'elles ont de la perte de Patrocle. Elles ne peuvent pas même se soutenir; abattuës par leur desespoir, elles se laissent tomber sur le Théâtre. Vous me direz que cela est un peu hazardé; mais c'est ce que je recherche.

Que

Que les petits génies se tiennent dans les bornes étroites de l'imitation, sans oser les franchir ; à la bonne heure : il y a de la prudence dans leur timidité. Pour moi, j'aime le nouveau ; & je tiens que, pour émouvoir & ravir les Spectateurs, il faut leur présenter des images auxquelles ils ne s'attendent point.

Les Captives sont donc couchées par terre. Phœnix, Gouverneur d'Achille, est avec elles. Il les aide à se relever l'une après l'autre. Ensuite, il commence la Protase par ces Vers.

** Priam va perdre Hector, & sa superbe Ville ;
Les Grecs veulent venger le Compagnon d'Achille ; ;*

*Le fier Agamemnon, le divin Camelus,
Nestor, pareil aux Dieux, le vaillant Eumelus,
Léonte de la pique, adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomède, & l'éloquent Ulysse,
Achille s'y prépare ; & déjà ce Héros
Pousse vers Ilium ses immortels Chevaux
Pour arriver plutôt où sa fureur l'entraîne,
Quoique l'œil qui les voit ne les suive qu'à peine,
Il leur dit : Chers Xanthus, Balius, avancez ;
Et lorsque vous serez de carnage lassez,
Quand les Troyens fuyans rentreront dans leur
Ville, Regagnez*

Hom. Lib. XIX.

*Regagnez notre Camp , mais non pas sans
Achille.*

*Xantus baisse la tête , & répond par ces mots :
Achille , vous serez content de vos Chevaux ;
Ils vont aller au gré de votre impatience :
Mais de votre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler.
Et d'Achille aussi-tôt le Char semble voler.
Les Grecs , en le voyant , de mille cris de joye
Soudain font retentir les rivages de Troye.
Ce Prince , revêtu des armes de Vulcain ,
Paroit plus éclatant que l'Astre du matin :
Ou tel que le Soleil , commençant sa carrière ,
S'éleve pour donner au Monde la lumière ;
Ou brillant comme un feu que les Villageois
font ,
Pendant l'obscur nuit , sur le sommet d'un
Mont.*

Je m'arrête à poursuivre l'Auteur tragique , pour vous laisser respirer un moment ; car si je vous recitois toute ma Scène de suite , la beauté de ma versification , & le grand nombre de traits brillans & de pensées sublimes qu'elle contient , vous suffoqueroient. Remarquez la justesse de cette comparaison : *Plus éclatant qu'un feu que les Villageois font...* Tout le monde ne sent point cela , mais vous qui avez de l'esprit & du

du véritable , vous en devez être enchanté. Je le suis fans doute , a répondu l'Auteur comique , en souriant d'un air malin ; rien n'est si beau : & je suis persuadé que vous ne manquerez pas de parler aussi dans votre Tragédie , du soin que Thétis prenoit de chasser les mouches Troyennes qui s'aprochoient du corps de Patrocle. Ne pensez pas vous en mocquer , a répliqué le Tragique. Un Poète qui a de l'habileté , peut tout risquer. Cet endroit-là est peut-être celui de la Pièce le plus propre à me fournir des Vers pompeux. Je ne le raterai pas sur ma parole.

Tous mes Ouvrages , a-t'il continué sans façon , sont marquez au bon coin. Aussi quand je les lis , il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque Vers , pour recevoir des loiianges. Je me souviens qu'un jour je lisois à Paris une Tragédie , dans une maison où il va tous les jours de Beaux Esprits à l'heure du dîner , & dans laquelle , sans vanité , je ne passe pas pour un Pradon. La grande Comtesse de Vieille brune y étoit. Elle a le goût fin & délicat. Je suis son Poète favori. Elle pleuroit à chaudes larmes,

mes dès la première Scène. Elle fut obligée de changer de mouchoir au second Acte ; elle ne fit que sangloter au troisième ; elle se trouva mal au quatrième ; & je crus , à la catastrophe , qu'elle alloit mourir avec le Héros de ma Pièce.

A ces mots , quelque envie qu'eut l'Auteur Comique de garder son sérieux , il lui est échappé un éclat de rire. Ah ! que je reconnois bien , dit-il , cette bonne Comtesse à ce trait-là. C'est une femme qui ne peut souffrir la Comédie. Elle a tant d'aversion pour le Comique , qu'elle sort ordinairement de sa loge après la grande Pièce , pour emporter toute sa douleur. La Tragédie est sa belle passion. Que l'Ouvrage soit bon ou mauvais , pourvu que vous y fassiez parler des Amans malheureux , vous êtes sûr d'attendrir la Dame. Franchement si je composois des Poèmes sérieux , je voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle.

Oh ! j'en ai d'autres aussi , dit le Poète Tragique. J'ai l'approbation de mille personnes de qualité , tant mâles que femelles... Je me défierois encore du suffrage de ces personnes-là , interrompit l'Auteur Comique. Je serois en
garde

garde contre leurs jugemens. Sçavez-vous bien pourquoi? C'est que ces sortes d'auditeurs sont distraits, pour la plupart, pendant une lecture, & qu'ils se laissent prendre à la beauté d'un Vers, ou à la délicatesse d'un sentiment. Cela suffit pour leur faire louer tout un Ouvrage, quelque imparfait qu'il puisse être d'ailleurs. Tout au contraire, entendent-ils quelques Vers dont la platitude ou la dureté leur blesse l'oreille, il ne leur en faut pas davantage pour décrier une bonne Pièce.

Hé bien! a repris l'Auteur sérieux, puisque vous voulez que ces Judges-là me soient suspects, je m'en fie donc aux applaudissemens du Parterre. Hé! ne me vantez pas, s'il vous plaît, votre Parterre, a répliqué l'autre. Il fait paroître trop de caprice dans ses décisions. Il se trompe quelquefois si lourdement aux représentations des Pièces nouvelles, qu'il sera des deux mois entiers sottement enchanté d'un mauvais Ouvrage. Il est vrai, que dans la suite, l'impression le desabuse, & que l'Auteur demeure deshonoré après un heureux succès.

C'est un malheur qui n'est pas à craindre pour moi, a dit le Tragique. On

réimprime mes Pièces aussi souvent qu'elles sont représentées. J'avouë , qu'il n'en est pas de même des Comédies , l'impression découvre leur foiblesse. Les Comédies n'étant que des bagatelles , que de petites productions d'esprit.... Tout beau , Monsieur l'Auteur Tragique , interrompit l'autre , tout beau ! Vous ne songez pas que vous vous échauffez. Parlez de grace , devant moi , de la Comédie avec un peu moins d'irrévérence. Pensez-vous qu'une Pièce comique soit moins difficile à composer , qu'une Tragédie ? Détrompez-vous. Il n'est pas plus aisé de faire rire les honnêtes gens , que de les faire pleurer. Scachez , qu'un Sujet ingénieux , dans les mœurs de la vie ordinaire , ne coûte pas moins à traiter , que le plus beau Sujet héroïque.

Ah ! Parbleu , s'écrie le Poëte sérieux , d'un ton railleur , je suis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien , Monsieur Calidas , pour éviter la dispute , je veux desormais autant estimer vos Ouvrages , que je les ai méprisés jusqu'ici. Je me soucie fort peu de vos mépris , Monsieur Giblet , reprend avec précipitation l'Auteur comique : & pour répondre à vos airs insolens,

folens, je vais vous dire nettement ce que je pense des Vers que vous venez de me reciter : Ils sont ridicules ; & les pensées, quoique tirées d'Homère, n'en sont pas moins plattes. Achille parle à ses Chevaux ; ses Chevaux lui répondent. Il y a là-dedans une image basse ; de même que dans la comparaison du feu que les Villageois font sur une montagne. Ce n'est pas faire honneur aux Anciens, que de les piller de cette sorte. Ils sont, à la vérité, remplis de choses admirables ; mais il faut avoir plus de goût que vous n'en avez, pour faire un heureux choix de celles qu'on doit emprunter d'eux.

Puisque vous n'avez pas assez d'élevation de génie, a répliqué Giblet, pour apercevoir les beautés de ma Poésie, & pour vous punir d'avoir osé critiquer ma Scène, je ne vous en dirai pas la suite. Je ne suis que trop puni d'en avoir entendu le commencement, a réparti Calidas. Il vous sied bien, à vous, de mépriser mes Comédies ! Apprenez que la plus mauvaise que je puisse faire, sera toujours fort au-dessus de vos Tragédies ; & qu'il est plus facile de prendre l'essor & de se guinder sur de grands sentimens, que d'attraper une plaisanterie fine & délicate.

D 2 Grace,

Grace, au Ciel, dit le Tragique d'un air dédaigneux, si j'ai le malheur de n'avoir pas votre estime, je crois devoir m'en consoler. La Cour juge plus favorablement de moi, que vous ne faites; & la pension dont elle m'a bien voulu.... Eh! ne croyez pas m'ébloüir avec vos pensions de Cour, interrompt Calidas. Je sçai trop de quelle maniere on les obtient, pour en faire plus de cas de vos ouvrages. Encore une fois, ne vous imaginez pas mieux valoir que les Auteurs comiques. Et pour vous prouver même, que je suis convaincu qu'il est plus aisé de composer des Poëmes Dramatiques sérieux, que d'autres, c'est que si je retourne en France, & que je n'y réüssisse pas dans le Comique, je m'abaisserai à faire des Tragédies.

Pour un Compositeur de Farces, dit là dessus le Poëte tragique, vous avez bien de la vanité. Pour un Vérificateur qui ne doit sa réputation qu'à de faux brillans, dit l'Auteur comique, vous vous en faites bien accroire. Vous êtes un insolent, a répliqué l'autre. Si je n'étois pas chez vous, mon petit Monsieur Calidas, la péripétie de cette aventure vous apprendroit à respecter le

Cothurne

Cothurne. Que cette considération ne vous retienne point, mon grand Monsieur Giblet, a répondu Calidas. Si vous avez envie de vous faire battre, je vous battraï aussi-bien chez moi qu'ailleurs.

En même-tems, ils se font tous deux pris à la gorge & aux cheveux, & les coups de poing & de pied n'ont pas été épargnez de part & d'autre. Un Italien, couché dans la chambre voisine, a entendu tout ce dialogue, & au bruit que les Auteurs faisoient en se battant, il a jugé qu'ils étoient aux prises. Il s'est levé; &, par compassion pour ces François, quoiqu'Italien, il a apelé du monde. Un Flamand & deux Allemands; qui sont ces personnes que voyez en robe de chambre, viennent avec l'Italien séparer les combattans.

Ce démêlé paroît plaisant, dit Don Cléofas. Mais, à ce que je vois, les Auteurs Tragiques, en France, s'imaginent être des personnages plus importants que ceux qui ne font que des Comédies. Sans doute, répondit Asmodée. Les premiers se croient autant au-dessus des autres, que les Héros des Tragédies sont au-dessus des Valets des pièces comiques. Eh! sur quoi fon-

D:3. dent-

dent-ils leur orgueil , repliqua l'Ecolier ? Est-ce qu'il seroit en effet plus difficile de faire une Tragédie , qu'une Comédie ? La question que vous me faites , répartit le Diable , a cent fois été agitée , & l'est encore tous les jours. Pour moi , voici comme je la décide , n'en déplaise aux hommes qui ne sont pas de mon sentiment : Je dis , qu'il n'est pas plus facile de composer une Pièce Comique , qu'une Tragique ; car si la dernière étoit plus difficile que l'autre , il faudroit conclure de-là , qu'un faiseur de Tragédies seroient plus capable de faire une Comédie , que le meilleur Auteur Comique : ce qui ne s'accorderoit pas avec l'expérience. Ces deux sortes de Poèmes demandent donc deux Génies d'un caractère différent , mais d'une égale habileté.

Il est tems , ajoûta le Boiteux , de finir la digression. Je vais reprendre le fil de l'Histoire que vous avez interrompue.

CHA-

CHAPITRE IV.

*Suite & conclusion de l'Histoire de la force
de l'Amitié.*

SI les Valets de Dona Théodora n'avoient pû empêcher son enlèvement, ils s'y étoient du moins oposés avec courage, & leur résistance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres blessé un si dangereusement, que ses blessures ne lui ayant pas permis de suivre ses camarades, il étoit demeuré presque sans vie étendu sur le sable.

On reconnut ce malheureux pour un Valet de Don Alvar; & comme on s'aperçut qu'il respiroit encore, on le porta au Château, où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ses esprits. On en vint à bout, quoique le sang qu'il avoit perdu l'eut laissé dans une extrême foiblesse. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir soin de ses jours, & de ne le pas livrer à la rigueur de la Justice, pourvû qu'il voulut dire où son Maître emmenoit Dona Théodora.

Il fut flâté de cette promesse , bien qu'en l'état où il étoit , il dût avoir peu d'espérance d'en profiter. Il rapela le peu de force qu'il lui restoit , & d'une voix foible , confirma l'avis que Don Fabricque avoit reçu. Il ajoûta ensuite , que Don Alvar avoit dessein de conduire la Veuve de Cifuentes à Sassari dans l'Isle de Sardaigne , où il avoit un parent dont la protection & l'autorité lui promettoient un sûr azile.

Cette disposition soulagea le desespoir de Mendocce & du Tolédan. Ils laissèrent le blessé dans le Château , où il mourut quelques heures après : & ils s'en retournèrent à Valence , en songeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils résolurent , d'aller chercher leur ennemi commun dans sa retraite. Ils s'embarquèrent bien-tôt tous deux , sans suite , à Dénia , pour passer au Port-Mahon , ne doutant pas qu'ils n'y trouvassent une commodité pour aller à l'Isle de Sardaigne. Effectivement , ils ne furent pas plûtôt arrivez au Port-Mahon , qu'ils apprirent qu'un vaisseau fretté pour Cagliari devoit incessamment mettre à la voile. Ils profitèrent de l'occasion.

Le vaisseau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient souhaiter : mais , cinq

ou six heures après leur départ , il survint un calme ; & la nuit , le vent étant devenu contraire , ils furent obligez de louver , dans l'espérance qu'il changeroit. Ils navigèrent de cette sorte pendant trois jours. Le quatrième , sur les deux heures après midi , ils découvrirent un vaisseau qui venoit droit à eux les voiles tendues. Ils le prirent d'abord pour un vaisseau marchand ; mais voyant qu'il s'avançoit presque sous leur canon , sans arborer aucun pavillon , ils ne doutèrent plus que ce ne fût un Corsaire.

Ils ne se trompoient pas. C'étoit un Pirate de Tunis , qui croyoit que les Chrétiens alloient se rendre sans combattre : mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils broüilloient les voiles & préparoient leur canon , il jugea que l'affaire seroit plus sérieuse qu'il n'avoit pensé. C'est pourquoi il s'arrêta , broüilla aussi ses voiles , & se disposa au combat.

Ils commençoient de part & d'autre à se canonner , & les Chrétiens sembloient avoir quelque avantage ; mais un Corsaire d'Alger , avec un vaisseau plus grand & mieux armé que les deux autres , arrivant au milieu de l'action , prit le parti du Pirate de Tunis. Il s'a-

D 5 procha

procha du bâtiment Espagnol à pleines voiles, & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vuë, & ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils cessèrent de tirer. Alors il parut sur la poupe de navire d'Alger, un Esclave qui se mit à crier en Espagnol aux gens du Vaisseau Chrétien, qu'ils eussent à se rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fit quartier. Après ce cri, un Turc, qui tenoit une banderolle de taffetas verd, parsemée de demie lunes d'argent entrelassées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens, considérant que toute leur résistance ne pouvoit être qu'inutile, ne songèrent plus à se défendre. Ils se livrèrent à toute la douleur que l'idée de l'esclavage peut causer à des hommes libres; & le Maître, craignant qu'un plus long retardement n'irritât des vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, se jeta dans l'esquif avec quelques-uns de ses matelots, & alla se rendre au Corsaire d'Alger.

Ce Pirate envoya une partie de ses soldats visiter le bâtiment Espagnol, c'est-à-dire, piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le Corsaire de Tunis, de son côté, donna le même ordre à quelques-

UNS

uns de ses gens; de sorte que tous les passagers de ce malheureux navire furent en un instant desarmez & fouillez, & on les fit passer ensuite dans le vaisseau Algérien, où les deux Pirates en firent un partage qui fut réglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendoce & pour son ami, de tomber tous deux au pouvoir du même Corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes, s'ils avoient pû les porter ensemble. Mais la fortune, qui vouloit leur faire éprouver toute la rigueur, soumit Don Fadrique au Corsaire de Tunis, & Don Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le desespoir de ces amis, quand il leur fallut se quitter. Ils se jettèrent aux pieds des Pirates, pour les conjurer de ne les point séparer. Mais ces Corsaires, dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchans, ne se laissèrent point fléchir. Au contraire, jugeant que ces deux Captifs étoient des personnes considérables, & qu'ils pourroient payer une grosse rançon, ils résolurent de les partager.

Mendoce & Zarate, voyant qu'ils avoient affaire à des cœurs impitoyables

se regardoient l'un l'autre , & s'exprimoient par leurs regards l'excès de leur affliction. Mais lorsque l'on eut achevé le partage du butin , & que le Pirate de Tunis voulut regagner son bord avec les Esclaves qui lui étoient échus , ces deux Amis pensèrent expirer de douleur. Mendoce s'aprocha du Tolédan , & le serrant entre ses bras : Il faut donc , lui dit-il , que nous nous séparions ! Quelle affreuse nécessité ! Ce n'est pas assez , que l'audace d'un ravisseur demeure impunie : on nous défend même d'unir nos plaintes & nos regrets. Ah ! Don Juan , qu'avons-nous fait au Ciel , pour éprouver si cruellement sa colère ? Ne cherchez point ailleurs la cause de nos disgraces , répondit Don Juan ; il ne les faut imputer qu'à moi. La mort des deux personnes que je me suis immolées , quoiqu'excusable aux yeux des hommes , aura sans doute irrité le Ciel , qui vous punit aussi d'avoir pris de l'amitié pour un misérable que poursuit sa Justice.

En parlant ainsi , ils répandoient tous deux des larmes si abondamment , & soupiroient avec tant de violence , que les autres Esclaves n'en étoient pas moins touchés que de leur propre infortune.

ruine. Mais les soldats de Tunis, encore plus barbares que leur Maître, remarquant que Mendocce tarδοit à sortir du vaisseau, l'arrachèrent brutalement des bras du Tolédan, & l'entraînèrent avec eux, en le chargeant de coups. Adieu, cher Ami, s'écria-t'il, je ne vous reverrai plus. Dona Théodora n'est point vengée ! Les maux que ces cruels m'apprêtent, feront les moindres peines de mon esclavage.

Don Juan ne put répondre à ces paroles. Le traitement qu'il voyoit faire à son Ami, lui causa un faifissement qui lui ôta l'usage de sa voix. Comme l'ordre de cette Histoire demande que nous suivions le Tolédan, nous laisserons Don Fadrique dans le navire de Tunis.

Le Corsaire d'Alger retourna vers son Port, où étant arrivé, il mena ses nouveaux Esclaves chez le Bacha, & de-là au Marché où l'on a coutume de les vendre. Un Officier du Dey Mezomorto acheta Don Juan pour son Maître, chez qui l'on employa ce nouvel Esclave à travailler dans les Jardins du Haram. * Cette occupa-

* C'est le nom que l'on donne à tous les Sérails des particuliers. Il n'y a que le Sérail du Grand Seigneur qui soit apelé Sérail.

occupation , quoique pénible pour un Gentilhomme , ne laissa pas de lui être agréable , à cause de la solitude qu'elle demandoit dans la situation où il se trouvoit , rien ne pouvoit le flâter davantage , que la liberté de s'occuper de ses malheurs. Il y pensoit sans cesse ; & son esprit , loin de faire quelque effort pour se détacher des images les plus affligeantes , sembloit prendre plaisir à se les retracer.

Un jour , que sans apercevoir le Dey qui se promenoit dans le Jardin , il chantoit une Chanson triste en travaillant , Mézomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut assez content de sa voix , & s'approcha de lui par curiosité , il lui demanda comme il se nommoit. Le Tolédan lui répondit , qu'il s'apeloit Alvaro. En entrant chez le Dey , il avoit jugé à propos de changer de nom , suivant la coutume des Esclaves ; il avoit pris celui-là , parce qu'ayant continuellement dans l'esprit l'enlèvement de Théodora par Alvaro Ponce , il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mézomorto , qui sçavoit passablement l'Espagnol , lui fit plusieurs questions sur les coutumes d'Espagne , & particulièrement sur la conduite que les hommes

mes

mes y tiennent pour se rendre agréables aux femmes : à quoi Don Juan répondit d'une manière dont le Dey fut très-satisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me parois avoir de l'esprit, & je ne te crois pas un homme du commun : mais, qui que tu puisse être, tu as le bonheur de me plaire, & je veux t'honorer de ma confiance. Don Juan, à ses mots se prosterna aux pieds du Dey, & se leva, après avoir porté le bas de sa robe à sa bouche, à ses yeux, & ensuite sur sa tête.

Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mézomorto, je te dirai, que j'ai dans mon Sérail les plus beiles femmes de l'Europe. J'en ai une, entr'autres, à qui rien n'est comparable. Je ne crois pas que le Grand Seigneur même en possède une si parfaite, quoique ses vaisseaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il semble que son visage soit le Soleil réfléchi ; & sa taille paroît être la tige du rosier planté dans le Jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté.

Mais ce miracle de la nature, avec une beauté si rare, conserve une tristesse mortelle, que le tems & mon amour ne sçauroient dissiper. Bien que la fortune
l'ait

Fait soumise à mes desirs, je ne les ai point encore satisfaits. Je les ai toujours domptez; & , contre l'usage ordinaire de mes parcs, qui ne recherchent que le plaisir des sens, je me suis attaché à gagner son cœur, par une complaisance & par des respects, que le dernier des Musulmans auroit honte d'avoir pour une Esclave Chrétienne.

Cependant, tous mes soins ne font qu'aigrir sa mélancolie; dont l'opiniâtreté commence enfin à me lasser. L'idée de l'esclavage n'est point gravée dans l'esprit des autres avec des traits si profonds; mes regards favorables l'ont bien-tôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois, avant que je cède à mes transports, il faut que je fasse un effort encore. Je veux me servir de ton entremise. Comme l'Esclave est Chrétienne, & même de ta Nation, elle pourra prendre de la confiance en toi, & tu la persuaderas mieux qu'un autre. Vente-lui mon rang & mes richesses. Represente lui, que je la distinguerai de toutes mes Esclaves: fais lui même envisager; s'il le faut, qu'elle peut aspirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mézomorto; & dis-lui, que j'aurai pour elle plus de confi-

fidé-

fidération , que je n'en aurois pour une Sultane dont Sa Hauteſſe voudroit m'offrir la main.

Don Juan ſe proſterna une ſeconde fois devant le Dey ; & , quoique peu ſatisfait de cette commiſſion , l'afſura qu'il feroit tout ſon poſſible pour ſ'en bien acquitter. C'eſt aſſez , repliqua Mézomorto : abandonne ton ouvrage , & me ſuis. Je vais , contre nos uſages , te faire parler en particulier à cette belle Eſclave. Mais crains d'abuſer de ma confiance. Des ſuplices inconnus aux Turs même , puniroient ta témérité. Tâche de vaincre ſa triſteſſe ; & ſonge , que ta liberté eſt attachée à la fin de mes ſouffrances. Don Juan quitta ſon travail , & ſuivit le Dey , qui avoit pris les devans pour aller diſpoſer la Captive affligée à recevoir ſon Agent.

Elle étoit avec deux vieilles Eſclaves , qui ſe retirèrent d'abord qu'elles virent paroître Mézomorto. La belle Eſclave le ſalua avec beaucoup de reſpect ; mais elle ne put ſ'empêcher de frémir , ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à ſa vuë. Il ſ'en aperçut , & pour la raffurer : Aimable Captive , lui dit-il , je ne viens ici que pour vous avertir , qu'il y a parmi mes Eſclaves un
Eſpa-

Espagnol , que vous ferez peut-être bien aise d'entretenir. Si vous souhaitez de le voir , je lui accorderai la permission de vous parler , & même sans témoins.

La belle Esclave témoigna qu'elle le vouloit bien. Je vais vous l'envoyer , reprit le Dey. Puisse-t'il , par ses discours , soulager vos ennuis ! En achevant ces paroles , il sortit , & rencontrant le Tolédan qui arrivoit , il lui dit tout bas : Tu peux entrer ; & après que tu auras entretenu la Captive , tu viendras dans mon appartement , me rendre compte de cet entretien.

Zarate entra aussi-tôt dans la chambre , pouffa la porte , salua l'Esclave , sans attacher ses yeux sur elle ; & l'Esclave reçut son salut , sans le regarder fixement. Mais venant tout à coup à s'envisager l'un l'autre avec attention , ils firent un cri de surprise & de joye. O Ciel ! dit le Tolédan en s'approchant d'elle , n'est-ce point une image vaine qui me séduit ? Est-ce en effet Dona Théodora que je vois ? Ah ! Don Juan , s'écria la belle Esclave , est-ce vous qui me parlez ! Oüi , Madame , répondit-il en baisant tendrement une de ses mains , c'est Don Juan lui-même. Reconnoissez-moi à ces pleurs , que mes yeux ,

yeux , charmez de vous revoir , ne ſçauroient retenir ; à ces transports , que votre preſence ſeule eſt capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune , puisqu'elle vous rend à mes yeux... Mais où m'emporte une joye immodérée ? J'oublie que vous êtes dans les fers. Par quel nouveau caprice du fort y êtes-vous tombée ? Comment avez-vous pû vous ſauver de la téméraire ardeur de Don Alvar ? Ah ! qu'elle m'a cauſé d'alarmes ! & que je crains d'apprendre que le Ciel n'ait pas aſſez protégé la vertu !

Le Ciel , dit Dona Théodora , m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le tems de vous raconter... Vous en avez tout le loisir , interrompit Don Juan. Le Dey me permet d'être avec vous , & ce qui doit vous ſurprendre , de vous entretenir ſans témoins. Profitons de ces heureux momens. Inſtruifez-moi de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre enlèvement juſqu'ici. Eh ! qui vous a dit , reprit-elle , que c'eſt par Don Alvar que j'ai été enlevée ? Je ne le ſçai que trop bien , répartit Don Juan. Alors il lui conta ſuccintement de quelle manière il l'avoit appris , & comme Mendoce & lui s'étant embarquez pour aller

ler chercher son Ravisseur, ils avoient été pris par des Corsaires. Dès qu'il eut achevé son recit, Théodora commença le sien dans ces termes.

Il n'est pas besoin de vous dire, que je fus fort étonnée de me voir saisie par une troupe de gens masquez. Je m'évanoüis entre les bras de celui qui me portoit; & quand je revint de mon évanoüissement, qui fut sans doute très-long, je me trouvai seule avec Inez, une de mes femmes, en mer, dans la chambre de poupe d'un vaisseau qui avoit les voiles au vent :

La malheureuse Inez se mit à m'exhorter à prendre patience; & j'eus lieu de juger par ses discours, qu'elle étoit d'intelligence avec mon Ravisseur. Il osa se montrer devant moi, & venant se jeter à mes pieds: Madame, me dit-il, pardonnez à Don Alvar le moyen dont il se sert pour vous posséder. Vous sçavez quels soins je vous ai rendus, & par quel attachement j'ai disputé votre cœur à Don Fadrique, jusqu'au jour que vous lui avez donné la préférence. Si je n'avois eu pour vous qu'une passion ordinaire, je l'aurois vaincuë, & je me serois consolé de mon malheur; mais mon sort est d'adorer vos
char-

charmes. Tout méprisé que je suis , je ne sçauois m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien , pourtant , de la violence de mon amour. Je n'ai point attenté à votre liberté , pour effrayer votre vertu par d'indignes efforts ; & je prétens , que dans la retraite où je vous conduits , un nœud éternel & sacré unisse nos destins.

Il me tint encore d'autres discours , dont je ne puis bien me ressouvenir ; mais à l'entendre , il sembloit , qu'en me forçant à l'épouser , il ne me tirannisoit pas ; & que je devois moins le regarder comme un Ravisseur insolent , que comme un Amant passionné. Pendant qu'il parla , je ne fis que pleurer & me desespérer. C'est pourquoi il me quitta , sans perdre le tems à me persuader. Mais en se retirant , il fit un signe à Inez , & je compris que c'étoit pour qu'elle apuyât adroitement les raisons dont il avoit voulu m'ébloüir.

Elle n'y manqua point. Elle me représenta même , qu'après l'éclat d'un enlèvement , je ne pourrois guères me dispenser d'accepter la main d'Alvaro Ponce : quelque aversion que j'eusse pour lui , que ma réputation ordonnoit ce sacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas
le

le moyen d'effuyer mes larmes , que de me faire voir la nécessité de ce mariage affreux. Aussi étois-je inconsolable. Inez ne sçavoit plus que me dire , lorsque tout-à-coup nous entendîmes sur le tillac un grand bruit , qui attira toute notre attention.

Ce bruit , que faisoient les gens de Don Alvar étoit causé par la vuë d'un gros vaisseau qui venoit fondre sur nous à voiles déployées. Comme le nôtre n'étoit pas si bon voilier que celui-là , il nous fut impossible de l'éviter. Il s'approcha de nous , & bien-tôt nous entendîmes crier , *Arrive , arrive*. Mais Alvar Ponce & ses gens , aimant mieux mourir que de se rendre , furent assez hardis pour vouloir combattre. L'action fut très-vive. Je ne vous en ferai point le détail. Je vous dirai seulement , que Don Alvar & tous les siens y périrent , après s'être battus comme des désespérés. Pour nous , l'on nous fit passer dans le gros vaisseau , qui apartenoit à Mézomorto , & que commandoit Aby Aly Osman , un de ses Officiers.

Aby Aly me regarda long-tems avec quelque surprise , & connoissant à mes habits que j'étois Espagnole , il me dit en langue Castillane : Modérez votre affliction.

affliction. Consolez-vous d'être tombée dans l'esclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais, que dis-je, ce malheur ? C'est un avantage dont vous devez vous applaudir. Vous êtes trop belle, pour vous borner aux hommages des Chrétiens. Le Ciel ne vous a point fait naître pour ces misérables mortels. Vous méritez les vœux des premiers hommes du monde : les seuls Musulmans sont dignes de vous posséder. Je vais, ajouta-t'il, reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aye point fait d'autre prise, je suis persuadé que le Dey mon Maître sera satisfait de ma course. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'aurai eue de remettre entre ses mains une beauté qui va faire ses délices, & tout l'ornement de son Sérail.

A ce discours, qui me faisoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublai mes pleurs. Aby Aly, qui voyoit d'un autre œil que moi le sujet de ma frayeur, n'en fit que rire, & cingla vers Alger, tandis que je m'affligeois sans modération. Tantôt j'adressois mes soupirs au Ciel, & j'implorais son secours : tantôt je souhaitois que quelques vaisseaux Chrétiens

vins-

vinssent nous attaquer, ou que les flots nous engloutissent. Après cela, je souhaitois que mes larmes & ma douleur me rendissent si effroyable, que ma vuë pût faire horreur au Dey. Vains souhaits, que ma pudeur allarmée me faisoit former ! Nous arrivâmes au Port. On me conduisit dans ce Palais. Je parus devant Mézomorto.

Je ne sçai point ce que dit Aby Aly en me présentant à son Maître, ni ce que son Maître lui répondit, parce qu'ils se parlèrent en Turc : mais je crus m'apercevoir, aux gestes & aux regards du Dey, que j'avois le malheur de lui plaire; & les choses qu'il me dit ensuite en Espagnol, achevèrent de me mettre au desespoir, en me confirmant dans cette opinion.

Je me jettai vainement à ses pieds, & lui promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon : j'eus beau tenter son avarice, par l'offre de tous mes biens; il me dit, qu'il m'estimoit plus que toutes les richesses du monde. Il me fit préparer cet appartement, qui est le plus magnifique de son Palais : & depuis ce tems-là, il n'a rien épargné pour bannir la tristesse dont il me voit accablée. Il m'amène tous les Esclaves de l'un & de

de l'autre sexe , qui sçavent chanter , ou
jouer de quelque instrument. Il m'a ôté
Inez , dans la pensée qu'elle ne faisoit
que nourrir mes chagrins ; & je suis
servie par de vieilles E esclaves , qui m'en-
tretiennent sans cesse de l'amour de leur
Maître , & de tous les différens plaisirs
qui me sont réservés.

Mais tout ce qu'on met en usage
pour me divertir , produit un effet tout
contraire. Rien ne peut me consoler.
Captive dans ce détestable Palais , qui
retentit tous les jours des cris de l'in-
nocence opprimée , je souffre encore
moins de la perte de ma liberté , que
de la terreur que m'inspire l'odieuse ten-
dresse du Dey. Quoique je n'aye trou-
vé en lui jusqu'à ce jour qu'un Amant
complaisant & respectueux , je n'en ai
pas moins d'effroi ; & je crains que
lassé d'un respect qui le gêne déjà peut-
être , il n'abuse enfin de son pouvoir.
Je suis agitée sans relâche de cette af-
freuse crainte , & chaque instant de ma
vie m'est un supplice nouveau.

Dona Théodora ne put achever ces
paroles , sans verser des pleurs. Don
Juan en fut pénétré : Ce n'est pas sans
raison , Madame , lui dit-il , que vous
vous faites de l'avenir une si horrible

image. J'en suis autant épouventé que vous. Le respect du Dey est plus prêt à se démentir que vous ne pensez. Cet Amant soumis dépoüillera bien-tôt sa feinte douceur. Je ne le sçai que trop ; & je vois tout le danger que vous courez.

Mais, continua-t'il en changeant de ton, je n'en serai pas un témoin tranquille. Tout Esclave que je suis, mon desespoir est à craindre. Avant que Mézomorto vous outrage, je veux enfoncer dans son sein . . . Ah ! Don Juan, interrompit la Veuve de Cifuentes, quel projet osez-vous concevoir ? Gardez-vous bien de l'exécuter. De quelles cruautés cette mort seroit suivie ! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas ? Les tourmens les plus effroyables . . . Je ne puis y penser sans frémir. D'ailleurs, n'est-ce pas vous exposer à un péril superflu ? En ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté ? Hélas, je serois vendue à quelque scélérat, peut-être, qui auroit moins de respect pour moi que Mézomorto. C'est à toi, Ciel, à montrer ta justice : tu connois la brutale envie du Dey : tu me défens le fer & le poison : c'est donc à toi de prévenir un crime qui t'offense.

Oùï,

Oiii, Madame, reprit Zarate, le Ciel le préviendra. Je sens déjà qu'il m'inspire. Ce qui me vient dans l'esprit en ce moment, est sans doute un avis secret qu'il me donne. Le Dey ne m'a permis de vous voir, que pour vous porter à répondre à son amour. Je dois aller lui rendre compte de notre conversation. Il faut le tromper. Je vais lui dire que vous n'êtes pas inconsolable: que la conduite qu'il tient avec vous, commence à soulager vos peines; & que s'il continuë, il doit tout espérer. Secondez-moi de votre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triste qu'à l'ordinaire. Feignez de prendre quelque sorte de plaisir à ses discours.

Quelle contrainte, interrompit Dona Théodora! Comment une ame franche & sincère pourra-t'elle se trahir jusques-là? & quel sera le fruit d'une feinte si pénible? Le Dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement, & voudra, par sa complaisance, achever de vous gagner. Pendant ce tems-là, je travaillerai à votre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, est difficile; mais je connois un esclave adroit, dont j'espère que l'industrie ne nous sera pas inutile.

E 2 Je

Je vous laisse , poursuivit-il ; l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey , & tâcher d'amuser par des fables son impétueuse ardeur. Vous , Madame , préparez-vous à le recevoir. Dissimulez. Efforcez-vous. Que vos regards , que sa présence blessée , soient des armes de haine & de rigueur. Que votre bouche , qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer votre infortune , tienne un langage qui le flâte. Ne craignez point de lui paroître trop favorable. Il faut tout promettre , pour ne rien accorder. C'est assez , répartit Théodora. Je ferai tout ce que vous me dites , puisque le malheur qui me menace m'impose cette cruelle nécessité. Allez , Don Juan , employez tous vos soins à finir mon esclavage. Ce sera un surcroit de joye pour moi , si je tiens de vous ma liberté.

Le Tolédan , suivant l'ordre de Mézomorto , se rendit auprès de lui : Hé bien ! Alvaro , lui dit ce Dey avec beaucoup d'émotion , quelles nouvelles m'apporte-tu de la belle Esclave ? L'as-tu disposée à m'écouter ? Si tu m'apprens que je ne dois point me flâter de vaincre sa farouche douleur , je jure par la tête du
Grand

Grand Seigneur mon Maître, que j'obtiendrai dès aujourd'hui par la force, ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit Don Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable. Vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence, pour satisfaire votre amour. L'Esclave est une jeune Dame, qui n'a point encore aimé. Elle est si fière, qu'elle a rejeté les vœux des premiers Seigneurs d'Espagne. Elle vivoit en Souveraine, dans son País. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir long-tems la différence de ses conditions. Cependant cette superbe Espagnole, s'accoutumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire, que déjà ses fers commencent à lui moins peser. Ces déférences attentives que vous avez pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendoit pas de vous, adoucissent ses déplaisirs, & triomphent peu à peu de sa fierté. Ménagez, Seigneur, cette favorable disposition. Continuez, achevez de charmer cette belle Esclave, par de nouveaux respects; & vous la verrez bien-tôt renduë à vos desirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce discours, s'écria

E 3. le

le Dey. L'espoir que tu me donne peut tout sur moi. Oûi , je retiendrai mon impatiente ardeur , pour mieux la satisfaire. Mais ne me trompe - tu point ? Ou ne t'es - tu pas trompé toi-même ! Je vais tout à l'heure entretenir l'Esclave. Je veux voir si je démêlerai dans ses yeux ces flâteuses aparences que tu y as remarquées. En disant ces paroles , il alla trouver Théodora ; & le Tolédan retourna dans le Jardin , où il rencontra le Jardinier , qui étoit cet Esclave adroit dont il prétendoit employer l'industrie pour tirer d'esclavage la Veuve de Cifuentes.

Le Jardinier , nommé Francisque , étoit Navarrois. Il connoissoit parfaitement Alger , pour y avoir servi plusieurs Patrons avant que d'être au Dey. Francisque mon ami , lui dit Don Juan , vous me voyez très-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus considérables de Valence. Elle a prié Mézormorto de taxer lui-même sa rançon ; mais il ne veut pas qu'on la rachete , parce qu'il en est amoureux. Et pourquoi cela vous chagrine-t'il si fort , lui dit Francisque ? C'est que je suis de la même Ville , répartit le Tolédan. Ses parens & les miens sont intimes amis,

amis , il n'est rien que je ne fusse capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté.

Quoique ce ne soit pas une chose aisée , repliqua Francisque , j'ose vous assurer que j'en viendrois à bout , si les parens de la Dame étoient d'humeur à bien payer ce service. N'en doutez pas , répartit Don Juan ; je répons de leur reconnoissance , & sur-tout de la sienne. On la nomme Dona Théodora. Elle est veuve d'un homme qui lui a laissé de grands biens ; & elle est aussi généreuse que riche. En un mot , je suis Espagnol , & noble ; ma parole doit vous suffire.

Hé bien ! reprit le Jardinier , sur la foi de votre promesse , je vais chercher un Renégat Catalan que je connois , & lui proposer... Que dites-vous , interrompit le Tolédan tout surpris ? Vous pourriez vous fier à un misérable , qui n'a pas eu honte d'abandonner sa Religion pour... Quoique Renégat , interrompit à son tour Francisque , il ne laisse pas d'être honnête homme. Il me paroît plus digne de pitié , que de haine ; & je le trouverois excusable , si son crime pouvoit recevoir quelque excuse. Voici son Histoire en deux mots.

Il est natif de Barcelone , & Chirurgien de profession. Voyant qu'il ne faisoit pas trop bien ses affaires à Barcelone , il résolut d'aller s'établir à Cartagène , dans la pensée qu'en changeant de lieu , il deviendrait plus heureux qu'il n'étoit. Il s'embarqua donc pour Cartagène , avec sa mere ; mais ils rencontrèrent un Pirate d'Alger , qui les prit , & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus , sa mere à un More , & lui à un Turc , qui le maltraita si fort , qu'il embrassa le Mahométisme , pour finir son cruel esclavage , comme aussi pour procurer la liberté à sa mere , qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More son Patron. En effet , s'étant mis à la solde du Bacha ; il alla plusieurs fois en course , & amassa quatre cens Patagons. Il en employa une partie au rachat de sa mere ; & pour faire valoir le reste , il se mit en tête d'écumer la mer pour son compte.

Il se fit Capitaine. Il acheta un petit vaisseau sans pont , & avec quelques soldats Turcs qui voulurent bien se joindre à lui , il alla croiser entre Alicante & Cartagène. Il revint chargé de butin. Il retourna encore ; & ses
cour-

courses lui réüffirent si bien , qu'il se vit enfin en état d'armer un gros vaisseau , avec lequel il fit des prises considérables. Mais il cessa d'être heureux. Un jour , il attaqua une Frégate Francoise , qui maltraita tellement son vaisseau , qu'il eut de la peine à regagner le Port d'Alger. Comme on juge en ce Pais-ci du mérite des Pirates , par le succès de leurs entreprises , le Renégat tomba par ses disgraces dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit son vaisseau , & se retira dans une maison hors de la Ville , où depuis ce tems-là il vit du bien qui lui reste , avec sa mere , & plusieurs Esclaves qui les servent.

Je le vais voir souvent. Nous avons demeuré ensemble chez le même Patron. Nous sommes fort amis. Il me découvre ses plus secrettes pensées ; & il n'y a pas trois jours , qu'il me disoit , les larmes aux yeux , qu'il ne pouvoit être tranquile , depuis qu'il avoit eu le malheur de renier sa Foi : que pour apaiser les remords qui le déchiroient sans relâche , il étoit quelquefois tenté de fouler aux pieds le Turban , & au hazard d'être brûlé tout vif , de réparer , par un aveu public de

E s. son

son repentir , le scandale qu'il avoit causé aux Chrétiens.

Tel est le Renégat à qui je veux m'adresser , continua Francisque. Un homme de cette sorte ne vous doit pas être suspect. Je vais sortir , sous prétexte d'aller au Bagne. * Je me rendrai chez lui. Je lui représenterai , qu'au lieu de se laisser consumer de regret de s'être éloigné du sein de l'Eglise , il doit songer aux moyens d'y rentrer : qu'il n'a pour cet effet , qu'à équiper un Vaisseau , comme si ennuyé de sa vie oisive , il vouloit retourner en course ; & qu'avec ce bâtiment , nous gagnerons la côte de Valence , où Dona Théodora lui donnera de quoi passer agréablement le reste de ses jours à Barcelone.

Oùï , mon cher Francisque , s'écria Don Juan transporté de l'espérance que l'Esclave Navarrois lui donnoit , vous pouvez tout promettre à ce Renégat. Vous & lui , soyez fiers d'être bien récompensez. Mais croyez-vous que ce projet s'exécute de la manière que vous le concevez ? Il peut y avoir des difficultés qui ne s'offrent point à mon esprit , répartit Francisque ; mais nous
les

*Lieu où s'assemblent les Esclaves.

les leverons , le Renégat & moi. Alvaro , ajoûta-t'il en le quittant , j'augure bien de notre entreprise ; & j'espère qu'à mon retour , j'aurai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas sans inquiétude , que le Tolédan attendit Francisque , qui revint trois ou quatre heures après , & qui lui dit : J'ai parlé au Renégat. Je lui ai proposé notre dessein ; & après une longue délibération , nous sommes convenus , qu'il achètera un petit vaisseau tout équipé : que comme il est permis de prendre pour Matelots des Esclaves , il se servira de tous les siens : que de peur de se rendre suspect , il engagera douze soldats Turcs , de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en course : mais que deux jours devant celui qu'il leur assignera pour le départ , il s'embarquera la nuit avec ses Esclaves , levera l'ancre sans bruit , & viendra nous prendre avec son Esquif , à une petite porte de ce Jardin , qui n'est pas éloignée de la Mer. Voilà le plan de notre entreprise. Vous pouvez en instruire la Dame esclave , & l'assurer que dans quinze jours , au plus tard , elle sera hors de captivité.

Quelle joye pour Zarate , d'avoir
E 6 une

une si agréable assurance à donner à Dona Théodora ! Pour obtenir la permission de la voir , il chercha le jour suivant Mézomorto , & l'ayant rencontré : Pardonnez-moi , Seigneur , lui dit-il , si j'ose vous demander comment vous avez trouvé la belle Esclave. Etes-vous plus satisfait . . . J'en suis charmé , interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses discours , qui n'étoient auparavant que des réflexions éternelles sur son état , n'ont été mêlez d'aucune plainte ; & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante.

C'est à tes soins , Alvaro , que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton País. Je veux que tu l'entretienne encore , pour achever ce que tu as si heureusement commencé. Epuise ton esprit & ton adresse , pour hâter mon bonheur. Je romprai aussi-tôt tes chaînes , & je jure par l'ame de notre grand Prophète , que je te renverrai dans ta Patrie chargé de tant de bienfaits , que les Chrétiens , en te revoyant , ne pourront croire que tu revienne de l'esclavage.

Le Tolédan ne manqua pas de flâter l'erreur de Mézomorto : il feignit d'être

tre très-sensible à ses promesses ; & sous prétexte d'en vouloir avancer l'accomplissement, il s'empressa d'aller voir la belle Esclave. Il la trouva seule dans son appartement. Les vieilles qui la servoient étoient occupées ailleurs. Il lui aprit ce que le Navarrois & le Renégat avoient comploté ensemble, sur la foi des promesses qui leur avoient été faites.

Ce fut une grande consolation pour la Dame, d'entendre qu'on avoit pris de si bonnes mesures pour sa délivrance : Est-il possible, s'écria-t'elle dans l'excès de sa joye, qu'il me soit permis d'espérer de revoir encore Valence, ma chère Patrie : Quel bonheur, après tant de périls & d'allarmes, d'y vivre en repos avec vous ! Ah ! Don Juan, que cette pensée m'est agréable ! En partagez-vous le plaisir avec moi ? Songez-vous, qu'en m'arrachant au Dey, c'est votre femme que vous lui enlevez ?

Hélas ! répondit Zarate, en poussant un profond soupir, que ces paroles flatteuses auroient de charmes pour moi, si le souvenir d'un Ami malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur ! Pardonnez-

nez-



nez-moi, Madame, cette délicatesse ; avoïez même, que Mendoce est digne de votre pitié. C'est pour vous qu'il est sorti de Valence, qu'il a perdu la liberté, & je ne doute point, qu'à Tunis il ne soit moins accablé du poids de ses chaînes, que du desespoir de ne vous avoir pas vengée.

Il méritoit sans doute un meilleur sort, dit Dona Théodora. Je prens le Ciel à témoin, que je suis pénétrée de tout ce qu'il a fait pour moi. Je ressens vivement les peines que je lui cause. Mais, par un cruel effet de la malignité des Astres, mon cœur ne sçauroit être le prix de ses services.

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée des deux vieilles qui servoient la Veuve de Cifuentes. Don Juan changea de discours & faisant le personnage du confident du Dey : Oüi, charmante Esclave, dit-il à Théodora, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mézomorto, votre Maître & le miën, le plus amoureux & le plus aimable de tous les Turcs, est très-content de vous. Continuez à le traiter favorablement, & vous verrez bien-tôt la fin de vos déplaisirs. Il sortit en prononçant ces derniers mots, dont

dont le vrai sens ne fut compris que par cette Dame.

Les choses demeurèrent huit jours dans cette disposition au Palais du Dey. Cependant le Renégat Catalan avoit acheté un petit vaisseau presque tout équipé, & il faisoit les préparatifs du départ ; mais six jours avant qu'il fût en état de se mettre en mer, Don Juan eut de nouvelles allarmes.

Médomorto l'envoya chercher, & l'ayant fait entrer dans son cabinet : Alvaro, lui dit-il, tu es libre ; tu partiras quand tu voudras, pour t'en retourner en Espagne. Les presens que je t'ai promis, sont prêts. J'ai vû la belle Esclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru différente de cette personne dont la tristesse me faisoit tant de peine ! Chaque jour, le sentiment de sa captivité s'affoiblit. Je l'ai trouvée si charmante, que je viens de prendre la résolution de l'épouser. Elle sera ma femme dans deux jours.

Don Juan changea de couleur à ces paroles, & quelque effort qu'il fît pour se contraindre, il ne put cacher son trouble & sa surprise au Dey, qui lui en demanda la cause.

Seigneur, lui répondit le Tolédan,
dans

dans son embarras , je suis sans doute fort étonné , qu'un des plus considérables Personnages de l'Empire Ottoman veuille s'abaisser jusqu'à épouser une Esclave. Je sçai bien que cela n'est pas sans exemple parmi vous ; mais enfin , l'illustre Mézomorto , qui peut prétendre aux filles des premiers Officiers de la Porte... J'en demeure d'accord , interrompit le Dey : je pourrois même aspirer à la fille du Grand Visir , & me flâter de succéder à l'Emploi de mon beau-pere. Mais j'ai des richesses immenses , & peu d'ambition. Je préfère le repos & les plaisirs dont je jouis ici , au Visirat , à ce dangereux honneur où nous ne sommes pas plutôt montez , que la crainte des Sultans , ou la jalousie des envieux qui les aprochent , nous en précipitent. D'ailleurs , j'aime mon Esclave ; & sa beauté la rend assez digne du rang où ma tendresse l'apelle.

Mais il faut , ajouta-t'il , qu'elle change aujourd'hui de Religion , pour mériter l'honneur que je veux lui faire. Crois-tu que des préjuges ridicules le lui fassent mépriser ? Non , Seigneur , répartit Don Juan ; je suis persuadé qu'elle sacrifiera tout à un rang si beau. Permettez-moi pourtant de vous dire , que vous

ne

ne devez point l'épouser si brusquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter, que l'idée de quitter une Religion qu'elle a succée avec le lait, ne la révolte d'abord. Donnez-lui le tems de faire des réflexions. Quand elle se représentera, qu'au lieu de la deshonorer & de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos Captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance & sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Différez de huit jours seulement, l'exécution de votre dessein.

Le Dey demeura quelque tems rêveur. Le délai que son confident lui proposoit, n'étoit guère de son goût. Néanmoins le conseil lui parut fort judicieux. Je cède à tes raisons, Alvaro, lui dit-il, quelque impatience que j'aye de posséder l'Esclave. J'attendrai donc encore huit jours. Va la voir tout à l'heure, & la dispose à remplir mes desirs après ce tems-là. Je veux que ce même Alvaro, qui m'a si bien servi auprès d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma main.

Don Juan courut à l'appartement de Théodora, & l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mézomorto & lui,

lui, afin qu'elle se réglât là-dessus. Il lui aprit aussi, que dans six jours le vaisseau du Renégat seroit prêt. Et comme elle témoignoit être fort en peine de sçavoir de quelle manière elle pourroit sortir de son appartement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'escalier, étoient bien fermées; c'est ce qui doit peu vous embarrasser, Madame, lui dit-il. Une fenêtre de votre cabinet donne sur le Jardin: c'est par-là que vous descendrez avec une échelle que j'aurois soin de vous fournir.

En effet, les six jours s'étant écoulés, Francisque avertit le Tolédan que le Renégat se préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien, qu'elle fut attendue avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, & pour comble de bonheur, elle devint très-obscur. Dès que le moment d'exécuter l'entreprise fut venu, Don Juan alla poser l'échelle sous la fenêtre du cabinet de la belle Esclave qui l'observoit, & qui descendit aussi-tôt avec beaucoup d'empressement & d'agitation. Ensuite elle s'appuya sur le Tolédan, qui la conduisit vers la petite porte du Jardin qui ouvroit sur la mer.

Ils

Ils marchoient tous deux à pas précipitez, & goûtoient déjà par avance le plaisir de se voir hors d'esclavage : mais la fortune, avec qui ces Amans n'étoient pas encore bien réconciliez, leur suscita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvez jusques-là, & celui qu'ils auroient le moins prévu.

Ils étoient déjà hors du Jardin, & ils s'avançoient sur le rivage pour s'approcher de l'esquif qui les attendoit, lorsqu'un homme, qu'ils prirent pour un compagnon de leur fuite, & dont ils n'avoient aucune défiance, vint tout droit à Don Juan, l'épée nuë, & la lui enfonçant dans le sein : Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t'il, c'est ainsi que Don Fadrique de Mendoce doit punir un lâche ravisseur. Tu ne mérites point que je t'attaque en brave homme.

Le Tolédan ne put résister à la force du coup, qui le porta par terre ; & en même-tems, Dona Théodora, qu'il soutenoit, saisie à la fois d'étonnement, de douleur & d'effroi, tomba évanouie d'un autre côté. Ah ! Mendoce, dit Don Juan, qu'avez-vous fait ? C'est votre ami que vous venez de percer. Juste Ciel ! reprit Don Fadrique, seroit-il bien :

bien possible que j'eusse assassiné... Je vous pardonne ma mort, interrompit Zarate. Le Destin seul en est coupable : ou plutôt, il a voulu par-là finir nos malheurs. Oüi, mon cher Mendoce, je meurs content, puisque je remets entre vos mains Dona Théodora, qui peut vous assurer que mon amitié pour vous ne s'est jamais démentie.

Trop généreux Ami, dit Don Fadrigue emporté par un mouvement de desespoir, vous ne mourrez pas seul. Le même fer qui vous a frappé, va punir votre assassin. Si mon erreur peut faire excuser mon crime, elle ne sçauroit m'en consoler. A ces mots, il tourna la pointe de son épée contre son estomac, la plongea jusqu'à la garde, & tomba sur le corps de Don Juan, qui s'évanouïit, moins affoibli par le sang qu'il perdoit, que surpris de la fureur de son Ami.

Francisque & le Renégat, qui étoient à dix pas de là, & qui avoient eu leurs raisons pour n'aller pas secourir l'Esclave Alvaro, furent fort étonnez d'entendre les dernières paroles de Don Fadrigue, & de voir sa dernière action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, & que les blessez étoient deux amis, &
non.

non de mortels ennemis , comme ils l'avoient cru. Alors ils s'empressèrent à les secourir : mais les trouvant sans sentiment , aussi-bien que Théodora , qui étoit toujours évanouïe , ils ne sçavoient quel parti prendre. Francisque étoit d'avis que l'on se contentât d'emporter la Dame , & qu'on laissât les Cavaliers sur le rivage , où , selon toutes les aparences , ils mourroient bientôt , s'ils n'étoient déjà morts. Le Renégat ne fut pas de cette opinion : il dit , qu'il ne falloit point abandonner les blesez , dont les blessures n'étoient peut-être pas mortelles ; & qu'il les panseroit dans son vaisseau , où il avoit tous les instrumens de son premier métier , qu'il n'avoit point oublié. Francisque se rendit à ce sentiment.

Comme ils n'ignoroient pas de quelle importance il étoit de se hâter , le Renégat & le Navarrois , à l'aide de quelques Esclaves , portèrent dans l'esquif la malheureuse Veuve de Cifuentes , avec ses deux Amans , encore plus infortunez qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur vaisseau , où d'abord qu'ils furent tous entrez , les uns rendirent les voiles , pendant que les autres,

autres à genoux sur le tillac , imploroient la faveur du Ciel , par les plus ferventes prières que leur pouvoit suggérer la crainte d'être poursuivis par les navires de Mézomorto.

Pour le Renégat , après avoir chargé du soin de la manœuvre un Esclave François qui l'entendoit parfaitement , il donna sa première attention à Dona Théodora. Il lui rendit l'usage de ses sens , & fit si bien par ses remèdes , que Don Fadrique & le Tolédan reprirent aussi leurs esprits. La Veuve de Cifuentes , qui s'étoit évanouïe lorsqu'elle avoit vû fraper Don Juan , fut fort étonnée de trouver-là Mendoce ; & quoiqu'à le voir , elle jugeât bien qu'il s'étoit blessé lui-même de douleur d'avoir percé son Ami , elle ne pouvoit le regarder que comme l'assassin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la chose du monde la plus touchante , que de voir ces trois personnes revenuees à elles-mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer , quoique semblable à la mort , n'étoit pas si digne de pitié. Dona Théodora envisageoit Don Juan avec des yeux , où étoient peints tous les mouvemens
d'une

d'une ame que possèdent la douleur & le desespoir ; & les deux Amis attachoient sur elle leurs regards mourans , en pouffans de profonds soupirs.

Après avoir gardé quelque tems un silence aussi tendre que funeste , Don Fadrique le rompit ; il adressa la parole à la veuve de Cifuentes : Madame , lui dit-il , avant que de mourir , j'ai la satisfaction de vous voir hors d'esclavage. Plût au Ciel , que vous me fussiez la liberté ! Mais il a voulu que vous eussiez cette obligation à l'Amant que vous chérissiez. J'aime trop ce Rival , pour en murmurer ; & je souhaite que le coup que j'ai eu le malheur de lui porter , ne l'empêche pas de jouir de votre reconnoissance. La Dame ne répondit rien à ce discours. Loin d'être sensible en ce moment au triste sort de Don Fadrique , elle sentoit pour lui des mouvemens d'aversion , que lui inspiroit l'état où étoit le Tolédan.

Cependant le Chirurgien se préparoit à visiter & à sonder les playes. Il commença par celle de Zarate. Il ne la trouva pas dangereuse , parce que le coup n'avoit fait que glisser au-dessous de la mammelle gauche , & n'of-
fen-

fensoit aucune des parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua l'affliction de Théodora, & causa beaucoup de joye à Don Fadrique, qui, tournant la tête vers cette Dame : Je suis content, lui dit-il, j'abandonne sans regret la vie, puisque mon Ami est hors de péril. Je ne mourrai point chargé de votre haine.

Il prononça ces paroles d'un air si touchant, que la Veuve de Cifuentes en fut pénétrée. Comme elle cessa de craindre pour Don Juan, elle cessa de haïr Don Fadrique; & ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute sa pitié : Ah! Mendoce, lui répondit-elle emportée par un transport généreux, souffrez que l'on pansé votre blessure. Elle n'est peut-être pas plus considérable que celle de votre Ami. Prêtez-vous au soin que l'on veut avoir de vos jours. Vivez. Si je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne ferai pas le bonheur d'un autre. Par compassion & par amitié pour vous, je retiendrai la main que je voulois donner à Don Juan. Je vous fais le même sacrifice qu'il vous a fait.

Don Fadrique alloit repliquer; mais le Chirurgien, qui craignoit qu'en par-
lant

tant il n'irritât son mal, l'obligea de se taire, & visita sa playe. Elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénétré dans la partie supérieure du poulmon, ce qu'il jugeoit par une hémorragie, ou perte de sang, dont la suite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laissa reposer les Cavaliers dans la chambre de poupe, sur deux petits lits l'un auprès de l'autre, & emmena ailleurs Dona Théodora, dont il jugea que la présence leur pouvoit être nuisible.

Malgré toutes ces précautions, la fièvre prit à Mendoce, & sur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors, que le mal étoit sans remède, & l'avertit, que s'il avoit quelque chose à dire à son Ami ou à Dona Théodora, il n'avoit point de tems à perdre. Cette nouvelle causa une étrange émotion au Tolédan. Pour Don Fadrique, il la reçut avec indifférence. Il fit appeler la Veuve de Cifuentes, qui se rendit auprès de lui, dans un état plus aisé à concevoir qu'à représenter.

Elle avoit le visage couvert de pleurs, & elle sanglotoit avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité :

Madame , lui dit-il , je ne vauX pas ces précieuses larmes que vous répandez. Arrêtez-les de grace , pour m'écouter un moment. Je vous fais la même prière , mon cher Zarate , ajouta-t'il en remarquant la vive douleur que son Ami faisoit éclater. Je sçai bien que cette séparation vous doit être rude : votre amitié m'est trop connue , pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort soit arrivée , pour l'honorer de tant de marques de tendresse & de pitié. Suspendez jusques-là votre affliction. Je la sens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le sort qui me poursuit à sçu , cette nuit , me conduire sur le fatal rivage que j'ai teint du sang de mon Ami & du mien. Vous devez être en peine de sçavoir comment j'ai pu prendre Don Juan pour Don Alvar. Je vais vous en instruire , si le peu de tems qui me reste encore à vivre , me permet de vous donner ce triste éclaircissement.

Quelques heures après que le vaisseau où j'étois eut quitté celui où j'avois laissé Don Juan , nous rencontrâmes un Corsaire François , qui nous attaqua. Il se rendit maître du vaisseau de
Tunis,

Tunis, & nous mit à terre auprès d'Alicante. Je ne fus pas si-tôt libre, que je songeai à racheter mon Ami. Pour cet effet, je me rendis à Valence, où je fis de l'argent comptant; &, sur l'avis qu'on me donna, qu'à Barcelone il y avoit des Peres de la Rédemption qui se préparoient à faire voir vers Alger, je m'y rendis. Mais avant que de sortir de Valence, je priai le Gouverneur Don Francisco de Mendocce, mon oncle, d'employer tout le crédit qu'il peut avoir à la Cour d'Espagne, pour obtenir la grace de Zarate, que j'avois dessein de ramener avec moi, & de faire rentrer dans ses biens, qui ont été confisquez depuis la mort du Duc de Naxera.

Si-tôt que nous fumes arrivez à Alger, j'allai dans les lieux que fréquentent les Esclaves: mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je rencontrai le Renégat Catalan à qui ce navire appartient. Je le reconnus pour un homme qui avoit autrefois servi mon oncle. Je lui dis le motif de mon voyage, & le priai de vouloir faire une exacte recherche de mon Ami. Je suis fâché, me répondit-il, de ne pouvoir vous être

utile. Je dois partir d'Alger cette nuit , avec une Dame de Valence qui est Esclave du Dey. Et comment apelez-vous cette Dame , lui dis-je ? Il répartit , qu'elle se nommoit Théodora.

La surprise que je fis paroître à cette nouvelle , a prit par avance au Renégat , que je m'interressois pour cette Dame. Il me découvrit le dessein qu'il avoit formé pour la tirer d'esclavage ; & comme en son recit il fit mention de l'Esclave Alvaro , je ne doutai point que ce ne fut Alvaro Ponce lui-même. Servez mon ressentiment , dis-je avec transport au Renégat. Donnez-moi les moyens de me venger de mon ennemi. Vous serez bien-tôt satisfait , me répondit-il ; mais contez-moi auparavant le sujet que vous avez de vous plaindre de cet Alvaro. Je lui apris toute notre Histoire ; & lorsqu'il l'eut entendue : C'est assez , reprit-il , vous n'aurez cette nuit qu'à m'accompagner ; on vous montrera votre Rival , & après que vous l'aurez puni , vous prendrez sa place , & viendrez avec nous à Valence conduire Dona Théodora.

Néanmoins , mon impatience ne me fit point oublier Don Juan. Je laissai de l'argent pour sa rançon , entre les
mains

main d'un Marchand Italien nommé Francisco Capati , qui réside à Alger , & qui me promet de le racheter , s'il venoit à le découvrir. Enfin , la nuit arriva. Je me rendis chez le Renégat , qui me mena sur le bord de la mer. Nous nous arrê tâmes devant une petite porte , d'où il sortit un homme qui vint droit à nous , & qui nous dit , en nous montrant du doigt un homme & une femme qui marchotent sur ses pas , Voilà Alvaro & Dona Théodora , qui me suivent.

A cette vuë , je devins furieux. Je mets l'épée à la main , je cours au malheureux Alvaro ; & persuadé que c'est un Rival odieux que je vais fraper , je perce cet Ami fidèle que j'étois venu chercher. Mais , graces au Ciel , continua-t'il en s'attendrissant , mon erreur ne lui coûtera point la vie , ni d'éternelles larmes à Dona Théodora !

Ah ! Mendoce , interrompit la Dame , vous faites injure à mon affliction. Je ne me consolerais jamais de vous avoir perdu. Quand même j'épouserois votre ami , ce ne seroit que pour unir nos douleurs. Votre amour , votre amitié , vos infortunes , feroient tout notre entretien. C'en est trop , Madame , re-

pliqua Don Fadrique ; & je ne mérite pas que vous me regrettiez si long-tems. Souffrez , je vous en conjure , que Zarrate vous épouse , après qu'il vous aura vengée d'Alvaro Ponce. Don Alvar n'est plus , dit la Veuve de Cifuentes. Le même jour qu'il m'enleva , il fut tué par le Corsaire qui me prit.

Madame , reprit Mendoce , cette nouvelle me fait plaisir. Mon ami en fera plutôt heureux. Suivez sans contrainte votre penchant , l'un & l'autre. Je vois avec joye aprocher le moment , qui va lever l'obstacle que votre compassion & sa générosité mettent à votre commun bonheur. Puissent tous vos jours couler dans un repos , dans une union , que la jalousie de la fortune n'ose troubler ! Adieu , Madame. Adieu , Don Juan. Souvenez-vous quelquefois , tous deux , d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Tolédan , au lieu de lui répondre , redoubloient leurs pleurs , Don Fadrique , qui s'en aperçut , & qui se sentoit très-mal , poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir. Déjà la mort m'environne , & je ne songe pas à supplier la Bonté Divine de me pardonner d'avoir moi-même borné
le

Le cours d'une vie , dont elle seule devoit disposer. Après avoir achevé ces paroles , il leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir ; & bien-tôt , l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors Don Juan , possédé de son desespoir , porte la main sur sa playe , il arrache l'appareil , il veut la rendre incurable : mais Francisque & le Renégat , se jettent sur lui , & s'oposent à sa rage. Théodora est effrayée de ce transport ; elle se joint au Renégat & au Navarrois , pour détourner Don Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant , qu'il rentre en lui-même. Il souffre que l'on rebande sa playe ; & enfin , l'intérêt de l'Amant calme peu à peu la fureur de l'Ami. Mais il reprit sa raison , il ne s'en servit que pour prévenir des effets insensés de sa douleur , & non pour en affoiblir le sentiment.

Le Renégat , qui , parmi plusieurs choses qu'il emportoit en Espagne , avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums , embauma le corps de Mendoce , à la prière de la Dame & de Don Juan , qui témoignèrent qu'ils souhaitoient de lui rendre à Valence les honneurs de la sépulture. Ils ne cessèrent

rent tous deux de gémir & de soupirer, pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reste de l'Equipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guères à découvrir les côtes d'Espagne.

A cette vuë, tous les Esclaves se livrèrent à la joye; & quand le vaisseau fut heureusement arrivé au Port de Dénia, chacun prit son parti. La Veuve de Cifuentes & le Tolédan envoyèrent un Courier à Valence, avec des Lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Dona Théodora. La nouvelle du retour de cette Dame fut reçue de tous ses parens avec beaucoup de joye. Pour Don Francisco de Mendoce, il sentit une vive affliction quand il aprit la mort de son neveu.

Il le fit bien paroître, lorsqu'accompagné des parens de la Veuve de Cifuentes, il se rendit à Dénia, & qu'il voulut voir le corps du malheureux Don Fadrique. Ce bon Vieillard le mouilla de ses pleurs, en faisant des plaintes si pitoyables, que tous les spectateurs en furent attendris. Il demanda par quelle aventure son neveu se trouvoit dans cet état.

Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit

dit le Tolédan. Loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prens un funeste plaisir à me le rapeler sans cesse, & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triste accident; & ce recit, en lui arrachant de nouvelles larmes, redoubla celles de Don Francisco. A l'égard de Théodora, ses parens lui marquèrent la joye qu'ils avoient de la revoir, & la félicitèrent sur la manière miraculeuse dont elle avoit été délivrée de la tyrannie de Mézomorto.

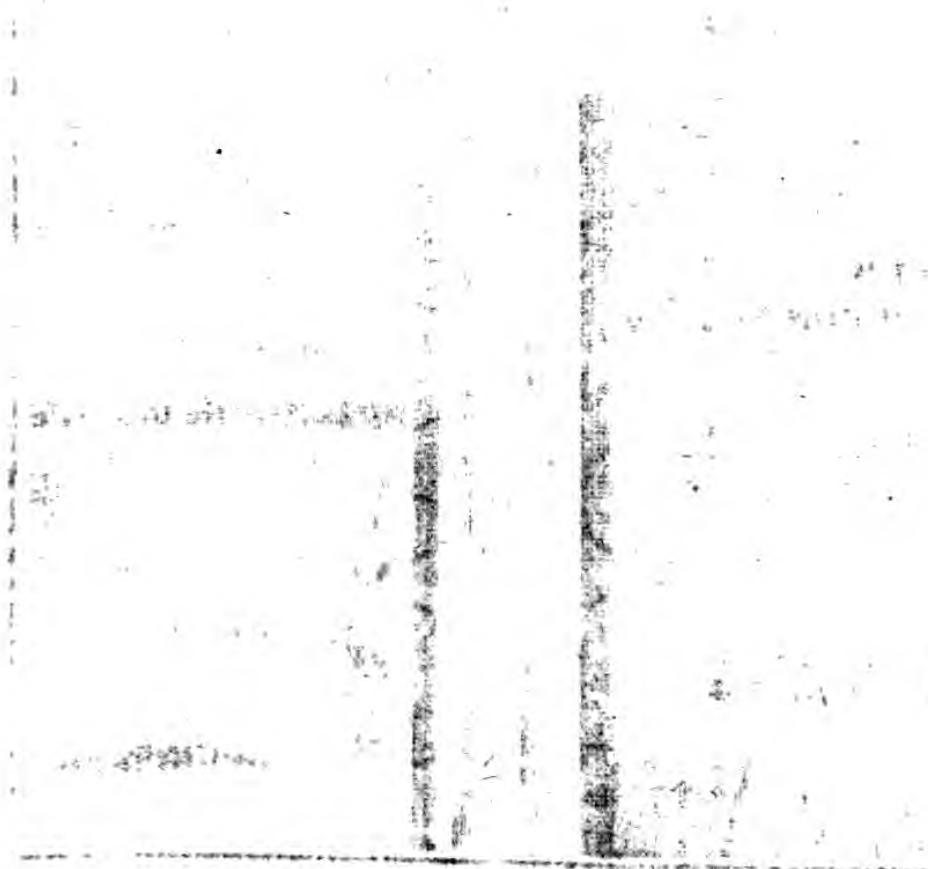
Après un entier éclaircissement de toutes choses, on mit le corps de Don Fadrique dans un carosse, & on le conduisit à Valence. Mais il n'y fut point enterré, parce que le tems de la Vice-Royauté de Francisco étant prêt d'expirer, ce Seigneur se préparoit à s'en retourner à Madrid, où il résolut de faire transporter son neveu.

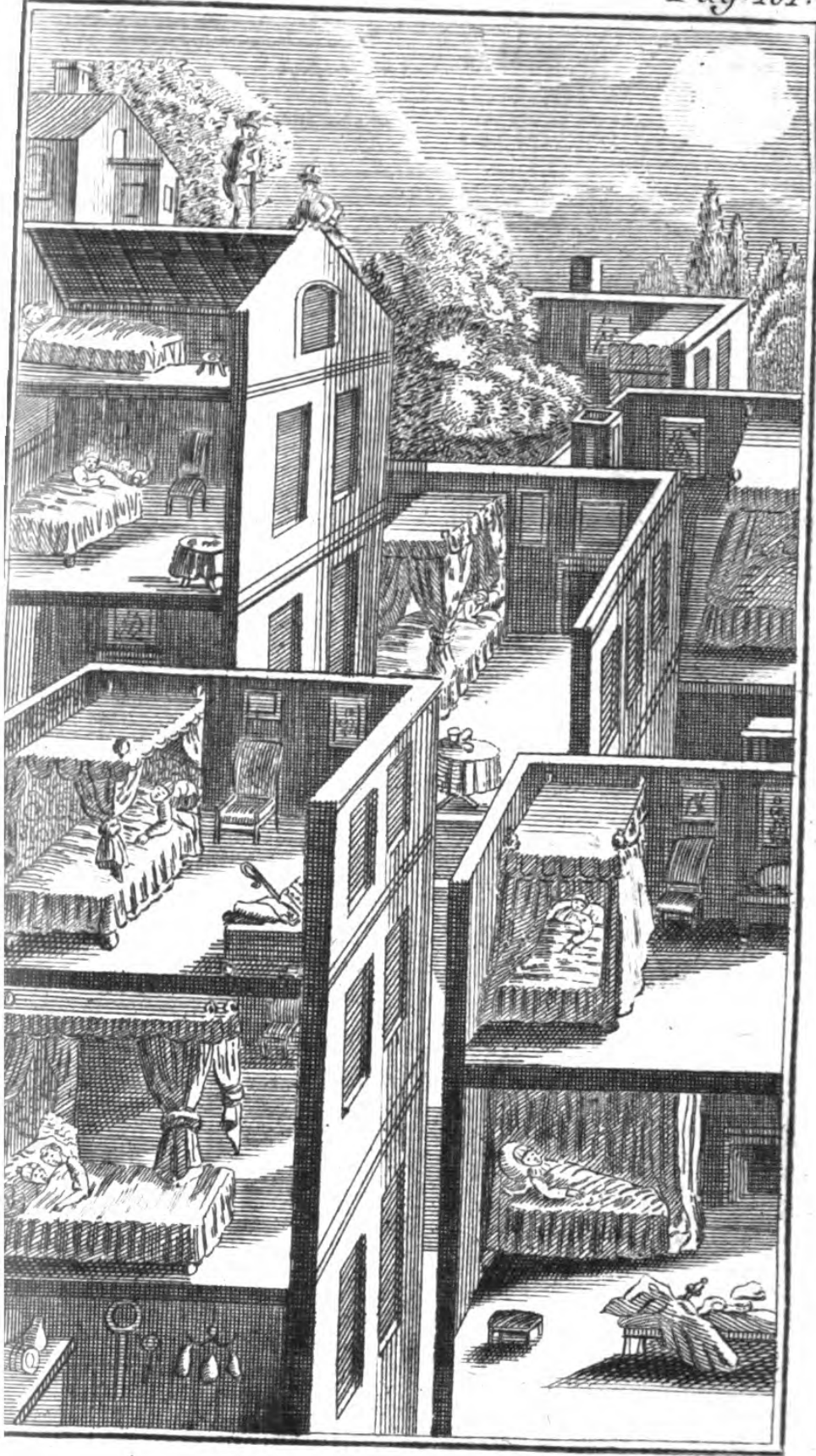
Pendant que l'on faisoit les préparatifs du Convoi, la Veuve de Cifuentes combla de biens Francisque & le Renégat. Le Navarrois se retira dans sa Province, & le Renégat retourna avec sa mere à Barcelone; où il rentra dans le Christianisme, & où il vit encore aujourd'hui fort commodément. Dans ce

tems-là , Don Francisco reçut un paquet de la Cour , dans lequel étoit la grace de Don Juan , que le Roi , malgré la considération qu'il avoit pour la Maison de Naxera , n'avoit pû refuser à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable au Tolédan , qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de son Ami , ce qu'il n'auroit osé faire sans cela.

Enfin , le Convoi partit , suivi d'un grand nombre de personnes de qualité , & si-tôt qu'il fut arrivé à Madrid , on enterra le corps de Don Fadrique dans une Eglise , où Zarate & Dona Théodora , avec la permission des Mendoces , lui firent élever un magnifique Tombeau. Ils n'en demeurèrent point là : ils portèrent le deuil de leur Ami durant une année entière , pour éterniser leur douleur & leur amitié.

Après avoir donné des marques si célèbres de leur tendresse pour Mendoce , ils se marièrent. Mais , par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié , Don Juan ne laissa pas de conserver long-tems une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Don Fadrique , son cher Don Fadrique étoit toujours présent





sent à sa pensée. Il le voyoit toutes les nuits en songe, & le plus souvent, tel qu'il l'avoit vû rendant les derniers soupirs. Son esprit, pourtant, commençoit à se distraire de ces tristes images. Les charmes de Théodora, dont il étoit toujours épris, triomphoient peu à peu d'un souvenir funeste. Enfin, Don Juan alloit vivre heureux & content. Mais ces jours passez, il tomba de cheval en chassant, il se blessa à la tête. Il s'y est formé un abcès. Les Médecins ne l'ont pû sauver. Il vient de mourir : & Théodora, qui est cette Dame que vous voyez entre les bras de deux femmes qui veillent sur son desespoir, pourra le suivre bien-tôt.

CHAPITRE V.

Des Songes.

Lorsqu'Asmodée eut fini le recit de cette Histoire, Don Cléofas lui dit : Voilà un très-beau tableau de l'Amitié. Mais s'il est rare de voir deux hommes s'aimer autant que Don Juan & Don Fadrique, je crois que l'on au-

roit encore plus de peine à trouver deux Amies rivales qui pussent se faire si généreusement un sacrifice réciproque d'un Amant aimé.

Sans doute, répondit le Diable ; c'est ce que l'on n'a point encore vû, & ce que l'on ne verra peut-être jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en suppose deux parfaitement unies. Je veux même qu'elles ne disent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur absence, tant elles sont amies. Vous les voyez toutes deux ; vous panchez d'un côté ; la rage se met de l'autre. Ce n'est pas que l'enragée vous aime ; mais elle vouloit la préférence. Tel est le caractère des femmes. Elles sont trop jalouses les unes des autres, pour être capables d'amitié.

L'histoire de ces deux Amis sans pairs, reprit Léandro Pérez, est un peu romanesque, & nous a menez bien loin. La nuit est fort avancée. Nous allons voir dans un moment, paroître les premiers rayons du jour. J'attens de vous un nouveau plaisir. J'aperçois un grand nombre de personnes endormies. Je voudrois, par curiosité, que vous me disiez les divers songes qu'elles peuvent faire. Très-volontiers, répartit le Démon.

mon. Vous aimez les tableaux changeans. Je veux vous contenter.

Je crois, dit Zambulo, que je vais entendre des songes bien ridicules. Pourquoi répondit le Boiteux ? Vous qui possédez votre Ovide, ne sçavez-vous pas que ce Poète dit, que c'est vers la pointe du jour que les songes sont plus vrais, parce que dans ce tems-là l'ame est dégagee des vapeurs des alimens ? Pour moi, répliqua Don Cléofas, quoiqu'en puisse dire Ovide, je n'ajoute aucune foi aux songes. Vous avez tort, reprit Asmodée. Il ne faut ni les traiter de chimères, ni les croire tous. Ce sont des menteurs, qui disent quelquefois la vérité. L'Empereur Auguste, dont la tête valoit bien celle d'un Ecolier, ne méprisoit pas les songes dans lesquels il étoit intéressé ; & bien lui en prit, à la bataille de Philippe, de quitter sa tente, sur le recit qu'on lui fit d'un rêve qui le regardoit. Je pourrois vous citer mille autres exemples, qui vous feroient connoître votre témérité ; mais je les passe sous silence, pour satisfaire le nouveau desir qui vous presse.

Commençons par ce bel Hôtel à main droite. Le Maître du logis, que vous voyez couché dans ce riche appartement, est

est un Comte libéral & galant. Il rêve , qu'il est à un spectacle , où il entend chanter une jeune Actrice , & qu'il se rend à la voix de cette Syrène.

Dans l'appartement parallèle repose la Comtesse sa femme , qui aime le jeu à la fureur. Elle rêve qu'elle met en gages des pierreries chez un Jouvaillier , qui lui prête trois cens pistoles , moyennant un très-honnête profit.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté , demeure un Marquis du même caractère que le Comte , & qui est amoureux d'une fameuse coquette. Il rêve , qu'il emprunte une somme considérable pour lui en faire présent ; & son Intendant , couché tout au haut de l'Hôtel , songe qu'il s'enrichit à mesure que son Maître se ruine. Hé bien ! que pensez-vous de ces songes-là ? Vous paroissent-ils extravagans ? Non , ma foi , répondit Don Cléofas. Je vois bien qu'Ovide a raison. Mais je suis curieux de sçavoir qui est un homme que je remarque. Il a la moustache en papillottes , & conserve en dormant un air de gravité , qui me fait juger que ce ne doit pas être un Cavalier du commun. C'est un Gentilhomme de Province , répondit le Démon ; un Vicomte Aragonnois ,

gonnois , un esprit vain & fier. Son ame , en ce moment , nage dans la joye. Il rêve , qu'il est avec un Grand , qui lui cède le pas dans une Cérémonie publique.

Mais je découvre dans la même maison deux freres Médecins , qui font des songes bien mortifians. L'un rêve , que l'on publie une Ordonnance qui défend de payer les Médecins , quand ils n'auront pas guéri leurs malades ; & son frere songe , qu'il est ordonné que les Médecins meneront le deuil à l'enterrement de tous les malades qui mouront entre leurs mains. Je souhaiterois , dit Zambulo , que cette dernière Ordonnance fut réelle , & qu'un Médecin se trouvât aux funérailles de son Malade , comme un Lieutenant-criminel assiste en France au suplice d'un coupable qu'il a condamné. J'aime la comparaison , dit le Diable. On pourroit dire en ce cas-là , que l'un va faire exécuter sa sentence , & que l'autre a déjà fait exécuter la sienne.

Oh ! oh ! s'écria l'Ecolier , qui est ce personnage qui se frotte les yeux en se levant avec précipitation ? C'est un homme de qualité , qui sollicite un Gouvernement dans la Nouvelle Espagne.

Un

Un rêve effrayant vient de le réveiller. Il songeoit, que le premier Ministre le regardoit de travers. Je vois aussi une jeune Dame qui se réveille, & qui n'est pas contente d'un songe qu'elle vient d'avoir. C'est une fille de condition, une personne aussi sage que belle, qui a deux Amans dont elle est obsédée. Elle en chérit un tendrement, & a pour l'autre une aversion qui va jusqu'à l'horreur. Elle voyoit tout-à-l'heure en songe, à ses genoux, le galant qu'elle déteste. Il étoit si passionné, si pressant, que si elle ne se fut réveillée, elle alloit le traiter plus favorablement qu'elle n'a jamais fait celui qu'elle aime. La nature, pendant le sommeil, secoué le joug de la raison & de la vertu.

Arrêtez les yeux sur la maison qui fait le coin de cette rue. C'est le domicile d'un Procureur. Le voilà couché avec sa femme, dans la chambre où il y a une vieille tenture de tapisserie à personnages, & deux lits jumeaux. Il rêve, qu'il va visiter un de ses Cliens à l'Hôpital, pour l'assister de ses propres deniers; & la Procureuse songe, que son mari chasse un grand Clerc dont il est devenu jaloux.

J'entens ronfler autour de nous, dit
Léan-

Léandro Pérez ; & je crois que c'est ce grès homme que je démêle dans un petit corps de logis attenant la demeure du Procureur. Justement , répondit Asmodée , c'est un Chanoine qui rêve qu'il dit son *Benedicite*.

Il a pour voisin un Marchand d'étoffes de soye , qui vend sa marchandise fort cher , mais à crédit , aux personnes de qualité. Il est dû à ce Marchand plus de cent mille ducats. Il rêve , que tous ces debiteurs lui apportent de l'argent ; & ses correspondans , de leur côté , songent qu'il est sur le point de faire banqueroute. Ces deux songes , dit l'Ecolier , ne sont pas sortis du Temple du Sommeil par la même porte. Non , je vous assure , répondit le Démon. Le premier , à coup sûr , est sorti par la porte d'ivoire ; & le second par la porte de corne.

La maison qui joint celle de ce Marchand , est occupée par un fameux Libraire. Il a depuis peu imprimé un Livre , qui a eu beaucoup de succès. En le mettant au jour , il promet à l'Auteur de lui donner cinquante pistoles , s'il réimprimoit son ouvrage ; & il rêve actuellement , qu'il en fait une seconde Edition , sans l'en avertir.

Oh !

Oh ! pour ce songe-là , dit Zambulo , il n'est pas besoin de demander par qu'elle porte il est sorti. Je ne doute pas qu'il n'ait son plein & entier effet. Je connois Messieurs les Libraires ; ils ne se font pas un scrupule de tromper les Auteurs. Rien n'est plus véritable , reprit le Boiteux. Mais aprenez à connoître aussi Messieurs les Auteurs , ils ne sont pas plus scrupuleux que les Libraires. Une petite aventure , arrivée il n'y a pas cent ans à Madrid , va vous le prouver.

Trois Libraires soupoient ensemble au cabaret. La conversation tomba sur la rareté des bons livres nouveaux. Mes amis , dit là-dessus un des convives , je vous dirai confidemment , que j'ai fait un beau coup ces jours passez. J'ai acheté une Copie , qui me coûte un peu cher à la vérité , mais elle est d'un Auteur ! ... C'est de l'or en barre. Un autre Libraire prit alors la parole , & se vanta pareillement d'avoir fait une emplette excélente le jour précédent. Et moi , Messieurs , s'écria le troisième à son tour , je ne veux pas demeurer en reste de confiance avec vous. Je vais vous montrer la perle des Manuscrits. J'en ai fait aujourd'hui l'heureuse acquisition.

sition. En même-tems chacun tira de sa poche la précieuse copie qu'il disoit avoir achetée ; & comme il se trouva que c'étoit une nouvelle Pièce de Théâtre, intitulée le *Juis-Errant*, ils furent fort étonnez quand ils virent que c'étoit le même ouvrage qui leur avoit été vendu à tous trois séparément.

Je découvre dans une autre maison, poursuit le Diable, un Amant timide & respectueux, qui vient de se réveiller. Il aime une Veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle au fond d'un bois, où il lui tenoit des discours tendres, & qu'elle lui a répondu : Ah ! que vous êtes séduisant ! vous me persuaderiez, si je n'étois pas en garde contre les hommes. Mais ce sont des trompeurs. Je ne me fie point à leurs paroles. Je veux des actions. Hé ! quelles actions, Madame, exigez-vous de moi, a repris l'Amant ? Faut-il, pour vous prouver la violence de mon amour, entreprendre les douze Travaux d'Hercule ? Hé, non ! Don Nicaise, non, a réparti la Dame, je ne vous en demande pas tant. Là-dessus il s'est réveillé.

Apprenez-moi de grace, dit l'Ecolier, pourquoi cet homme couché dans ce lit brun se debat comme un possédé.

C'est,

C'est , répondit le Boiteux , un habile Licencié , qui fait un songe dont il est terriblement agité. Il rêve qu'il dispute , & soutient l'immortalité de l'Âme contre un petit Docteur en Médecine , qui est aussi bon Catholique qu'il est bon Médecin. Au second étage , chez le Licencié , loge un Gentilhomme d'Estremadure , nommé Don Baltazar Fanfarronico , qui est venu en poste à la Cour , demander une récompense pour avoir tué un Portugais d'un coup d'escopette. Sçavez-vous quel songe il fait ? Il rêve qu'on lui donne le Gouvernement d'Antequerre , & encore n'est-il pas content ; il croit mériter une Vice-Royauté.

Je découvre dans un Hôtel garni , deux personnes de conséquence , qui rêvent bien desagréablement. L'un , qui est Gouverneur d'une Place forte , songe qu'il est assiégé dans sa Forteresse , & qu'après une légère résistance , il est obligé de se rendre prisonnier de guerre , avec sa Garnison. L'autre est l'Evêque de Murcie. La Cour a chargé ce Prélat éloquent , de faire l'Eloge funèbre d'une Princesse , & il doit le prononcer dans deux jours. Il rêve , qu'il est en Chaire , & qu'il demeure court après.

après l'Exorde de son Discours. Il n'est pas impossible, dit Don Cléofas, que ce malheur lui arrive en effet. Non vraiment, répondit le Diable; il n'y a pas même long-tems qu'il est arrivé à sa Grandeur en pareille occasion.

Voulez-vous que je vous montre un Somnambule? Vous n'avez qu'à regarder dans les écuries de cet Hôtel. Qu'y voyez-vous? J'aperçois, dit Léandro Pérez un homme en chemise, qui marche, & tient, ce me semble, une étrille à la main. Hé bien! reprit le Démon, c'est un Palfrenier qui dort. Il a coutume, toutes les nuits, de se lever de son lit, & tout en dormant, d'étriller ses chevaux: après quoi, il se recouche. On s'imagine dans l'Hôtel, que c'est l'ouvrage d'un Esprit folet; & le Palfrenier lui-même le croit comme les autres.

Dans une grande maison, vis-à-vis l'Hôtel garni, demeure un vieux Chevalier de la Toison, lequel a jadis été Vice-Roi du Mexique. Il est tombé malade; & comme il craint de mourir, sa Vice-Royauté commence à l'inquiéter. Il est vrai qu'il l'a exercée d'une manière qui justifie son inquiétude. Les Chroniques de la Nouvelle Espagne ne
font

font pas une mention honorable de lui. Il vient de faire un songe, dont toute l'horreur n'est point encore dissipée, & qui sera peut-être cause de sa mort. Il faut donc, dit Zambulo, que ce songe soit bien extraordinaire. Vous allez l'entendre, reprit Asmodée. Il a quelque chose en effet de singulier. Ce Seigneur rêvoit toute à l'heure, qu'il étoit dans la Vallée des morts, où tous les Méxiquains, qui ont été les victimes de son injustice & de sa cruauté, sont venus fondre sur lui, en l'accablant de reproches & d'injures. Ils ont même voulu le mettre en pièces; mais il a pris la fuite, & s'est dérobé à leur fureur. Après quoi il s'est trouvé dans une grande salle toute tendue de drap noir, où il a vû son pere & son ayeul assis à une table, sur laquelle il y avoit trois couverts. Ces deux tristes Convives lui ont fait signe de s'approcher d'eux, & son pere lui a dit, avec la gravité qu'ont tous les défunts, il y a long-tems que nous t'attendons : vient prendre ta place auprès de nous.

Le vilain rêve, s'écria l'Ecolier ! Je pardonne au malade d'en avoir l'imagination blessée. En récompense, dit le Boiteux, sa nièce, qui est couchée dans

dans un appartement au-dessus du sien , passe la nuit délicieusement. Le sommeil lui présente les plus agréables idées. C'est une fille de vingt-cinq à trente ans , laide & malfaite. Elle rêve que son oncle , dont elle est l'unique héritière , ne vit plus ; & qu'elle voit autour d'elle une foule d'aimables Seigneurs , qui se disputent la gloire de lui plaire.

Si je ne me trompe , dit Don Cléofas , j'entens rire derrière nous. Vous ne vous trompez point , reprit le Diable ; c'est une femme qui rit en dormant , à deux pas d'ici ; une veuve qui fait la prude , & qui n'aime rien tant que la médifance. Elle songe qu'elle s'entretient avec une vieille dévotte , dont la conversation lui fait beaucoup de plaisir.

Je ris à mon tour , en voyant dans une chambre au-dessous de cette femme , un Bourgeois qui a de la peine à vivre honnêtement du peu de bien qu'il possède. Il rêve qu'il ramasse des pièces d'or & d'argent , & que plus il en ramasse , plus il en trouve à ramasser. Il en a déjà rempli un grand coffre. Le pauvre garçon , dit Léandro ! Il ne jouira pas long-tems de son trésor.

A

A son réveil, reprit le Boiteux, il sera comme un vrai riche qui se meurt ; il verra disparoître ses richesses.

Si vous êtes curieux de sçavoir les songes de deux Comédiennes qui sont voisines, je vais vous les dire. L'une rêve, qu'elle prend des oiseaux à la pipée; qu'elle les plume à mesure qu'elle les prend ; mais qu'elle les donne à devorer à un beau matou dont elle est folle, & qui en a tout le profit. L'autre songe, qu'elle chasse de sa maison des Liévriers & des Chiens Danois, dont elle a fait long-tems ses délices, & qu'elle ne veut plus avoir qu'un petit Roquet des plus gentils, qu'elle a pris en amitié.

Voilà deux songes bien fous, s'écria l'Ecolier ! Je crois que s'il y avoit à Madrid, comme autrefois à Rome, des Interprètes des songes, ils seroient fort embarrassés à expliquer ceux-là. Pas trop, répondit le Diable. Pour peu qu'ils fussent au fait de ce qui se passe aujourd'hui chez la Gent Comique, ils y trouveroient bien-tôt un sens clair & net.

Pour moi, je n'y comprends rien, repliqua Don Cléofas; & je ne m'en soucie guères. J'aime mieux apprendre qui est

est une Dame endormie dans un superbe lit de velours jaune , garni de franges d'argent , & auprès de laquelle il y a sur un guéridon , un Livre & un flambeau. C'est une femme titrée , répartit le Démon , une Dame qui a un équipage très-galant , & qui se plaît à faire porter sa livrée par de jeunes hommes de bonne mine. Une de ses habitudes est de lire en se couchant ; sans cela elle ne pourroit fermer l'œil de toute la nuit. Hier au soir , elle lisoit les Métamorphoses d'Ovide , & cette lecture est cause qu'elle fait en cet instant un songe où il y a bien de l'extravagance. Elle rêve que Jupiter est devenu amoureux d'elle , & qu'il se met à son service , sous la forme d'un grand Page des mieux bâtis.

A propos de cette métamorphose , en voici une autre qui me paroît plus plaisante. J'aperçois un Histrion qui goûte , dans un profond sommeil , la douceur d'un songe qui le flâte agréablement. Cet Acteur est si vieux , qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vû débiter. Il y a si longtemps qu'il paroît sur le Théâtre , qu'il est , pour ainsi dire , théâtrifié. Il a du talent , & il en est si fier & si vain , qu'il

s' imagine qu'un personnage tel que lui, est au-dessus d'un homme. Sçavez-vous le songe que fait ce superbe Héros de coulisse ? Il rêve qu'il se meurt, & qu'il voit toutes les Divinitez de l'Olympe assemblées pour décider de ce qu'elles doivent faire d'un Mortel de son importance. Il entend Mercure qui expose au Conseil des Dieux, que ce fameux Comédien, après avoir eu l'honneur de représenter si souvent sur la scène Jupiter & les autres principaux immortels, ne doit pas être assujetti au sort commun à tous les humains, & qu'il mérite d'être reçu dans la Troupe céleste. Momus aplaudit au sentiment de Mercure : mais quelques autres Dieux & quelques Déeses se révoltent contre la proposition d'une Apothéose si nouvelle ; & Jupiter, pour les mettre tous d'accord, change le vieux Comédien en une figure de décoration.

Le Diable alloit continuer ; mais Zambulo l'interrompit en lui disant : Alte-là, Seigneur Asmodée ; vous ne prenez pas garde qu'il est jour. J'ai peur qu'on ne nous aperçoive sur le haut de cette maison. Si la populace vient une fois à remarquer votre Seigneurie, nous entendrons des huées

huées qui ne finiront pas si-tôt.

On ne nous verra point , lui répondit le Démon. J'ai le même pouvoir , que ces Divinitez fabuleuses dont je viens de parler , & tout ainsi que sur le Mont-Ida l'amoureux fils de Saturne se couvrit d'un nuage , pour cacher à l'Univers les caresses qu'il vouloit faire à Junon , je vais former autour de nous une épaisse vapeur , que la vue des hommes ne pourra percer , & qui ne vous empêchera pas de voir les choses que je voudrai vous faire observer. En effet , ils furent tout à coup environnez d'une fumée , qui bien que des plus opaques , ne déroboit rien aux yeux de l'Écolier.

Retournons aux songes , poursuivit le Boiteux , . . . Mais je ne fais pas réflexion , ajouta-t'il , que la manière dont je vous ai fait passer la nuit , doit vous avoir fatigué. Je suis d'avis de vous transporter chez vous , & de vous y laisser reposer quelques heures. Pendant ce tems-là , je vais parcourir les quatre Partie du Monde , & faire quelque tour de mon métier. Après cela , je vous rejoindrai , pour m'égayer avec vous sur nouveaux frais. Je n'ai nulle envie de dormir , & je ne suis point las ,

G 2

répondit

répondit Don Cléofas. Au lieu de me quitter, faites-moi le plaisir de m'apprendre les divers desseins qu'ont ces personnes que je vois déjà levées, & qui se disposent, ce me semble, à sortir. Que vont-elles faire de si grand matin? Ce que vous souhaitez de sçavoir, reprit le Démon, est une chose digne d'être observée. Vous allez voir un tableau des soins, des mouvemens, des peines que les pauvres mortels se donnent pendant cette vie, pour remplir le plus agréablement qu'il leur est possible, ce petit-espace qui est entre leur naissance & leur mort.

CHAPITRE VI.

Où l'on verra plusieurs Originaux, qui ne sont pas sans Copies.

Observons d'abord cette troupe de Gueux, que vous voyez déjà dans la rue. Ce sont des libertins, la plupart de bonne famille, qui vivent en communauté, comme des Moines, & passent presque toutes les nuits à faire
la

La débauche dans leur maison , où il y a toujours une ample provision de pain , de viande & de vin. Les voilà qui vont se séparer , pour aller jouer leurs rôles dans les Eglises ; & ce soir , ils se rassembleront pour boire à la santé des personnes charitables qui contribuent pieusement à leur dépense. Admirez , je vous prie , comme ces fripons savent se mettre & se travestir , pour inspirer de la pitié : les coquettes ne savent pas mieux s'ajuster , pour donner de l'amour.

Regardez attentivement les trois qui vont ensemble du même côté. Celui qui s'appuie sur des bequilles , qui fait trembler tout son corps , & semble marcher avec tant de peine , qu'à chaque pas vous diriez qu'il va tomber sur le nez ; quoiqu'il ait une longue barbe blanche & un air décrépit , est un jeune homme si alerte & si léger , qu'il passeroit un Daim à la course. L'autre qui fait le teigneux , est un bel adolescent , dont la tête est couverte d'une peau qui cache une chévelure de Page de Cour. L'autre qui paroît en cul-de-jatte , est un drôle qui a l'art de tirer de sa poitrine des sons si lamentables , qu'à ses tristes accens , il n'y a point de Vicille

qui ne descende d'un quatrième étage pour lui porter un maravédi.

Tandis que ces fainéans vont sous le masque de la pauvreté, attraper l'argent du Public, je remarque bien des Artisans laborieux, quoiqu'Espagnols, qui s'apprêtent à gagner leur vie à la sueur de leur corps. J'aperçois de toutes parts, des hommes qui se lèvent & s'habillent pour aller remplir leurs différens emplois. Combien de projets, formez cette nuit, vont s'exécuter ou s'évanouir en ce jour ! Que de démarches, l'intérêt, l'amour, & l'ambition vont faire faire !

Que vois-je dans la rue, interrompit Don Cléofas ? Qui est cette femme chargée de Médailles, que conduit un Laquais, & qui marche avec précipitation ? Elle a sans doute quelque affaire fort pressante. Oiii, certainement, répondit le Diable. C'est une vénérable Matrone, qui court à une maison où l'on a besoin de son ministère. Elle y va trouver une Comédienne qui pousse des cris, & auprès d'elle, deux Cavaliers bien embarrassés. L'un est le mari, & l'autre un homme de condition, qui s'intéresse à ce qui va se passer : car les couches des femmes de Théâtre ressem-

resemblent à celles d'Alcmène ; il y a toujours un Jupiter & un Amphitruon qui sont Auteurs du parti.

Ne diroit-on pas à voir ce Cavalier à cheval avec sa carabine , que c'est un Chasseur qui va faire la guerre aux Lièvres & aux Perdreaux des environs de Madrid ? Cependant il n'a aucune envie de prendre le divertissement de la chasse. Il est occupé d'un autre dessein. Il va gagner un Village où il se déguisera en Païsan , pour s'introduire sous cet habit dans une ferme , où est sa Maîtresse sous la conduite d'une Mere sévère & vigilante.

Ce jeune Bachelier , qui passe & marche à pas précipitez , a coutume d'aller tous les matins faire sa cour à un vieux Chanoine qui est son oncle , & dont il couche en jouë la Prébende. Regardez dans cette maison vis-à-vis de nous , un homme qui prend son manteau & se dispose à sortir. C'est un honnête & riche Bourgeois , qu'une affaire assez sérieuse inquiète. Il a une fille unique à marier. Il ne sçait s'il la doit donner à un jeune Procureur qui la recherche , ou bien à un fier *Hidalgo* qui la demande. Il va consulter ses amis là-dessus. Et dans le fond , rien n'est plus embar-

raffant. Il craint , en choisissant le Gentilhomme , d'avoir un gendre qui le méprise ; & il a peur , s'il s'en tient au Procureur , de mettre dans sa maison un ver qui en ronge tous les meubles.

Considérez un voisin de ce pere embarrassé , & démêlez dans ce corps de logis où il y a de superbes ameublements , un homme en robe de chambre de brocard rouge à fleurs d'or. C'est un bel esprit , qui fait le Seigneur en dépit de sa basse origine. Il y a dix ans , qu'il n'avoit pas vingt maravédis ; & il jouit à present de dix mille ducats de rente. Il a un équipage très-joli ; mais il en rabat l'entretien sur sa table ; dont la frugalité est telle qu'il mange ordinairement le petit poulet en son particulier. Il ne laisse pas pourtant de régaler quelquefois , par ostentation , des personnes de qualité. Il donne aujourd'hui à dîner à des Conseillers d'Etat ; & pour cet effet , il vient d'envoyer chercher un Patissier & un Rotisseur. Il va marchander avec eux sol à sol ; après quoi il écrira sur des cartes les services dont ils seront convenus. Vous me parlez-là d'un grand crasseux , dit Zambulo ! Hé ! mais , répondit Asmodée , tous les Gueux que la fortune enrichit brusquement ,

ment, deviennent avarés, ou prodigues. C'est la règle.

Apprenez-moi, dit l'Ecolier, qui est une belle Dame que je vois à sa toilette, & qui s'entretient avec un Cavalier fort bien fait. Ah ! vraiment, s'écria le Boiteux, ce que vous remarquez-là mérite bien votre attention. Cette femme est une Veuve Allemande, qui vit à Madrid de son douaire, & voit très-bonne compagnie ; & le jeune homme qui est avec elle, est un Seigneur nommé Don Antoine de Monsalve.

Quoique ce Cavalier soit d'une des premières Maisons d'Espagne, il a promis à la Veuve de l'épouser ; il lui a même fait un dédit de trois mille pistoles. Mais il est traversé dans ses amours par ses parens, qui menacent de le faire enfermer, s'il ne rompt tout commerce avec l'Allemande, qu'ils regardent comme une Avanturière. Le Galant mortifié de les voir tous révoltés contre son penchant, vint hier au soir chez sa Maîtresse, qui s'apercevant qu'il avoit quelque chagrin, lui en demanda la cause. Il la lui aprit, en l'assurant que toutes les contradictions qu'il auroit à essuyer de la part de sa famille, ne pourroient jamais ébranler sa

constance. La Veuve parut charmée de sa fermeté, & ils se séparèrent tous deux à minuit, très-contens l'un de l'autre.

Monfâlve est revenu ce matin. Il a trouvé la Dame à sa toilette, & il s'est mis sur nouveaux frais à l'entretenir de son amour. Pendant la conversation, l'Allemande a ôté ses papillottes. Le Cavalier en a pris une sans réflexion, l'a dépliée, & y voyant de son écriture : Comment donc ! Madame, a-t'il dit en riant, est-ce-là l'usage que vous faites des billets doux qu'on vous envoie ? Oûi, Monfâlve, a-t'elle répondu ; vous voyez à quoi me servent les promesses des Amans qui veulent m'épouser en dépit de leurs familles ; j'en fais des papillotes. Quand le Cavalier a reconnu que c'étoit effectivement son dédit que la Dame avoit déchiré, il n'a pû s'empêcher d'admirer le désintéressement de sa veuve, & il lui jure de nouveau une éternelle fidélité.

Jetez les yeux, poursuivit le Diable, sur ce grand homme sec qui passe au-dessous de nous. Il a un grand Registre sous son bras, une écritoire pendue à sa ceinture, & une guitarrre sur le dos. Ce personnage, dit l'Ecolier, a un air ridicule ; je gagerois que c'est un original. Il est

en certain , reprit le Démon , que c'est un mortel assez ingénieux. Il y a des Philosophes Cyniques en Espagne. En voilà un. Il va vers le Buen-Retiro , se mettre dans une Prairie où il y a une claire fontaine , dont l'eau pure forme un ruisseau qui serpente parmi les fleurs. Il demeurera-là toute la journée , à contempler les richesses de la Nature , à jouir de la guitare , & à faire des réflexions qu'il écrira sur son Registre. Il a dans ses poches sa nourriture ordinaire , c'est-à-dire , quelques oignons , avec un morceau de pain. Telle est la vie sobre qu'il mène depuis dix ans. E. si quelque Aristippe lui disoit , comme à Diogene. » Si » tu sçavois faire ta cour aux Grands , » tu ne mangerois pas des oignons. « Ce Philosophe moderne lui répondroit ; » Je ferois ma cour aux Grands aussi- » bien que toi , si je voulois abaisser un » homme jusqu'à le faire ramper devant » un autre homme.

En effet , ce Philosophe a autrefois été attaché aux Grands Seigneurs. Ils lui firent même sa fortune. Mais ayant senti que leur amitié n'étoit pour lui qu'une honorable servitude , il rompit tout commerce avec eux. Il avoit un carrosse qu'il quitta , parce qu'il fit ré-

flexion , qu'il éclabouffoit des gens qui valoient mieux que lui. Il a même donné presque tous ses biens à ses amis indigens. Il s'est seulement réservé de quoi vivre de la manière qu'il vit ; car il ne lui paroît pas moins honteux pour un Philosophe , d'aller mandier son pain parmi le Peuple , que chez les Grands Seigneurs.

Plaignez le Cavalier qui fuit ce Philosophe , & que vous voyez accompagné d'un Chien. Il peut se vanter d'être d'une des meilleures maisons de Castille. Il a été riche ; mais il s'est ruiné , comme le Timon de Lucien , en régaland tous les jours ses amis , & sur-tout en faisant des fêtes superbes aux Naissances , aux Mariages des Princes & Princesses ; en un mot , à chaque occasion qu'à eu l'Espagne de faire des réjouissances. Dès que les Parasites ont vû sa marmite renversée , ils ont disparu de chez lui , tous ses amis l'ont abandonné. Un seul lui est resté fidèle : c'est son Chien.

Dites-moi , Seigneur Diable , s'écria Léandro Pérez , à qui appartient cet équipage que je vois arrêté devant une maison. C'est , répondit le Démon , le carrosse d'un riche Contador , qui va tous
les

les matins dans cette maison , où demeure une Beauté Galicienne , dont ce vieux pécheur de race More a soin , & qu'il aime éperdûment. Il aprit hier au soir , qu'elle lui avoit fait une infidélité. Dans la fureur que lui causa cette nouvelle , il lui écrivit une lettre pleine de reproches & de menaces. Vous ne devineriez pas quel parti la coquette s'est avisée de prendre. Au lieu d'avoir l'impudence de nier le fait , elle a mandé ce matin au Tresorier , qu'il est justement irrité contre elle : qu'il ne doit plus la regarder qu'avec mépris , puisqu'elle a été capable de trahir un si galant homme , qu'elle reconnoît sa faute , qu'elle la déteste ; & que pour s'en punir , elle a déjà coupé ses beaux cheveux , dont il sçait bien qu'elle est idolâtre : enfin , qu'elle est dans la résolution d'aller dans une retraite consacrer le reste de ses jours à la pénitence.

Le vieux soupirant n'a pû tenir contre les prétendus remords de sa Maîtresse. Il s'est levé aussi-tôt , pour se rendre chez elle. Il l'a trouvée dans les pleurs ; & cette bonne Comédienne a si bien joié son rôle , qu'il vient de lui pardonner le passé. Il fera plus : pour
la

la consoler du sacrifice de sa chevelure , il lui promet en ce moment de la faire Dame de Paroisse , en lui achetant une belle Maison de campagne , qui est actuellement à vendre auprès de l'Escorial.

Toutes les boutiques sont ouvertes , dit l'Ecolier , & j'aperçois déjà un Cavalier qui entre chez un Traiteur. Ce Cavalier , reprit Asmodée , est un garçon de famille , qui a la rage d'écrire , & de vouloir absolument passer pour Auteur. Il ne manque pas d'esprit. Il en a même assez pour critiquer tous les Ouvrages qui paroissent sur la scène. Mais il n'en a point assez pour en composer un raisonnable. Il entre chez le Traiteur , pour ordonner un grand repas : il donne à dîner aujourd'hui à quatre Comédiens , qu'il veut engager à protéger une mauvaise Pièce de sa façon , qu'il est sur le point de présenter à leur Compagnie.

A propos d'Auteurs continua-t'il , en voilà deux qui se rencontrent dans la rue. Remarquez qu'ils se saluent avec un ris moqueur. Ils se méprisent mutuellement , & ils ont raison. L'un écrit aussi facilement que le Poète Crispinus , qu'Horace compare aux soufflets.

fiets des forges ; & l'autre employe bien du tems à faire des Ouvrages froids & infipides.

Qui est ce petit homme qui descend de carosse à la porte de cette Eglise, dit Zambulo ? C'est, répondit le Boiteux, un personnage digne d'être remarqué. Il n'y a pas dix ans, qu'il abandonna l'Etude d'un Notaire où il étoit Maître Clerc, pour s'aller jeter dans la Chartreuse de Sarragosse. Au bout de six mois de Noviciat, il sortit de son Convent, reparut à Madrid : mais ceux qui le connoissoient furent étonnez de le voir devenir tout-à-coup un des principaux Membres du Conseil des Indes. On parle encore aujourd'hui d'une fortune si subite. Quelques-uns disent qu'il s'est donné au Diable ; d'autres veulent qu'il ait été aimé d'une riche Doüairière ; & d'autres enfin, qu'il ait trouvé un tresor. Vous sçavez ce qui en est, interrompit Don Cléofas. Oh ! pour cela oui, répartit le Démon, & je vais vous révéler ce mystère.

Pendant que notre Moine étoit Novice, il arriva qu'un jour, en faisant dans son jardin une profonde fosse pour y planter un arbre, il aperçut une cassette

fette de cuivre qu'il ouvrit. Il y avoit dedans une boëte d'or , qui contenoit une trentaine de diamans d'une grande beauré. Quoique le Religieux ne se connut pas autrement en pierreries , il ne laissa pas de juger qu'il venoit de faire un bon coup de filet ; & prenant aussitôt le parti que prend dans une Comédie de Plaute , ce Gripus qui renonce à la pêche après avoir trouvé un tresor , il quitta le froc , & revint à Madrid , où par l'entremise d'un Jouaillier de ses amis , il changea ses pierres précieuses en pièces d'or , & ses pièces d'or en une Charge , qui lui donne un beau rang dans la Société civile.

CHAPITRE VII.

Ce que le Diable fit encore remarquer à Don Cléofas.

IL faut , poursuit Asmodée , que je vous fasse rire , en vous aprenant un trait de cet homme qui entre chez un Marchand de liqueurs. C'est un Médecin Biscayen. Il va prendre une tasse de Chocolat ; après quoi , il passera
fera

sera toute la journée à jouer aux échecs.

Pendant ce tems-là , ne craignez pas pour ses malades ; il n'en a point , & quand il en auroit , les momens qu'il employe à jouer , ne seroient pas les plus mauvais pour eux. Il ne manque pas d'aller tous les soirs chez une belle & riche Veuve , qu'il voudroit épouser , & dont il fait semblant d'être fort amoureux. Quand il est avec elle , un fripon de Valet , qu'il a pour tout domestique , & avec lequel il s'entend , lui apporte une fausse liste , qui contient les noms de plusieurs personnes de qualité , de la part desquelles on est venu chercher ce Docteur. La Veuve prend tout cela au pied de la lettre , & notre joueur d'échecs est sur le point de gagner la partie.

Arrêtons-nous devant cet Hôtel , auprès duquel nous sommes. Je ne veux point passer outre , sans vous faire remarquer les personnes qui l'habitent. Parcourez des yeux les appartemens. Qu'y découvrez-vous ? J'y démêle des Dames dont la beauté m'ébloüit , répondit l'Ecolier. J'en vois quelques-unes qui se lèvent , & d'autres qui sont déjà levées. Que de charmes elles of-
frent

frent à mes regards ! Je m'imagine voir les Nymphes de Diane , telles que les Poètes nous les représentent.

Si ces femmes que vous admirez , reprit le Boiteux , ont les attraits des Nymphes de Diane , elle n'en ont assurément pas la chasteté. Ce sont quatre ou cinq Avanturières , qui vivent ensemble à frais communs. Aussi dangereuses que ces belles Demoiselles de Chevalerie qui arrêtoient par leurs apas , les Chevaliers qui passaient devant leurs Châteaux , elles attirent les jeunes gens chez elles. Malheur à ceux qui s'en laissent charmer ! Pour avertir du péril que courent les passans , il faudroit faire mettre devant cette maison des balises , comme on en met dans les Rivières , pour marquer les endroits dont il ne faut pas s'aprocher.

Je ne vous demande pas , dit Léandro Pérez , où vont ces Seigneurs que je vois dans leurs carosses. Ils vont sans doute au lever du Roi. Vous l'avez dit , reprit le Diable ; & si vous voulez y aller aussi , je vous y conduirai. Nous ferons-là quelques remarques réjouissantes. Vous ne pouvez rien me proposer qui me soit plus agréable , repliqua

Zam-

Zambulo ; je m'en fais par avance un grand plaisir.

Alors le Démon , prompt à satisfaire Don Cléofas , l'emporta vers le Palais du Roi. Mais avant que d'y arriver , l'Ecolier apercevant des manœuvres qui travailloient à une porte fort haute , demanda si c'étoit un Portail d'Eglise qu'ils faisoient. Non , lui répondit Amodée ; c'est la porte d'un nouveau Marché. Elle est magnifique , comme vous voyez. Cependant quand ils l'éleveroient jusqu'aux nuës , jamais elle ne sera digne des deux Vers Latins qu'on doit mettre dessus.

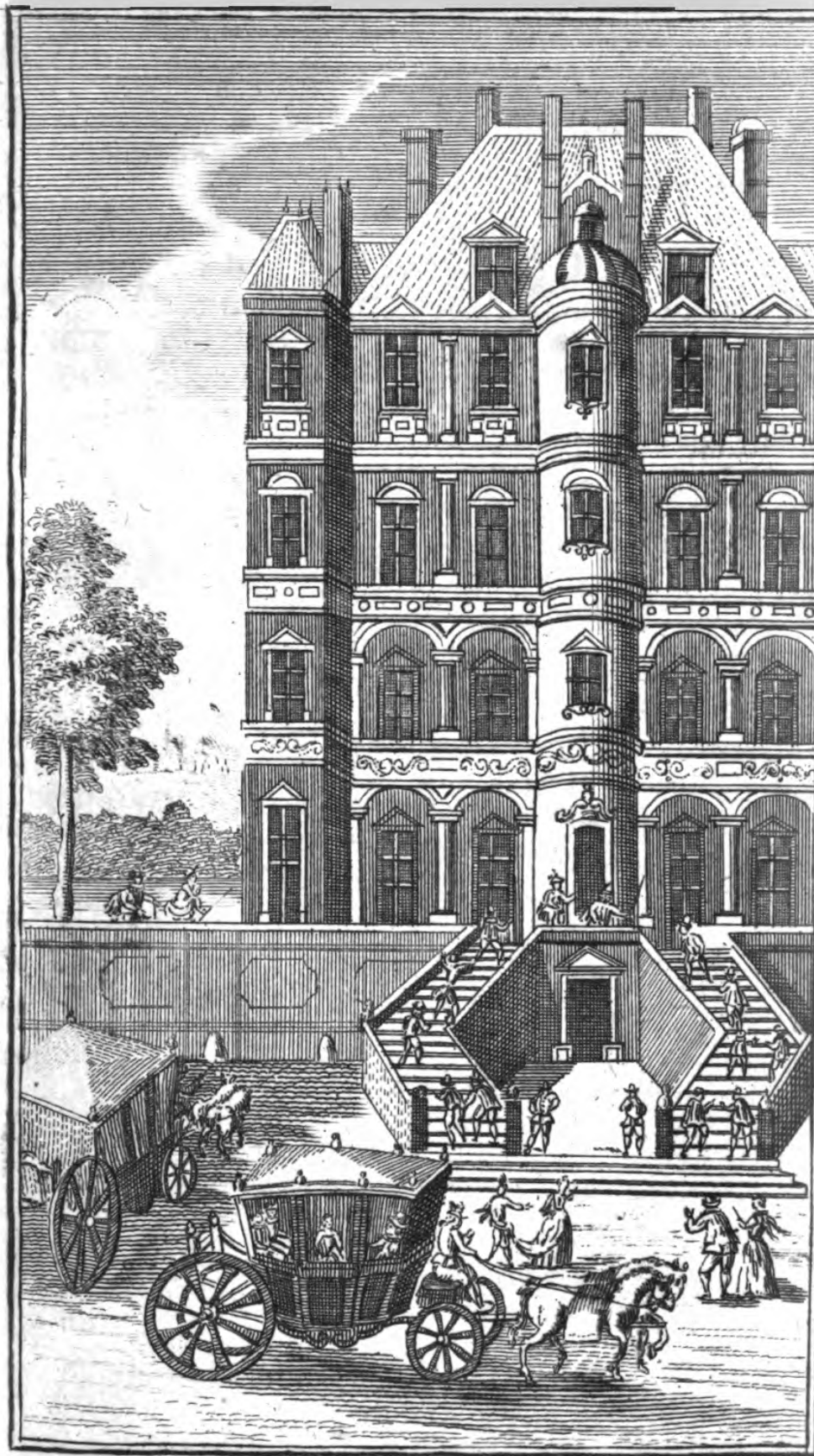
Que me dites-vous , s'écria Léandro ? Quelle idée vous me donnez de ces deux Vers ! Je meurs d'envie de les scavoir. Les voici , reprit le Démon. Préparez-vous à les admirer.

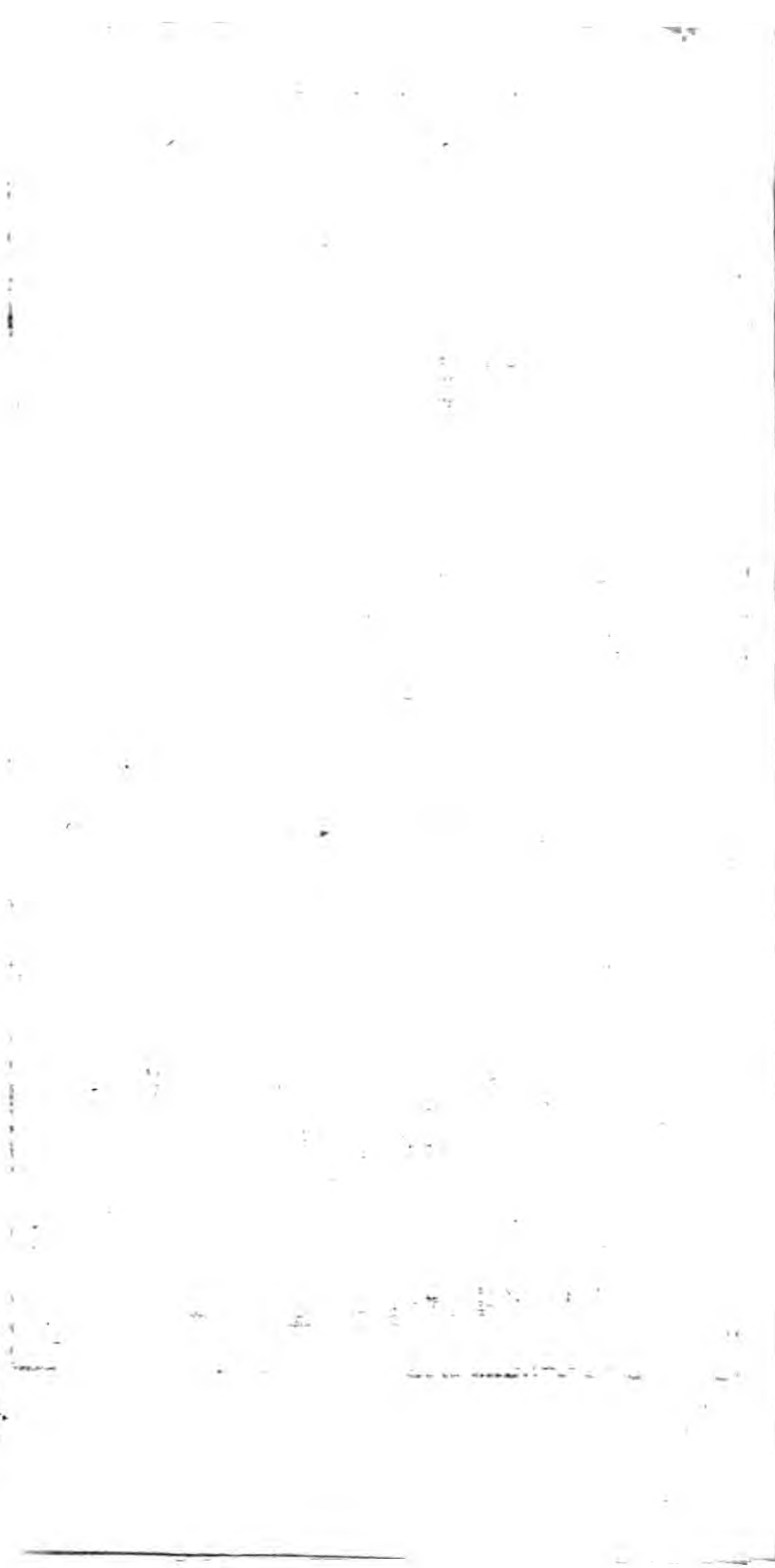
*Quam bene Mercurius nunc merces vendit optimas ,
Momus ubi fatuos vendidit ante sales !*

Il y a dans ces deux Vers , un jeu de mots le plus joli du monde. Je n'en sens point encore toute la beauté , dit l'Ecolier. Je ne sçai pas bien ce que signifient ces *fatuos sales*. Vous ignorez donc , répartit le Diable ; que la place
où :

où l'on bâtit ce Marché , pour y vendre des denrées , fut autrefois un Collège de Moines , qui enseignoient à la jeunesse les Humanitez ? Les Regens de ce Collège y faisoient représenter par leurs Ecoliers , des Drames , des Pièces de Théâtre fades , & entremêlées de Ballets si extravagans , qu'on y voyoit danser jusqu'aux *Prétérits* & aux *Supins*. Oh ! ne m'en dites pas davantage , interrompit Zambulo ! Je sçai bien quelle drogue c'est que les Pièces de Collège. L'Inscription me paroît admirable.

A peine Asmodée & Don Cléofas furent-ils sur l'escalier du Palais du Roi : qu'ils virent plusieurs Courtisans qui montoient les degrez. A mesure que ces Seigneurs passoient auprès d'eux , le Diable faisoit le Nomenclateur. Voilà disoit-il à Léandro Pérez , en les lui montrant du doigt l'un après l'autre , voilà le Comte de Villalonsó , de la Maison de la Puebla d'Ellerena : Voici le Marquis de Castro Fuerte : celui-là c'est Don Lopez de Los Rios , Président du Conseil des Finances : celui-ci , le Comte de Villa-Hombrosa. Il ne se contentoit pas de les nommer ; il faisoit leur éloge : mais ce malin Esprit y ajoutoit





toit toujours quelque trait satirique ; il leur donnoit à chacun son lardon.

Ce Seigneur, disoit-il de l'un, est affable & obligeant. Il vous écoute avec un air de bonté. Implorez-vous sa protection ? Il vous l'accorde généreusement, & vous offre son crédit. C'est dommage, qu'un homme qui aime tant à faire plaisir, ait la mémoire si courte, qu'un quart d'heure après que vous lui avez parlé, il oublie ce que vous lui avez dit.

Ce Duc, disoit-il en parlant d'un autre, est un des Seigneurs de la Cour du meilleur caractère. Il n'est pas, comme la plupart de ses pareils, différent de lui-même d'un moment à un autre. Il n'y a point de caprice, point d'inégalité dans son humeur. Ajoûtez à cela, qu'il ne paye pas d'ingratitude l'attachement qu'on a pour sa personne, ni les services qu'on lui rend : mais par malheur, il est trop lent à les reconnoître. Il laisse desirer si long-tems ce qu'on attend de lui, qu'on croit l'avoir bien acheté, lorsqu'on l'a obtenu.

Après que le Démon eut fait connoître à l'Ecolier les bonnes & les mauvaises qualitez d'un grand nombre de Seigneurs, il l'emmena dans une salle où
il

il y avoit des hommes de toutes sortes de conditions , & particulièrement tant de Chevaliers , que Don Cléofas s'écria : Que de Chevaliers ! Parbleu , il faut qu'il y en ait bien en Espagne. Je vous en répons , dit le Boiteux. Et cela n'est pas surprenant ; puisque pour être Chevalier de Saint Jacques ou de Calatrave , il n'est pas nécessaire , comme autrefois pour devenir Chevalier Romain , d'avoir vingt-cinq mille écus de patrimoine. Aussi s'aperçoit-on que c'est une marchandise bien mêlée.

Envisagez , continua-t'il , la mine plate qui est derrière vous. Parlez plus bas , interrompit Zambulo ; cet homme vous entend. Non , non , répondit le Diable ; le même charme qui nous rend invisibles , ne permet pas qu'on nous entende. Regardez cette figure-là. C'est un Catalan qui revient des Isles Philippines , où il étoit Flibustier. Diriez-vous à le voir que c'est un foudre de guerre ? Il a pourtant fait des actions prodigieuses de valeur. Il va ce matin présenter au Roi un Placet , par lequel il demande certain poste pour récompense de ses services. Mais je doute fort qu'il l'obtienne , puisqu'il ne s'adresse pas auparavant au premier Ministre.

Je

Je vois à la main droite de ce Flibustier, dit Léandro Pérez, un gros & grand homme, qui paroît faire l'important. A juger de sa condition par l'orgueil qu'il y a dans son maintien, il faut que ce soit quelque riche Seigneur. Ce n'est rien moins que cela, répartit Asmodée. C'est un *Hidalgo* des plus pauvres, qui pour subsister, donne à jouïr sous la protection d'un Grand.

Mais je remarque un Licencié, qui mérite bien que je vous le fasse observer. C'est celui que vous voyez qui s'entretient auprès de la première fenêtre, avec un Cavalier vêtu de velours gris blanc. Ils parlent tous deux d'une affaire qui fut hier jugée par le Roi. Je vais vous en faire le détail.

Il y a deux mois que ce Licencié, qui est Académicien de l'Académie de Tolède, donna au Public un Livre de Morale, qui révolta tous les vieux Auteurs Castillans. Ils le trouvèrent plein d'expressions trop hardies, & de mots trop nouveaux. Les voilà qui se liguent contre cette production singulière : ils s'assemblent, & dressent un Placet qu'ils présentent au Roi, pour le supplier de condamner ce Livre, comme contraire
à

à la pureté & à la netteté de la Langue Espagnole.

Le Placét parut digne d'attention à Sa Majesté, qui nomma trois Commissaires pour examiner l'Ouvrage. Ils estimèrent que le stile en étoit effectivement répréhensible, & d'autant plus dangereux, qu'il étoit plus brillant. Sur leur rapport, voici de quelle manière le Roi a décidé. Il a ordonné sous peine de desobéissance, que ceux des Académiciens de Tolède qui écrivent dans le goût de ce Licencié, ne composeront plus de Livres à l'avenir; & que même, pour mieux conserver la pureté de la Langue Castillane, ces Académiciens ne pourront être remplacés après leur mort, que par des personnes de la première qualité.

Cette décision est merveilleuse, s'écria Zambulo en riant. Les partisans du Langage ordinaire n'ont plus rien à craindre. Pardonnez-moi, répartit le Démon. Les Auteurs ennemis de cette noble simplicité qui fait le charme des lecteurs sages, ne sont pas tous de l'Académie de Tolède.

Cléofas fut curieux d'apprendre qui étoit le Cavalier habillé de velours gris blanc, qu'il voyoit en conversation avec le Licencié. C'est, lui dit le Boiteux,

teux, un Cadet de Catalan, Officier de la Garde Espagnole. Je vous assure, que c'est un garçon très-spirituel. Je veux, pour vous faire juger de son esprit, vous citer une répartie qu'il fit hier à une Dame en fort bonne compagnie. Mais pour l'intelligence de ce bon mot, il faut sçavoir qu'il a un frere, nommé Don André de Prada, qui étoit, il y a quelques années, Officier comme lui dans le même Corps.

Il arriva qu'un jour un gros Fermier des Domaines du Roi aborda ce Don André, & lui dit : Seigneur de Prada, je porte même nom que vous; mais nos familles sont différentes. Je sçai que vous êtes d'une des meilleures Maisons de Catalogne, & en même-tems, que vous n'êtes pas riche. Moi, je suis riche, & d'une naissance peu illustre. N'y auroit-il pas moyen de nous faire part mutuellement de ce que nous avons de bon l'un & l'autre? Avez-vous vos Titres de Noblesse? Don André répondit qu'oüi. Cela étant, repliqua le Fermier, si vous voulez me les communiquer, je les mettrai entre les mains d'un habile Généalogiste, qui travaillera là-dessus, & nous rendra parens en dépit de nos ayeuls. De mon côté, par reconnoissance, je vous

ferai present de trente mille pistoles. Sommes-nous d'accord ? Don André fut ébloüi de la somme. Il accepta la proposition, confia ses Pancartes au Fermier, & de l'argent qu'il en reçut, acheta une Terre considérable en Catalogne, où il vit depuis ce tems-là.

Or son Cadet, qui n'a rien gagné à ce marché, étoit hier à une table, où l'on parla par hazard du Seigneur de Prada Fermier des Domaines du Roi; & là-dessus, une Dame de la compagnie, adressant la parole à ce jeune Officier, lui demanda s'il n'étoit pas parent de ce Fermier ? Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cet honneur-là : c'est mon frere.

L'Ecolier fit un éclat de rire à cette répartie, qui lui parut des plus plaisantes. Puis apercevant tout-à-coup un petit homme qui suivoit un Courtisan; il s'écria : Hé bon Dieu ! que ce petit homme, qui suit ce Seigneur, lui fait de révérences ! Il a sans doute quelque grace à lui demander. Ce que vous remarquez-là, reprit le Diable, vaut bien la peine que je vous dise la cause de ces civilitez. Ce petit homme est un honnête bourgeois, qui a une assez belle maison de campagne aux environs de
Ma-

Madrid, dans un endroit où il y a des Eaux minérales qui sont en réputation. Il a prêté sans intérêt cette maison, pour trois mois, à ce Seigneur, qui y a été prendre les Eaux. Le Bourgeois, en ce moment, prie très-affectueusement ledit Seigneur, de le servir dans une occasion qui se présente ; & le Seigneur refuse fort poliment de lui rendre service.

Il ne faut pas que je laisse échaper ce Cavalier de race Plébéienne, lequel fend la presse en tranchant de l'homme de condition. Il est devenu excessivement riche en peu de tems, par la Science des Nombres. Il y a dans sa maison autant de Domestiques, que dans l'Hôtel d'un Grand ; & sa table l'emporte sur celle d'un Ministre, pour la délicatesse & l'abondance. Il a un équipage pour lui, un autre pour sa femme, & un autre pour ses enfans. On voit, dans ses écuries, les plus belles mules & les plus beaux chevaux du monde. Il acheta même ces jours passez, & paya argent comptant, un superbe attelage, que le Prince d'Espagne avoit marchandé & trouvé trop cher. Quelle insolence, dit Léandro ! Un Turc, qui verroit ce drôle-là dans un état si florissant,

H 2 ne

ne manqueroit pas de le croire à la veille d'effuyer quelque fâcheux revers de fortune. J'ignore l'avenir, dit Asmodée; mais je ne puis m'empêcher de penser comme un Turc.

Ah! qu'est-ce que je vois, continua le Démon avec surprise? Peu s'en faut que je ne doute du rapport de mes yeux! Je démêle dans cette salle, un Poëte qui n'y devoit pas être. Comment ose-t'il se montrer ici, après avoir fait des vers qui offensent de Grands Seigneur Espagnols? Il faut qu'il compte bien sur le mépris qu'ils ont pour lui.

Considérez attentivement ce respectable personnage, qui entre, apuyé sur un Écuyer. Remarquez comme, par considération, tout le monde se range pour lui faire place. C'est le Seigneur Don Joseph de Reynaste & Ayala, Grand Juge de Police. Il vient rendre compte au Roi, de ce qui est arrivé cette nuit dans Madrid. Regardez ce bon Vieillard avec admiration.

Véritablement, dit Zambulo, il a l'air d'être un homme de bien. Il seroit à souhaiter, reprit le Boiteux, que tous les Corrégidors le prissent pour modèle. Ce n'est pas un de ces esprits violens, qui n'agissent que par humeur
&

& par impétuosité. Il ne fera point arrêter un homme , sur le simple rapport d'un Alguasil , d'un Secrétaire , ou d'un Commis. Il sçait trop bien que ces sortes de gens , pour la plûpart , ont l'ame vénale , & sont capables de faire un honteux trafic de son autorité. C'est pourquoi , lorsqu'il est question d'enfermer un accusé , il approfondit l'accusation , jusqu'à ce qu'il ait démêlé la vérité. Aussi n'envoye-t'il jamais des innocens dans les prisons : il n'y fait mettre que des coupables. Encore n'abandonne-t'il pas ceux-ci à la barbarie qui régné dans les cachots : Il va voir lui-même ces misérables , & a soin d'empêcher qu'on n'ajoute l'inhumanité , aux justes rigueurs des Loix.

Le beau caractère , s'écria Léandro ! L'aimable mortel ! Je serois curieux de l'entendre parler au Roi. Je suis bien mortifié , répondit le Diable , d'être obligé de vous dire , que je ne puis contenter ce nouveau desir , sans m'exposer à recevoir une insulte. Il ne m'est pas permis de m'introduire auprès des Souverains. Ce seroit empiéter sur les droits de Léviatan , de Belpégor & d'Astarot. Je vous l'ai déjà dit , ces trois Esprits sont en possession d'obséder les

Princes. Il est défendu aux autres Démons, de paroître dans les Cours ; & je ne sçai à quoi je pensois, lorsque je me suis avisé de vous amener ici. C'est avoir fait, je l'avouë, une démarche bien téméraire. Si ces trois Diables m'apercevoient, ils viendroient avec fureur fondre sur moi, & entre nous, je ne serois pas le plus fort.

Puisque cela est, répliqua l'Ecolier, éloignons-nous promptement de ce Palais. j'aurois une mortelle douleur, de vous voir houspiller par vos confrères, sans pouvoir vous secourir ; car si je me mettois de la partie, je crois que vous n'en seriez guères mieux. Non, sans doute, répartit Asmodée, ils ne sentiroient point vos coups, & vous péririez sous les leurs.

Mais, ajouta-t'il, pour vous consoler de ce que je ne vous fais pas entrer dans le Cabinet de votre grand Monarque, je vais vous prôcurer un plaisir qui vaudra bien celui que vous perdez. En achevant ces paroles, il prit par la main Don Cléofas, & fendit avec lui les airs, du côté de la Merci.

 CHAPITRE VIII.
Des Captifs.

ILs s'arrêtèrent tous deux sur une maison voisine de ce Monastère , à la porte duquel il y avoit un grand concours de personnes de l'un & de l'autre sexe. Que de monde , dit Léandro Pérez ! Quelle cérémonie assemble ici tout ce peuple ? C'est , répondit le Démon , une cérémonie que vous n'avez jamais vuë , quoiqu'elle se fasse à Madrid de tems en tems. Trois cens Esclaves , tous sujets du Roi d'Espagne , vont arriver dans un moment. Ils reviennent d'Alger , où les Peres de la Rédemption les ont été racheter. Toutes les ruës par où ils doivent passer , vont se remplir de spectateurs.

Il est vrai , repliqua Zambulo , que je n'ai pas été jusqu'ici fort curieux de voir un semblable spectacle ; & si c'est là celui que votre Seigneurie me réserve , je vous dirai franchement , que vous ne deviez pas tant m'en faire fête. Je vous connois trop bien , répartit le Diable , pour ignorer que ce

n'est pas pour vous un agréable passe-tems , que d'observer des misérables. Mais quand vous sçaurez qu'en vous les faisant considérer , j'ai dessein de vous révéler les particularitez remarquables qu'il y a dans la captivité des uns , & les embarras où vont se trouver quelques autres à leur retour chez eux , je suis persuadé que vous ne ferez pas fâché que je vous donne ce divertissement. Oh ! pour cela non , reprit l'Ecolier. Ce que vous dites-là change la thèse ; & vous me ferez un vrai plaisir de tenir votre promesse.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette sorte , ils entendirent tout-à-coup de grands cris , que poussa la populace à la vûe des Captifs , qui marchaient en cet ordre. Ils alloient à pied , deux à deux , sous leurs habits d'Esclaves , & chacun ayant sa chaîne sur ses épaules. Un assez grand nombre de Religieux de la Merci , qui avoient été au-devant d'eux , les précédoient , montez sur des mules caparaçonnées d'étamine noire , comme s'ils eussent mené un deuil ; & un de ces bons Peres portoit l'Etendart de la Rédemption. Les plus jeunes Captifs étoient à la tête , les vieux les suivoient ; derrière ceux-ci , paroissoit sur un petit cheval,

cheval, un Religieux du même Ordre que les premiers, lequel avoit tout l'air d'un Prophète. Aussi étoit-ce le Chef de la Mission. Il s'attiroit les yeux des Assistans, par sa gravité, ainsi que par une longue barbe grise qui le rendoit vénérable ; & on lisoit sur le visage de ce Moïse Espagnol, la joye inexprimable qu'il ressentoit de ramener tant de Chrétiens dans leur Patrie.

Ces Captifs, dit le Boiteux ne sont pas tous également ravis d'avoir recouvré la liberté. S'il y en a qui se réjouissent d'être sur le point de revoir leurs parens, il en est d'autres qui craignent d'apprendre que, pendant leur absence, il ne soit arrivé dans leurs familles des événemens plus cruels pour eux que l'esclavage.

Par exemple, les deux qui marchent les premiers, sont dans le dernier cas. L'un, natif de la petite ville de Velilla en Arragon, après avoir été dix ans dans la servitude des Turcs, sans recevoir aucunes nouvelles de sa femme, va la retrouver mariée en secondes noces, & mere de cinq enfans qui ne sont pas de son bail. L'autre, fils d'un Marchand de laine de Ségovie, fut enlevé par un Corsaire, il y a près de quatre lustres.

Il appréhende que, depuis tant d'années, sa famille n'ait changé de face ; & sa crainte n'est pas sans fondement : son père & sa mère sont morts, & ses frères, qui ont partagé tout le bien, l'ont dissipé par leur mauvaise conduite.

J'envisage avec attention un Esclave, dit l'Ecolier, & je juge à son air, qu'il est charmé de n'être plus exposé à la bastonnade. Le Captif que vous regardez, répondit le Diable, a grand sujet d'être joyeux de sa délivrance. Il sçait qu'une Tante, dont il est unique héritier, vient de mourir, & qu'il va jouir d'une fortune brillante. Cela l'occupe bien agréablement, & lui donne cet air de satisfaction que vous lui remarquez.

Il n'en est pas de même du malheureux Cavalier qui marche à son côté. Une cruelle inquiétude l'agite sans relâche, & en voici la cause. Lorsqu'il fut pris par un Pirate d'Alger, en voulant passer d'Espagne en Italie, il aimoit une Dame, & en étoit aimé. Il a peur, que, pendant qu'il étoit dans les fers, la fidélité de la Belle n'ait pas été inébranlable. Et a-t'il été long-tems Esclave, dit Zambulo ? Dix-huit mois, répondit Asmodée. O ! parbleu, répliqua Léandro Pérez, je crois que ce

Ga

Galant se livre à une vaine terreur. Il n'a pas mis la constance de sa Dame à une assez forte épreuve, pour devoir tant s'allarmer. C'est ce qui vous trompe, répartit le Boiteux : sa Princesse n'a pas si-tôt sçu qu'il étoit captif en Barbarie, qu'elle s'est pourvûe d'un autre Amant.

Diriez-vous, continua le Démon que ce personnage qui suit immédiatement les deux que nous venons d'observer, & qu'une épaisse barbe rousse rend effroyable à voir, fût un fort joli homme ? Rien pourtant n'est plus véritable, & vous voyez dans cette figure hideuse, le Héros d'une Histoire assez singulière que je vais vous conter.

Ce grand garçon se nomme Fabricio. Il avoit à peine quinze ans, lorsque son pere, riche Laboureur de Cinquello, gros Bourg du Royaume de Léon, mourut ; & il perdit aussi sa Mere, peu de tems après. De sorte qu'étant fils unique, il demeura maître d'un bien considérable, dont l'administration fut confiée à un de ses oncles, qui avoit de la probité. Fabricio acheva ses études, déjà commencées, à Salamanque. Il y apprit ensuite à monter à cheval, à faire des armes, en un mot, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit concou-

rir à le rendre digne d'être regardé favorablement de Dona Hipolita, sœur d'un petit Gentilhomme, qui avoit sa chaumière à deux portées d'escopette de Cinquello.

Cette Dame étoit parfaitement belle, & à peu près de l'âge de Fabrice, qui l'ayant vûe dès son enfance, avoit sucé, pour ainsi dire, avec le lait, l'amour dont il brûloit pour elle. Hipolite, de son côté, s'étoit bien aperçûe qu'il n'étoit pas mal fait; mais le connoissant pour le fils d'un Laboureur, elle ne daignoit pas le considérer avec beaucoup d'attention. Elle étoit d'une fierté insupportable, aussi-bien que son frere Don Thomas de Xaral; qui n'avoit peut-être pas son pareil en Espagne, pour être gueux & entêté de sa Noblesse.

Cet orgueilleux Gentilhomme de campagne habitoit une maison, qu'il apeloit son Château, & qui n'étoit, à parler proprement, qu'une mazure, tant elle menaçoit ruïne de toutes parts. Cependant, quoique ses facultez ne lui permissent pas de la faire réparer, quoiqu'il eût de la peine à vivre, il ne laissoit pas d'avoir un valet pour le servir, & de plus, il y avoit une femme Maure auprès de sa sœur.

C'étoit

C'étoit une chose réjouïssante , que de voir paroître Don Thomas dans le Bourg , les Fêtes & les Dimanches , avec un habit de velours cramoisi tout pelé , & un petit chapeau garni d'un vieux plumet jaune qu'il conservoit chez lui , comme des Reliques , pendant les autres jours de la semaine. Paré de ces guenilles , qui lui sembloient autant de preuves de sa noble origine , il tranchoit du Seigneur , & croyoit assez payer les profondes révérences qu'on lui faisoit , lorsqu'il vouloit bien y répondre par un regard. Sa sœur n'étoit pas moins folle que lui de l'antiquité de sa race ; & elle joignoit à ce ridicule , celui d'être si vaine de sa beauté , qu'elle vivoit dans la glorieuse espérance que quelque Grand viendroit la demander en mariage.

Tels étoient les caractères de Don Thomas & d'Hipolite. Fabricio le savoit bien ; & pour s'insinuer auprès de deux personnes si altières , il prit le parti de flâter leur vanité par de faux respects : ce qu'il fit avec tant d'adresse , que le frère & la sœur , enfin , trouvèrent bon qu'il eût l'honneur de leur aller souvent rendre ses hommages. Comme il ne connoissoit pas moins leur misère que leur

leur orgueil, il avoit envie tous les jours de leur offrir sa bourse ; mais la crainte de révolter contre lui leur fierté, l'en empêchoit. Néanmoins son ingénieuse générosité trouva moyen de les aider, sans les exposer à rougir : Seigneur, dit-il un jour en particulier au Gentilhomme, j'ai deux mille ducats à mettre en dépôt. Ayez la bonté de me les garder, que je vous aye cette obligation-là.

Il n'est pas besoin de demander si Xaral y consentit. Outre qu'il étoit mal en argent, il avoit la conscience d'un dépositaire. Il se chargea volontiers de cette somme ; & il ne l'eut pas sitôt entre les mains, qu'il en employa sans façon une partie à faire réparer sa chaumière & à se donner toutes ses petites commoditez. Un habit neuf, d'un très-beau velours bleu, fut levé & fait à Salamanque ; & une plume verte qu'on y acheta, vint ravir au vieux plumet jaune la gloire dont il étoit en possession immémoriale, d'orner le noble chef de Don Thomas. La belle Hipolite eut aussi sa paraguante, & fut parfaitement bien nippée. C'est ainsi que Xaral dissipoit les ducats qui lui avoient été confiez, sans penser qu'ils ne
lui

lui appartenoient point , & que jamais il ne pourroit les restituer. Il ne se fit pas le moindre scrupule d'en user ainsi. Il crut même , qu'il étoit juste qu'un Roturier payât l'honneur d'être en commerce avec un Gentilhomme.

Fabricio avoit bien prévu cela ; mais en même-tems il s'étoit flâté , qu'en faveur de ses espèces , Don Thomas vivroit avec lui plus familièrement ; que Hipolite , peu à peu , s'accoutumeroit à souffrir ses soins , & lui pardonneroit enfin l'audace d'avoir élevé sa pensée jusqu'à elle. Véritablement , il en eut auprès d'eux un accès plus libre : ils lui firent plus d'amitez , qu'ils ne lui en avoient fait auparavant. Un homme riche est toujours gracieusé des Grands , quand il se rend leur vache à lait. Xara & sa sœur , qui jusqu'alors n'avoient connu les richesses que de nom , n'eurent pas plutôt senti leur utilité , qu'ils jugèrent que Fabricio méritoit d'être ménagé. Ils eurent pour lui des égards & des attentions qui le charmèrent. Il crut que sa personne ne leur déplaisoit pas , & qu'assurément ils avoient fait réflexion que tous les jours des Gentilhommes , pour soutenir leur Noblesse , étoient obligez d'avoir recours à des
allian.

alliances roturières. Dans cette opinion, qui flâtoit son amour, il se résolut à demander Hipolite en mariage.

Dès la première occasion favorable qu'il put trouver de parler à Don Thomas, il lui dit qu'il souhaitoit passionnément d'être son beau-frère, & que pour avoir cet honneur, non-seulement il lui abandonneroit le dépôt, mais qu'il lui feroit encore présent d'un millier de pistoles. Le superbe Xaral rougit à cette proposition qui réveilla son orgueil; & dans son premier mouvement, peu s'en fallut qu'il ne fît éclater tout le mépris qu'il avoit pour le fils d'un Laboureur. Néanmoins, quelque indigné qu'il fût de la témérité de Fabrice, il se contraignit & sans témoigner aucun dédain, il lui répondit qu'il ne pouvoit sur le champ se déterminer dans une pareille affaire : qu'il étoit à propos de consulter là-dessus Hipolite, & de faire même une assemblée de parens.

Il renvoya le Galant avec cette réponse, & convoqua effectivement une Diète, composée de quelques *Hidalgos* de son voisinage, lesquels étoient de ses parens, & qui tous avoient, comme lui, la rage de la *Hidalgnia*. Il tint conseil avec eux, non pour leur demander

der s'ils étoient d'avis qu'il accordât sa sœur à Fabricio ; mais pour délibérer de quelle façon il falloit punir ce jeune insolent , qui , malgré la bassesse de sa naissance , osoit aspirer à la possession d'une fille de la qualité d'Hipolite.

Dès qu'il eut exposé cette audace à l'assemblée , au seul nom de Fabrice & de fils de Laboureur , vous eussiez vu les yeux de tous ces Nobles s'allumer de fureur. Chacun vomit feu & flamme contre l'audacieux. Les uns ainsi que les autres veulent qu'il expirent sous le bâton , pour expier l'outrage qu'il a fait à leur famille , par la proposition d'un si honteux hymenée. Cependant , après qu'on eut considéré la chose plus mûrement , le résultat de la Diète fut qu'on laisseroit vivre le coupable ; mais que , pour lui apprendre à ne se plus méconnoître , on lui feroit un tour dont il auroit sujet de se souvenir long-tems.

On proposa diverses fourberies , & celle-ci prévalut. On décida , qu'Hipolite feindroit d'être sensible à l'attachement de Fabricio , & que , sous prétexte de vouloir consoler ce malheureux Amant du refus que Don Thomas feroit de le prendre pour beau-frere , elle lui donneroit une nuit rendez-vous au
Châ-

Château, où, dans le tems qu'il seroit introduit par la femme More, des gens apostez le surprendroient avec cette Soubrette, qu'on lui feroit épouser par force.

La sœur de Xaral se prêta d'abord sans répugnance à cette supercherie. Il lui sembla qu'il y alloit de sa gloire, de regarder comme une injure, la recherche d'un homme d'une condition si inférieure à la sienne. Mais cette orgueilleuse disposition fit bien-tôt place à des mouvemens de pitié; ou plutôt, l'amour se rendit tout-à-coup maître de la sœur Hipolite.

Dès ce moment elle vit les choses d'un autre œil. Elle trouva l'obscur origine de Fabricio compensée par les belles qualitez qu'il avoit, & n'aperçut plus en lui qu'un Cavalier digne de toute son affection. Admirez, Seigneur Ecolier, admirez le prodigieux changement que cette passion est capable de produire. Cette même fille, qui s'imaginait qu'un Prince à peine méritoit de la posséder, s'entête en un instant d'un fils de Laboureur, & s'aplaudit de ses prétentions après les avoir envisagées comme une ignominie.

Elle s'abandonna au panchant qui
l'en-

l'entraînoit ; & bien loin de servir le ressentiment de son frere , elle entretenoit avec Fabrice une secrette intelligence , par l'entremise de la femme More , qui le faisoit entrer quelquefois la nuit dans la chaumière. Mais Don Thomas eut quelque soupçon de ce qui se passoit. Sa sœur lui devint suspecte. Il l'observa & fut convaincu , par ses propres yeux , qu'au lieu de répondre aux intentions de sa famille , elle les trahissoit. Il en avertit promptement deux de ses Cousins , qui , prenant feu à cette nouvelle , commencèrent à crier : *Vengeance , Dona Thomas , vengeance !* Xaral , qui n'avoit pas besoin d'être excité à tirer raison d'une offense de cette nature , leur dit avec une modestie Espagnole , qu'il verroient l'usage , qu'il sçavoit faire de son épée , quand il s'agissoit de l'employer à venger son honneur. Ensuite il les pria de se rendre chez lui , à l'entrée d'une nuit qu'il leur marqua.

Ils furent très-exacts à s'y trouver. Il les introduisit , & les cacha dans une petite chambre , sans que personne de la maison s'en aperçût ; puis il les quitta , en leur disant qu'il reviendrait les joindre , aussi-tôt que le Galant seroit entré.

tré dans le Château, supposé qu'il s'avisât d'y venir cette nuit-là, ce qui ne manqua pas d'arriver, la mauvaise étoile de nos Amans ayant voulu qu'ils choisissent cette même nuit pour s'entretenir.

Déjà Fabricio étoit avec sa chère Hipolite. Ils commençoient à se tenir des discours qu'ils s'étoient déjà tenus cent fois ; mais qui, bien que répétez sans cesse, ont toujours le charme de la nouveauté ; lorsqu'ils furent désagréablement interrompus par les Cavaliers qui veilloient pour les surprendre. Don Thomas & ses Cousins vinrent fondre tous trois courageusement sur Fabrice, qui n'eut que le tems de se mettre en défense, & qui, jugeant à leur action, qu'ils vouloient l'assassiner, se battit en désespéré. Il les blessa tous les trois, & leur présentant toujours la pointe de son épée, il eut le bonheur de gagner la porte & de se sauver.

Alors Xaral, voyant que son ennemi lui échappoit, après avoir impunément deshonoré sa maison, tourna sa fureur contre la malheureuse Hipolite, & lui plongea son épée dans le cœur ; & ses deux parens, très-mortifiés du mauvais succès de leur complot, se retirèrent chez eux avec leurs blessures.

De-

Demeurons-en-là, poursuivit Asmodée. Quand nous aurons vu passer tous les Captifs, j'acheverai l'Histoire de celui-ci. Je vous raconterai de quelle sorte, après que la Justice se fut emparée de tous ses biens, à l'occasion de ce funeste événement, il eut le malheur d'être fait esclave en voyageant sur mer.

Pendant que vous me faisiez le récit que vous avez fait, dit Don Cléofas, j'ai remarqué parmi ces infortunés, un jeune homme qui avoit l'air si triste, si languissant, qu'il s'en est peu fallu que je ne vous aye interrompu, pour vous en demander la cause. Vous n'y perdrez rien, répondit le Démon. Je puis vous apprendre ce que vous souhaitez de sçavoir. Ce Captif, dont l'abattement vous a frappé, est un enfant de famille de Valladolid. Il étoit en esclavage depuis deux ans chez un Patron qui a une femme très-jolie. Elle aimoit violemment cet Esclave, qui payoit son amour du plus vif attachement. Le Patron s'en étant douté, s'est hâté de vendre le Chrétien, de peur qu'il ne travaillât chez lui à la propagation des Turcs. Le tendre Castillan, depuis ce tems-là, pleure sans cesse la perte de sa Patrone. La liberté ne peut l'en consoler.

Un

Un Vieillard de bonne mine attire mes regards, dit Léandro Pérez. Qui est cet homme-là? Le Diable répondit: C'est un Barbier natif de Guipuscoa, qui va s'en retourner en Biscaye après quarante ans de captivité. Lorsqu'il tomba au pouvoir d'un Corsaire, en allant de Valence à l'Isle de Sardaigne, il avoit une femme, deux garçons & une fille; il ne lui reste plus de tout cela, qu'un fils, qui, plus heureux que lui, a été au Pérou, d'où il est revenu avec des biens immenses dans son païs, où il a fait l'acquisition de deux belles Terres. Quelle satisfaction, reprit l'Écolier, quel ravissement pour ce fils, de revoir son pere, & d'être en état de rendre ses derniers jours agréables & tranquiles!

Vous parlez, répartit le Boiteux, en enfant plein de tendresse & de sentiment. Le fils du Barbier Biscayen est d'un naturel plus coriace. L'arrivée imprévuë de son pere lui causera plus de chagrin, que de joye. Au lieu de le retenir dans sa maison à Guipuscoa, & de ne rien épargner pour lui marquer qu'il est ravi de le posséder, il pourra bien le faire Concierge d'une de ses Terres.

Derrière ce Captif qui vous paroît de

fi

Si bonne mine, il y en a un autre qui ressemble comme deux gouttes d'eau à un vieux Singe. C'est un petit Médecin Arragonnois. Il n'a pas été quinze jours à Alger. Dès que les Turcs ont sçû de quelle profession il étoit, ils n'ont pas voulu le garder parmi eux. Ils ont mieux aimé le remettre sans rançon aux Peres de la Merci, qui ne l'auroient assurément pas racheté, & qui ne l'ont ramené qu'à regret en Espagne.

Vous qui êtes si compâtissant aux peines d'autrui, ah ! que vous plaindriez cet autre Esclave, qui a sur sa tête chauve une calotte de drap brun, si vous saviez tous les maux qu'il a soufferts à Alger pendant douze ans, chez un Renégat Anglois, son Patron. Et qui est ce pauvre Captif, dit Zambulo ? C'est un Cordelier de Navarre, répondit le Démon. Je vous avouë que je suis bien aise qu'il ait pâti comme un misérable, puisqu'il a, par ses discours de morale, empêché plus de cent Esclaves Chrétiens de prendre le Turban.

Je vous dirai avec la même franchise, repliqua Don Cléofas, que je suis fâché que ce bon Pere ait été si long-tems à la merci d'un Barbare. Vous avez tort de vous en affliger, & moi de m'en réjouir,

réjouir , répartit Asmodée. Ce Religieux a si bien mis à profit les douze années de souffrances , qu'il est plus avantageux pour lui d'avoir passé tout ce tems-là dans les tourmens , que dans sa cellule , à combattre des tentations qu'il n'auroit pas toujours vaincuës.

Le premier Captif après ce Cordelier , dit Léandro Pérez , a l'air bien tranquile pour un homme qui revient de l'esclavage. Il excite ma curiosité à vous demander ce que c'est que ce personnage. Vous me prévenez , répondit le Boiteux , j'allois vous le faire remarquer. Vous voyez en lui un Bourgeois de Salamanque , un pere infortuné , un mortel devenu insensible aux malheurs à force d'en avoir éprouvé. Je suis tenté de vous aprendre sa pitoyable Histoire & de laisser-là le reste des Captifs ; aussi-bien , après celui-ci , il y en a peu dont les Aventures méritent de vous être racontées.

L'Ecolier , qui déjà commençoit à s'ennuyer de voir passer tant de tristes figures , témoigna qu'il ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt le Diable lui fit le recit contenu dans le Chapitre suivant.

CHA.

 CHAPITRE IX.

De la dernière Histoire qu'Asmodée raconta ; comment en la finissant , il fut tout-à-coup interrompu ; & de quelle manière désagréable pour ce Démon , Don Cléofas & lui furent séparés.

PAblos de Bahabon , fils d'un Alcalde de Village de la Castille vieille , après avoir partagé avec un frere & une sœur la modique succession que leur pere , quoique des plus avarés , leur avoit laissée , partit pour Salamanque , dans le dessein d'aller grossir le nombre des Ecoliers de l'Université. Il étoit bien fait , il avoit de l'esprit , & il entroit alors dans sa vingt-troisième année.

Avec un millier de Ducats qu'il possédoit , & une disposition prochaine à les manger , il ne tarda guères à faire parler de lui dans la Ville. Tous les jeunes gens recherchèrent à l'envi son amitié. C'étoit à qui seroit des parties de plaisir , que Don Pablos faisoit tous les jours. Je dis Don Pablos , parce qu'il avoit pris le Don , pour être en

Tome II.

I droit



droit de vivre plus familièrement avec deux des Ecoliers dont la Noblesse auroit pu l'obliger à se contraindre. Il aimoit tant la joye & la bonne chère, & il ménagea si peu sa bourse, qu'au bout de quinze mois, l'argent lui manqua. Il ne laissa pas toutefois de rouler encore, tant par le crédit qu'on lui fit, que par quelques pistoles qu'il emprunta. Mais cela ne put le mener loin; & il demeura bien-tôt sans ressource.

Alors ses amis, le voyant hors d'état de faire de la dépense, cessèrent de le voir, & ses créanciers commencèrent à le tourmenter. Quoiqu'il assurât ceux-ci, qu'il alloit incessamment recevoir des Lettres de change de son País, quelques-uns s'impatientèrent, & le poursuivirent même si vivement en Justice, qu'ils étoient sur le point de le faire emprisonner, lorsqu'en se promenant sur les bords de la Rivière de Tornez, il rencontra une personne de sa connoissance, qui lui dit: Seigneur Don Pablos, prenez garde à vous: je vous avertis qu'il y a un Alguazil & des Archers à vos trouffes. Ils prétendent vous mettre la main sur le collet, quand vous rentrerez dans la Ville.

Bahabon, effrayé d'un avis qui ne s'accordoit

cordoit que trop avec l'état de ses affaires, prit sur le champ la fuite, & le chemin de Corita. Mais il quitta la route de ce Bourg, pour gagner un bois qu'il aperçut dans la campagne, & dans lequel il s'enfonça, résolu de s'y tenir caché, jusqu'à ce que la nuit vint lui prêter ses ombres, pour continuer sa marche plus sûrement. C'étoit dans la saison où les arbres sont parez de toutes leurs feüilles. Il choisit le plus touffu pour y monter, & s'y assit sur des branches qui l'envelopoient de leurs feüillages.

Se croyant en sureté dans cet endroit, il perdit peu à peu la crainte de l'Alguazil, & comme les hommes font ordinairement les plus belles réflexions du monde, quand les fautes sont commises, il se representa toute sa mauvaise conduite, & se promit bien à lui-même, si jamais il se revoyoit en fonds, de faire un meilleur usage de son argent. Il jura sur-tout qu'il ne seroit jamais la dupe de ces faux amis, qui entraînent un jeune homme dans la débauche, & dont l'amitié se dissipe avec les fumées du vin.

Tandis qu'il s'occupoit des différentes pensées qui se succédoient les unes

aux autres dans son esprit , la nuit survint. Alors se démêlant d'entre les branches & les feuilles qui le couvroient , il étoit prêt à se couler en bas , lorsqu'à la foible clarté d'une nouvelle Lune , il crut discerner une figure d'homme. A cette vûë , qui lui rendit sa première peur , il s'imagina que c'étoit l'Alguazil , qui l'ayant suivi à la pifte , le cherchoit dans ce bois ; & sa frayeur redoubla , quand il vit qu'au pied du même arbre sur lequel il étoit , cet homme s'assit , après en avoir fait le tour deux ou trois fois.

Le Diable Boiteux s'interrompt lui-même en cet endroit de son recit : Seigneur Zambulo , dit-il à Don Cléofas , permettez-moi de joiür un peu de l'embarras où je mets votre esprit en ce moment. Vous êtes fort en peine de sçavoir qui pourroit être ce mortel qui se trouvoit-là si mal à propos , & ce qui l'y amenoit ? C'est ce que vous apprendrez bien-tôt. Je n'abuserai point de votre patience.

Cet homme , après s'être assis au pied de l'arbre , dont l'épais feuillage déroboit à ses yeux Don Pablos , s'y reposa quelques instans. Puis il se mit à creuser la terre avec un poignard , & fit

fit une profonde fosse, où il enterra un sac de buffle. Ensuite il combla la fosse, la recouvrit proprement de gazon, & se retira. Bahabon, qui avoit observé tout avec une extrême attention, & dont les allarmes s'étoient changées en transport de joye, attendit que l'homme se fût éloigné, pour descendre de son arbre & aller déterrer le sac, où il ne doutoit pas qu'il n'y eût de l'or ou de l'argent. Il se servit pour cela de son couteau; mais quand il n'en auroit pas eu, il se sentoît tant d'ardeur pour ce travail, qu'avec ses seules mains, il auroit pénétré jusqu'aux entrailles de la Terre.

D'abord qu'il eut le sac en sa puissance, il se mit à le tâter, & persuadé qu'il y avoit dedans des espèces, il se hâta de sortir du bois avec sa proye, craignant alors beaucoup moins la rencontre de l'Alguazil, que celle de l'homme à qui le sac appartenoit. Dans le ravissement où cet Ecolier étoit d'avoir fait un si bon coup, il marcha légèrement toute la nuit, sans tenir de route assurée, sans se sentir fatigué, ni incommodé du fardeau qu'il portoit. Mais à la pointe du jour, il s'arrêta sous des arbres, assez près du Bourg de Molori-

do, moins, à la vérité, pour se reposer, que pour satisfaire enfin la curiosité qu'il avoit de sçavoir ce que son sac renfermoit. Il le délia donc, avec ce frémissement agréable qui vous fait au moment que vous allez prendre un grand plaisir. Il y trouva de bonnes doubles pistoles, & pour comble de joye, il en compta jusqu'à deux cens cinquante.

Après les avoir contemplées avec volupté, il rêva fort sérieusement à ce qu'il devoit faire; & lorsqu'il eut formé sa résolution, il serra ses doublons dans ses poches, jetta le sac de buffle, & se rendit à Molorido. Il s'y fit enseigner une Hôtellerie, où tandis qu'on lui préparoit à déjeuner, il loua une mule, sur laquelle il retourna dès ce jour-là même à Salamanque.

Il s'aperçut bien à la surprise qu'on y fit paroître en le revoyant, que l'on n'ignoroit pas pourquoi il s'étoit éclipsé; mais il avoit sa fable toute prête. Il dit qu'ayant besoin d'argent, & que n'en recevant point de son païs, quoiqu'il y eût écrit vingt fois pour qu'on lui en envoyât, il s'étoit déterminé à y faire un tour; & que le soir précédent, comme il arrivoit à Molorido,

il

Il avoit rencontré son Fermier qui lui apportoit de l'espèce : de manière qu'il se trouvoit dans une situation à détromper tous ceux qui le croyoient un homme sans bien. Il ajoûta qu'il prétendoit faire connoître à ses Créanciers qu'ils avoient eu tort de pousser à bout un honnête homme, qui les auroit depuis long-tems contentez, s'il eût eu des Fermiers plus exacts à lui faire toucher ses revenus.

Il ne manqua pas effectivement d'assembler chez-lui dès le lendemain tous ses Créanciers, & de les payer jusqu'au dernier sol. Les mêmes Amis qui l'avoient abandonné dans sa misère, ne sçurent pas plutôt qu'il avoit de l'argent frais, qu'ils revinrent à la charge. Ils recommencèrent à le flâter, dans l'espérance de se divertir encore à ses dépens. Mais il se mocqua d'eux à son tour. Fidèle au serment qu'il avoit fait dans le bois, il leur rompit en visière. Au lieu de reprendre son premier train, il ne songea plus qu'à faire des progrès dans la Science des Loix, & l'Etude devint son unique occupation.

Cependant, me direz-vous, il dépensoit toujours à bon compte, des doubles pistoles qui n'étoient point à lui. J'en

demeure d'accord. Il faisoit ce que les trois quarts & demi des humains feroient aujourd'hui en pareil cas. Il avoit pourtant dessein de les restituer quelque jour, si par hazard il découvroit à qui elles appartenoient. Mais se reposant sur sa bonne intention, il les dissipoit sans scrupule, en attendant patiemment cette découverte qu'il fit néanmoins une année après.

Le bruit courut dans Salamanque, qu'un Bourgeois de cette Ville, nommé Ambrosio Piquillo, ayant été dans un bois pour y chercher un sac rempli de pièces d'or, qu'il y avoit enterré, n'avoit trouvé que la fosse où il s'étoit avisé de le cacher; & que ce malheur réduisoit enfin ce pauvre homme à la mendicité.

Je dirai à la loüange de Bahabon, que les reproches secrets que sa conscience lui fit à cette nouvelle, ne furent pas inutiles. Il s'informa où demuroit Ambrosio, & l'alla voir dans une petite salle basse, où il y avoit pour tous meubles, une chaise & un grabat. Mon ami, lui dit-il d'un air hypocrite, j'ai appris par la voix publique, le fâcheux accident qui vous est arrivé; & la charité nous obligeant à nous aider les uns les autres à proportion de notre pouvoir,

voir , je viens vous apporter un petit secours. Mais je voudrois sçavoir de vous-même votre triste aventure.

Seigneur Cavalier , répondit Piquillo : Je vais vous la conter en deux mots. J'avois un fils qui me voloit. Je m'en aperçus , & craignant qu'il ne mît la main sur un sac de buffle dans lequel il y avoit deux cens cinquante doublons bien comptez , je crus ne pouvoir mieux faire , que de les aller enterrer dans le bois , où j'ai eu l'imprudenc de les porter. Depuis ce jour malheureux , mon fils m'a pris tout ce que j'avois , & a disparu avec une femme qu'il a enlevée. Me voyant dans un déplorable état par le libertinage de ce mauvais enfant , ou plutôt par ma sotte bonté pour lui , j'ai voulu recourir à mon sac de buffle. Mais , hélas ! cette seule ressource , qui me restoit pour subsister , m'a cruellement été ravie.

Cet homme ne put achever ces paroles sans sentir renouveler son affliction , & il répandit des pleurs en abondance. Don Pablos en fut attendri , & lui dit : Mon cher Ambrosio , il faut se consoler de toutes les traverses qui arrivent dans la vie. Vos larmes sont inutiles ; elles ne vous feront point re-

I s trou-

trouver vos doubles pistoles, qui véritablement sont perduës pour vous, si quelque fripon les possède. Mais que sçait-on ? Elles peuvent être tombées entre les mains d'un homme de bien, qui ne manquera pas de vous les rapporter dès qu'il apprendra qu'elles sont à vous. Elles vous seront donc peut-être renduës. Vivez dans cette espérance, & en attendant une restitution si juste, ajouta-t'il en lui donnant dix doublons de ceux-mêmes qui avoient été dans le sac de buffle, prenez ceci & me venez voir dans huit jours. Après lui avoir parlé de cette sorte, il lui dit son nom & sa demeure, & sortit de la salle, tous confus des remerciemens que lui-faisoit Ambroise, & des bénédictions qu'il en recevoit. Telles sont, pour la plûpart, les actions généreuses : on se garderoit bien de les admirer si l'on en pénétrait les motifs.

Au bout de huit jours, Piquillo, qui n'avoit pas oublié ce que Don Pablos lui avoit dit, alla chez lui. Bahabon lui fit un très-bon accueil & lui dit affectueusement : Mon ami, sur les bons témoignages, qui m'ont été rendus de vous, j'ai résolu de contribuer autant qu'il me seroit possible, à vous remettre
sur

sur pied. J'y veux employer mon crédit & ma bourse.

Pour commencer à rétablir vos affaires, continua-t'il, sçavez-vous ce que j'ai déjà fait? Je connois quelques personnes de distinction, qui sont très-charitables. J'ai été les trouver, & j'ai si bien sçu leur inspirer de la compassion pour vous, que j'en ai tiré deux cens écus, que je vais vous donner. En même tems il entra dans son cabinet, d'où il sortit un moment après avec un sac de toile, où il avoit mis cette somme en argent, & nous en doublons, de peur que le Bourgeois, en recevant de lui tant de doubles pistoles, ne s'avisât de soupçonner la vérité: au lieu que par cette adresse, il parvenoit plus sûrement à son but, qui étoit de faire la restitution d'une manière qui conciliât sa réputation avec sa conscience.

Aussi Ambrosio étoit-il bien éloigné de penser que ces écus fussent de l'argent restitué. Il les prit de bonne-foi pour le produit d'une quête faite en sa faveur, & après avoir remercié de nouveau Don Pablos, il regagna sa petite salle basse, en benissant le Ciel d'avoir trouvé un Cavalier qui s'interressoit pour lui si vivement.

Il rencontra le lendemain dans la rue un de ses amis , qui n'étoit guères mieux que lui dans ses affaires , & qui lui dit : Je parts dans deux jours pour aller m'embarquer à Cadix , où bien-tôt un vaisseau doit mettre à la voile pour la Nouvelle Espagne. Je ne suis pas content de ma condition dans ce País-ci , & le cœur me dit que je serai plus heureux au Mexique. Je vous conseillerois de m'accompagner , si vous aviez devant vous cent écus seulement.

Je ne serois pas en peine d'en avoir deux cens , répondit Piquillo ; j'entreprendrois volontiers ce voyage , si j'étois sûr de gagner ma vie aux Indes. Là-dessus , son ami lui vanta la fertilité de la Nouvelle Espagne , & lui fit envisager tant de moyens de s'y enrichir , qu'Ambrosio se laissant persuader , ne pensa plus qu'à se préparer à partir avec lui pour Cadix. Mais avant que de quitter Salamanque , il eut soin de faire tenir une Lettre à Bahabon , par laquelle il lui mandoit , que trouvant une belle occasion de passer aux Indes , il vouloit en profiter , pour voir si la fortune lui seroit plus favorable ailleurs , que dans son País :
qu'il

qu'il prenoit la liberté de lui donner cet avis , en l'assurant qu'il conserveroit éternellement le souvenir de ses bontez.

Le départ d'Ambrosio causa quelque chagrin à Don Pablos , qui voyoit par là déconcerter le dessein qu'il avoit de s'acquiter peu à peu. Mais considérant , que dans quelques années ce Bourgeois pourroit revenir à Salamanque , il se consola insensiblement , & s'attacha plus que jamais à l'étude du Droit Civil & du Droit Canon. Il y fit de si grands progrès , tant par son application , que par la vivacité de son esprit , qu'il devint le plus brillant sujet de l'Université , qui le choisit enfin pour son Recteur. Il ne se contenta pas de soutenir cette dignité par une profonde science ; il travailla si fort sur lui , qu'il âquit toutes les vertus d'un homme de bien.

Pendant son Rectorat , il aprit qu'il y avoit dans les prisons de Salamanque un jeune Garçon accusé de Rapt , & prêt à perdre la vie. Alors se ressouvenant que le fils de Piquillo avoit enlevé une femme , il s'informa qui étoit ce prisonnier , & ayant découvert que c'étoit le fils d'Ambrosio lui-même , il entreprit sa défense. Ce qu'il y a d'admirable

mirable dans la Science des Loix, c'est qu'elle fournit des armes pour & contre ; & comme notre Recteur la possédoit à fond, il s'en servit fort utilement pour l'accusé. Il est bien vrai qu'il joignit à cela le crédit de ses amis, & les plus fortes sollicitations : ce qui opéra plus que tout le reste.

Le coupable sortit donc de cette affaire plus blanc que la neige. Il alla remercier son Libérateur, qui lui dit : C'est à la considération de votre pere, que je vous ai rendu service. Je l'aime ; & pour vous en donner une nouvelle marque, si vous voulez demeurer dans cette Ville, & y mener une vie d'honnête homme, j'aurai soin de votre fortune. Si à l'exemple d'Ambrosio, vous souhaitez de faire le Voyage des Indes, vous pouvez compter sur cinquante pistoles. Je vous en fais bon. Le jeune Piquillo lui répondit : puisque j'ai le bonheur d'être protégé de votre Seigneurie, j'aurois tort de m'éloigner d'un séjour où je jouis d'un si grand avantage. Je ne sortirai point de Salamanque, & je vous proteste d'y tenir une conduite dont vous serez satisfait. Sur cette assurance, le Recteur lui mit dans la main une vingtaine de pistoles, en lui disant :

disant : Tenez , mon ami , attachez-vous à quelque honnête profession ; employez bien votre tems , & soyez sûr que je ne vous abandonnerai point.

Deux mois après cette aventure , il arriva que le jeune Piquillo , qui de tems en tems venoit faire sa cour à Don Pablos , parut un jour tout en pleurs devant lui. Qu'avez-vous , lui dit Bahabon ? Seigneur , répondit le fils d'Ambrosio , je viens d'apprendre une nouvelle qui me déchire le cœur. Mon pere a été pris par un Corsaire Algérien , & il est actuellement dans les fers. Un Vieillard de Salamanque , qui revient d'Alger , où il a été dix ans captif , & que les Peres de la Merci ont racheté depuis peu , m'a dit tout à l'heure l'avoir laissé dans l'esclavage. Hélas ! ajouta-t'il , en se frapant la poitrine & s'arrachant les cheveux , misérable que je suis ! C'est moi dont le libertinage a réduit mon pere à cacher son argent , & à se bannir de sa Patrie ! C'est moi qui l'ai livré au Barbare qui l'accable de chaînes ! Ah ! Seigneur Don Pablos , pourquoi m'avez-vous tiré des mains de la Justice ? Puisque vous aimez mon pere , il falloit être son vengeur , & me
laisser

laisser expier par ma mort , le crime d'avoir causé tous ses malheurs.

A ce discours , qui marquoit un fripon de fils converti , le Recteur fut touché de la douleur que le jeune Piquillo faisoit paroître. Mon enfant , lui dit-il , je vois avec plaisir que vous vous repentez de vos fautes passées ; mais essuyez vos larmes , il suffit que je sçache ce qu'Ambrosio est devenu , pour vous assurer que vous le reverrez : Sa délivrance ne dépend que d'une rançon dont je me charge. Quelques maux qu'il puisse avoir soufferts , je suis persuadé qu'à son retour trouvant en vous un fils sage & plein de tendresse pour lui , il ne se plaindra pas de son mauvais sort.

Don Pablos , par cette promesse , renvoya le fils d'Ambroise tout consolé : & trois ou quatre jours après il partit pour Madrid , où étant arrivé , il remit aux Religieux de la Merci une bourse où il y avoit cent pistoles , avec un petit papier sur lequel ces paroles étoient écrites : *Cette somme est donnée aux Pères de la Rédemption , pour le rachat d'un pauvre Bourgeois de Salamanque , appelé Ambrosio Piquillo , Captif à Alger. Ces bons Religieux , dans ce voyage qu'ils vien-*

viennent de faire à Alger, n'ont pas manqué de suivre l'intention du Recteur. Ils ont racheté Ambrosio, qui est cet Esclave dont vous avez admiré l'air tranquille.

Mais il me semble, dit Don Cléofas, que Bahabon n'en doit plus guères de reste à ce Bourgeois. Don Pablos pense autrement que vous, répondit Asinodée. Il restituera le principal & les intérêts; la délicatesse de sa conscience va jusqu'à se faire un scrupule de posséder le bien qu'il a gagné depuis qu'il est Recteur. Et quand il reverra Piquillo, il a dessein de lui dire : Ambrosio, mon ami, ne me regardez plus comme votre bienfaiteur; vous ne voyez en moi que le fripon qui a déterré l'argent que vous aviez caché dans un bois. Ce n'est point assez que je vous rende vos deux cens cinquante doublons, puisque je m'en suis servi pour parvenir au rang que je tiens dans le monde, tous mes effets vous appartient. Je n'en veux retenir que ce qu'il vous plaira, que... Le Diable Boiteux s'arrêta tout court en cet endroit : Il lui prit un frisson, & il changea de visage.

Qu'avez-vous, lui dit l'Ecolier ? Quel mouvement extraordinaire vous agite,
&

& vous coupe subitement la parole ? Ah ! Seigneur Léandro , s'écria le Démon d'une voix tremblante , quel malheur pour moi ! Le Magicien , qui me tenoit prisonnier dans une bouteille , vient de s'apercevoir que je ne suis plus dans son Laboratoire ; il va me rapeler par des conjurations si fortes , que je n'y pourrai résister. Que j'en suis mortifié , dit Don Cléofas tout attendri ! Quelle perte je vais faire ! Hélas ! nous allons nous séparer pour jamais. Je ne le crois pas , répondit Asmodée. Le Magicien peut avoir besoin de mon ministère ; & si j'ai le bonheur de lui rendre quelque service , peut-être par reconnoissance , me remettra-t'il en liberté. Si cela arrive , comme je l'espère , comptez que je vous rejoindrai aussi-tôt ; à condition que vous ne révélez à personne ce qui s'est passé cette nuit entre nous : car si vous aviez l'indiscrétion d'en faire confidence à quelqu'un , je vous avertis que vous ne me verriez plus.

Ce qui me console un peu d'être obligé de vous quitter , poursuivit-il , c'est que du moins j'ai fait votre fortune : vous épouserez la belle Séraphine , que j'ai renduë folle de vous. Le Seigneur
Don

Don Pédro de Escolano, son pere, est dans la résolution de vous la donner en mariage ; ne laissez point échaper un si bel établissement. Mais, miséricorde, ajouta-t'il ! J'entens déjà le Magicien qui me conjure. Tout l'Enfer est effrayé des paroles terribles que prononce ce redoutable Cabaliste. Je ne puis demeurer plus long-tems avec votre Seigneurie. Jusqu'au revoir, cher Zambulo. En achevant ces mots, il embrassa Don Cleofas, & disparut après l'avoir transporté dans son appartement.

CHAPITRE X.

ET DERNIER.

De ce que fit Don Cléofas, après que le Diable Boiteux se fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet ouvrage a jugé à propos de le finir.

UN moment après la retraite d'Amodée, l'Ecolier se sentant fatigué d'avoir été toute la nuit sur ses jambes, & de s'être donné beaucoup de mouvement, se deshabilla & se mit au lit,

lit, pour prendre quelque repos. Dans l'agitation où étoient ses esprits, il eut bien de la peine à s'endormir ; mais enfin, payant avec usure à Morphée le tribut que lui doivent tous les mortels, il tomba dans un assoupissement létargique, où il passa la journée & la nuit suivante.

Il y avoit déjà vingt-quatre heures qu'il étoit dans cet état, quand Don Luis de Lujan, jeune Cavalier de ses amis, entra dans sa chambre, en criant de toute sa force : Hola ho ! Seigneur Don Cléofas, debout ! A ce bruit, Zambulo se réveilla. Sçavez-vous, lui dit Don Luis, que vous êtes couché depuis hier matin ? Cela n'est pas possible, répondit Léandro. Rien n'est plus vrai, repliqua son ami ; vous avez fait deux fois le tour du cadran. Toutes les personnes de cette maison me l'ont assuré.

L'Ecolier étonné d'un si long sommeil, craignit d'abord que son aventure avec le Diable Boiteux ne fût qu'une illusion. Mais il ne pouvoit le croire ; & lorsqu'il se rapeloit certaines circonstances, il ne doutoit plus de la réalité de ce qu'il avoit vû. Cependant pour en être plus certain, il se leva,
s'ha-

S'habilla promptement , & sortit avec Don Luis , qu'il mena vers la porte du Soleil , sans lui dire pourquoi. Quand ils furent arrivez-là , & que Don Cléofas aperçut l'Hôtel de Don Pédre presque tout réduit en cendres , il feignit d'en être surpris. Que vois-je , dit-il ? Quel ravage le feu a fait ici ! A qui appartenait cette malheureuse maison ? Y a-t'il long-tems qu'elle est brûlée ?

Don Luis de Lujan répondit à ses deux questions , & lui dit ensuite : Cet incendie fait moins de bruit dans la Ville , par le dommage considérable qu'il a causé , que par une particularité que je vais vous apprendre. Le Seigneur Don Pédro de Escolano a une fille unique , qui est belle comme le jour. On dit qu'elle étoit dans une chambre remplie de flâmes & de fumée , où elle devoit périr nécessairement ; & que néanmoins , elle a été sauvée par un jeune Cavalier , dont je ne sçai point encore le nom. Cela fait le sujet de tous les entretiens de Madrid. On élève jusqu'aux nuës la valeur de ce Cavalier ; & l'on croit , que pour prix d'une action si hardie , quoiqu'il ne soit qu'un simple Gentilhomme , il pourra bien obtenir la fille du Seigneur Don Pédre.

Léandro

Léandro Pérez écouta Don Luis , sans faire semblant de prendre le moindre intérêt à ce qu'il disoit. Puis se débarrassant bien-tôt de lui , sous un prétexte spécieux , il gagna le Prado , où s'étant assis sous des arbres , il se plongea dans une profonde rêverie. Le Diable Boiteux vint d'abord occuper sa pensée. Je ne puis , disoit-il , trop regretter mon cher Asmodée. Il m'auroit fait faire le tour du monde en peu de tems ; & j'aurois voyagé sans éprouver les incommoditez des voyages. Je fais sans doute une grande perte. Mais , ajoutoit-il un moment après , elle n'est peut-être pas irréparable. Pourquoi desespérer de revoir ce Démon ? Il peut arriver , comme il me l'a dit lui-même , que le Magicien lui rende incessamment la liberté. Pensant ensuite à Don Pédre & à sa fille , il prit la résolution d'aller chez eux , poussé par la seule curiosité de voir la belle Séraphine.

Dès qu'il parut devant Don Pédre , ce Seigneur courut à lui les bras ouverts , en disant : Soyez le bien venu , généreux Cavalier ! Je commençois à me plaindre de vous. Hé quoi , disois-je , Don Cléofas , après les instances que je lui ai faites de me venir voir , est encore à s'offrir





frir à mes yeux ! Qu'il répond mal à l'impatience que j'ai de lui témoigner l'estime & l'amitié que je me sens pour lui !

Zambulo baissa respectueusement la tête, à ce reproche obligeant, & dit au vieillard pour s'excuser, qu'il avoit crainct de l'incommoder, dans l'embarras où il avoit jugé qu'il devoit être le jour précédent. Je ne suis pas satisfait de cette excuse, repliqua Don Pédre, vous ne sçauriez être incommode dans une maison où l'on seroit, sans votre secours, dans une plus grande tristesse. Mais, ajouta-t'il, suivez-moi, s'il vous plaît. Vous avez d'autres remerciemens que les miens à recevoir. En parlant de cette sorte, il le prit par la main & le conduisit à l'apartement de Séraphine.

Cette Dame venoit de faire la *Sieste*. Ma fille, lui dit son pere, je viens vous presenter le Gentilhomme qui vous a si courageusement sauvé la vie. Marquez-lui jusqu'à quel point vous êtes pénétrée de ce qu'il a fait pour vous, puisque l'état où vous étiez avant-hier ne vous le permit pas. Alors la Sénora Séraphina ouvrant une bouche de rose, adressa la parole à Léandro Pérez, & lui fit un compliment qui charmeroit tous mes Lecteurs, si je pouvois le rapporter

ter mot pour mot ; mais comme il ne m'a point été rendu fidèlement , j'aime mieux le passer sous silence , que de le défigurer.

Je dirai seulement , que Don Cléofas crut voir & entendre une Divinité , & qu'il fut pris en même-tems par les yeux & par les oreilles. Il conçut aussi-tôt pour elle un amour violent ; mais bien loin de la regarder pour une personne qu'il ne pouvoit manquer d'épouser , il douta , malgré tout ce que le Démon lui avoit dit , que l'on voulut payer d'un si beau prix , le service qu'on s'imaginoit qu'il avoit rendu. Plus il la trouvoit charmante , moins il osoit se flâter de l'obtenir.

Ce qui acheva de le rendre tout-à-fait incertain d'un si grand avantage , c'est que Don Pédre , dans la longue conversation qu'ils eurent ensemble , ne toucha point cette corde-là , & ne fit que l'accabler d'honnêteté , sans lui laisser entrevoir qu'il eût la moindre envie d'être son beau-pere. De son côté , Séraphine , aussi polie que le Papa , tint des discours pleins de reconnoissance , sans se servir d'aucune expression qui pût donner sujet à Zambulo de penser qu'elle fut amoureuse de lui. De sorte qu'il
fortir

sortir de chez le Seigneur de Escolano, avec beaucoup d'amour & fort peu d'espérance.

Asmodée, mon ami, disoit-il en s'en retournant au logis, comme s'il eut encore été avec ce Diable, quand vous m'avez assuré que Don Pédre étoit dans la disposition de me faire son gendre, & que Séraphine brûloit d'une vive ardeur que vous lui aviez inspirée pour moi, il faut que vous ayez voulu vous égayer à mes dépens; ou bien, vous m'avouerez que vous ne sçavez pas mieux le présent que l'avenir.

Notre Ecolier fut fâché d'avoir été chez cette Dame, & regardant la passion qu'il sentoit pour elle, comme un amour malheureux qu'il falloit vaincre, il résolut de ne rien épargner pour cela. Il fit plus; il se reprocha le desir qu'il avoit eu de pousser sa pointe, supposé qu'il eut trouvé le pere disposé à lui accorder sa fille; & il se representa, qu'il étoit honteux de devoir son bonheur à un artifice.

Il étoit encore plein de ces réflexions, lorsque Don Pédre l'ayant envoyé chercher le jour suivant, lui dit: Seigneur Léandro Pérez, il est tems que je vous prouve par des actions, qu'en m'obligeant, vous n'avez pas fait plaisir à un

de ces Courtifans qui se contenteroient, à ma place, de vous donner de l'Eaubenite de Cour. Je veux que Séraphine soit elle-même la récompense du péril que vous avez couru pour elle. Je l'ai consultée là-dessus, & je la vois prête à m'obéir sans répugnance. Je vous dirai même, que j'ai reconnu mon sang, quand je lui ai proposé pour époux son Libérateur. Elle en a marqué sa joye par un transport, qui m'a fait connoître que sa générosité répondoit à la mienne. C'est donc une chose résolüe, vous épouserez ma fille.

Après avoir ainsi parlé, le bon Seigneur de Escolano, qui s'attendoit avec raison que Don Cléofas lui rendroit de très-humbles graces d'une si grande faveur, fut assez surpris de le trouver interdit & embarrassé. Parlez, Zambullo, lui dit-il. Que faut-il que je pense du desordre où vous met la proposition que je vous fais : Qui peut vous révolter contr'elle : Un simple Gentilhomme doit-il se refuser à une alliance dont un Grand se tiendroit honoré ; La noblesse de ma Maison a-t'elle quelque tache que j'ignore ?

Seigneur, répondit Léandro, je ne sçai que trop la distance que le Ciel a
mise

mise entre nous. Pourquoi donc , reprit Don Pédre , paroissez-vous si peu content d'un mariage qui vous fait tant d'honneur ; Avoüez-le moi , Don Cléofas : vous aimez quelque Dame qui a reçu votre foi ; & son intérêt s'opose en ce moment à votre fortune. Si j'avois une Maîtresse , à qui je fusse lié par des sermens , répondit l'Ecolier , rien sans doute ne seroit capable de me les faire trahir. Mais ce n'est point cette raison qui m'empêche de profiter de vos bontez. Un sentiment de délicatesse veut que je renonce au glorieux établissement que vous me proposez ; & loin de vouloir abuser de votre erreur , je vais vous détromper. Je ne suis point le Libérateur de Séraphine.

Qu'entens-je , s'écria le Vieillard fort étonné ! Ce n'est pas vous qui l'avez délivrée des flâmes qui l'alloient consumer ? Ce n'est point vous qui avez fait une action si hardie ? Non , Seigneur , répondit Zambulo ; tout mortel l'auroit vainement entreprise : & je veux bien vous apprendre , que c'est un Diable qui a sauvé votre fille.

Ces paroles augmentèrent la surprise de Don Pédre , qui ne croyant pas les devoir prendre au pied de la lettre , pria

l'Ecolier de parler plus clairement ; alors Léandro , sans se soucier de perdre l'amitié d'Asinodée , raconta tout ce qui s'étoit passé entre ce Démon & lui. Après quoi le Vieillard reprit la parole , & dit à Don Cléofas : La confiance que vous venez de me faire , me confirme dans le dessein de vous donner ma fille. Vous êtes son premier Libérateur. Si vous n'eussiez pas prié le Diable Boiteux de l'arracher à la mort qui la menaçoit , il n'auroit pas manqué de la laisser périr. C'est donc vous qui avez conservé les jours de Séraphine. En un mot , vous la méritez , & je vous l'offre avec la moitié de mon bien.

Léandro Pérez , à ces mots qui levoient tous ses scrupules , se jetta aux pieds de Don Pédre , pour le remercier de ses bontez. Peu de tems après , ce mariage se fit , avec une magnificence convenable à l'héritière du Seigneur de Escolano , & à la grande satisfaction des parens de notre Ecolier , lequel demeura par-là bien payé de quelques heures de libéré qu'il avoit procurées au Diable Boiteux.

Fin du II. & dernier Tome.

T A B L E

DES CHAPITRES

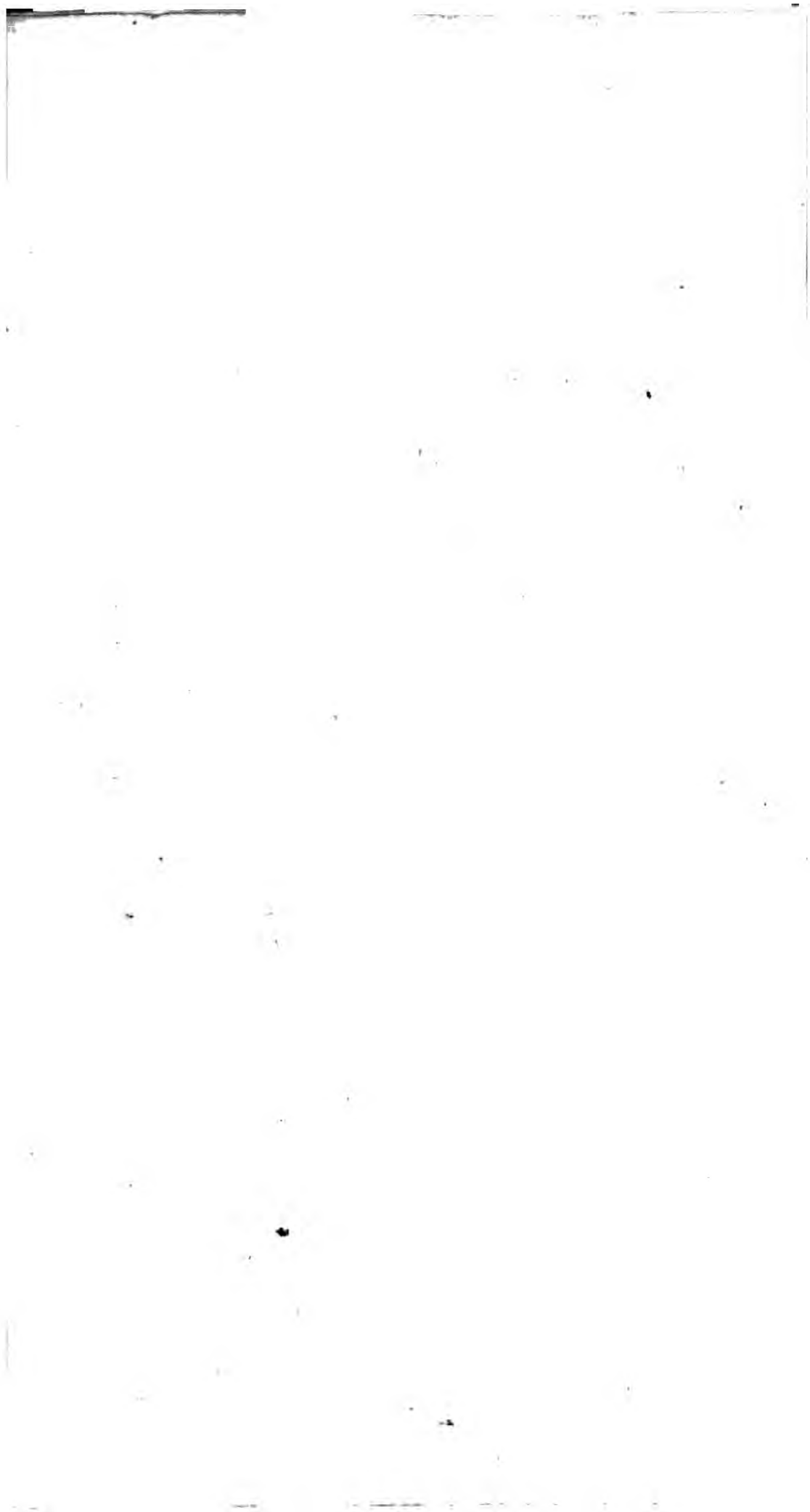
DU SECOND TOME.

- Chap. I. **D** *Es Tombeaux, des Om-
bres & de la Mort.* 1
- Chap. II. *La force de l'Amitié,
Histoire.* 2
- Chap. III. *Du démêlé d'un Poète
Tragique avec un Auteur Comique.* 65
- Chap. IV. *Suite & Conclusion de
l'Histoire de la force de l'Amitié.* 79
- Chap. V. *Des Songes.* 131
- Chap. VI. *Où l'on trouvera plusieurs
Originaux qui ne sont pas sans Co-
pies.* 148
- Chap. VII. *Ce que le Diable fit enco-
re remarquer à Don Cleofas.* 160
- Chap.

TABLE DES CHAPITRES.

Chap. VIII. <i>Des Captifs.</i>	175
Chap. IX. <i>De la dernière Histoire qu'Asmodée raconta ; comment , en la finissant , il fut tout à-coup interrompu ; & de quelle manière désagréable pour ce Démon , Don Cléofas & lui furent séparés.</i>	193
Chap. X. <i>De ce que fit Don Cléofas , après que le Liabte Boiteux se fut éloigné de lui ; & de quelle façon l'Auteur de cet Ouvrage à jugé à propos de le finir.</i>	211

Fin de la Table du Tome II.



920680

—

11

.

.

.

.

.

.



